34e ANNÉE — T. XLIX NUMÉRO DOUBLE : 80 francs. N° 1129-1130 — 7-21 SEPTEMBRE 1952



LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS

MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, rue Bayard, Paris-8e
Chèques postaux : Paris Compte n° 1668

Le numéro : 40 francs
Abonnement { Un an : 875 francs / Six mois : 475 francs

Communisme et Religion

La doctrine -- Les méthodes -- Les faits

Ce numéro contient :

« Le communisme est intrinsèquement pervers. » (PIE XI.)

Pie XII le rappelait dernièrement, dans sa Lettre apostolique aux peuples de Russie du 7 juillet, l'Eglise a condamné — elle ne pouvait pas ne pas condamner — le communisme. Si elle réserve sa compréhension et tous les trésors de sa longanime charité aux individus, pour le bien de ces derniers et le salut de tous ceux que le Christ lui a confiés, elle doit stigmatiser les doctrines, les méthodes et les actes qui sont des erreurs et des violations de la loi divine.

Elle l'a fait pour le nazisme alors triomphant avec *Mit brennender Sorge* (14. 3. 37) et pour le communisme avec *Divini Redemptoris* (19. 3. 37).

Les événements qui depuis ont secoué le monde et surtout la confusion des esprits et des doctrines qui remet tout en question ont pu aveugler des âmes qui en viennent à ne plus distinguer le vrai du faux, le juste de l'injuste. Des parodies de justice ont jeté le trouble chez des gens simples, voire même des intellectuels qu'une foi peu éclairée ne défend plus contre les sortilèges de savantes, habiles et pernicieuses propagandes.

Dans les pages qui suivent nous avons recueilli les témoignages les plus clairs, les plus précis et les plus décisifs, fruits d'un contact direct, avec le communisme, de ceux qui ont subi la grande « épreuve de la foi », esprits lucides dont la charité reste fidèle au commandement : « Faites du bien à ceux qui vous persécutent. »

Il faut que la doctrine soit présentée exactement pour en démasquer les erreurs, que les méthodes soient clairement exposées au grand jour pour en connaître tous les pièges, et que les faits soient dénoncés pour la leçon qu'ils comportent : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits », jugement le plus sûr des faux prophètes de l'ère moderne.

I — LA DOCTRINE COMMUNISTE

Les pages suivantes, que nous empruntons au R. P. F. Dufay, M. E. P. (1), *ont été reprises en anglais dans des revues missionnaires. Dans leur brièveté, elles font le point avec une précision dont on n'a pas toujours fait preuve en pareille matière. Nous remercions les Pères des Missions Etrangères de Paris de nous avoir autorisés si aimablement à les reproduire :*

Face au communisme

Le communisme, un fait.

Longtemps, il a été sous-estimé, voire méprisé, exécuté en quelques phrases définitives ou qui se croyaient telles. Aujourd'hui, il s'impose. Il s'impose tellement qu'il est devenu le problème central de la grande politique internationale ; c'est autour de lui, pour ou contre lui que s'agitent les hommes d'Etat, les sociologues, les économistes ; c'est son ombre maléfique qui entretient l'angoisse des hommes sur ce qui sera demain, la guerre.

Le communisme, une philosophie aux principes bien définis et d'une rigueur abrupte, une mystique d'action basée sur les puissances affectives élémentaires, proches de l'instinct, une foi (n'y a-t-il pas une eschatologie marxiste ?), une théorie historique, une discipline économico-sociale et enfin un système politique.

Le communisme, un virus qui menace les valeurs essentielles données à l'humanité par le christianisme, et par la diversité des domaines qu'il atteint, le communisme ne se laisse pas juger en quelques mots. Il charrie quantité de notions et d'aspirations authentiquement humaines. Une étude quelque peu attentive révélerait qu'il a repris à son compte — en les pervertissant — une bonne partie des idées chrétiennes. Mais elles dérivent dans un océan d'erreurs.

Cette imbrication de vérité et d'erreur, de mal et de bien, cause souvent de l'hésitation dans les meilleurs esprits dès qu'il s'agit de porter un jugement de valeur sur le système. Selon ses tendances, tel découvre dans l'aspect économico-social un splendide effort humain, un autre vibre au souffle généreux que suscite la mystique dans les cœurs simples, un troisième sera séduit par l'efficience et les réalisations techniques du régime...

Ou, au contraire, on préfère condamner sans phrases la duplicité marxiste, on ressent de la nausée devant la marée de haine et de barbarie qui porte le messianisme rouge, ou bien l'on gémit contre le bouleversement introduit dans les habitudes — quelquefois plus ou moins égoïstes — par le socialisme d'Etat...

Ces jugements, bien que vrais sous un certain rapport, ont tous un vice commun : ils ne saisissent qu'une face de la réalité et négligent le fond des choses.

L'Eglise, elle, a condamné le communisme, elle l'a déclaré intrinsèquement mauvais. Voilà qui est clair. C'est que l'Eglise ne s'en tient pas aux apparences ; mieux que quiconque, elle sait découvrir dans le marxisme les quelques perles noyées dans la fange, ou, plus exactement, elle isole les exigences humaines dont l'insatisfaction a permis au chancre rouge de naître et de se développer. Les Encycliques ont dénoncé les tares et indiqué les remèdes. Il n'en reste pas moins que le communisme athée a été condamné de façon absolue, définitive.

L'Eglise voit plus loin que les phénomènes superficiels, plus loin et plus profond. Le communisme est un tout... et ce tout est vicié sans recours par l'athéisme de base. L'Eglise, maîtresse de vérité, a parlé, la cause est donc entendue.

[...] Mais avant tout, il nous faut définir l'attitude fondamentale qui doit être la nôtre, non pas pour ou contre le communisme, puisque l'Eglise nous trace notre ligne de conduite, mais afin de renforcer notre compréhension du problème et d'y apporter, sans faiblesse ni compromission, la solution chrétienne.

Comme il ressort de ce qui est dit plus haut, le communisme est mal connu. En outre, même après sa condamnation, il exerce une grande fascinatio[n] sur beaucoup ; chez les meilleurs chrétiens e[t] jusque dans les rangs du clergé, il peut se ren[contrer] des individus qui « regrettent cette con[damnation] ». A l'inverse, certains préconisent de[s] mesures radicales et ne voient le salut que dan[s] une épreuve de force entre les deux blocs. Nou[s] croyons que si des prêtres ou des missionnaire[s] nourrissaient de telles illusions, elles porteraient u[n] dommage considérable à la lutte qu'ils doiven[t] mener pour le triomphe de la vérité et l'avènemen[t] d'un monde chrétien. Voyons cela d'un peu plu[s] près.

Erreurs et fausses positions à éviter.

Première cause de désertion :

la méconnaissance du fait communist[e]

Le communisme est mal connu. Bien plus, d[es] prêtres ne le prennent pas encore au sérieux. Alo[rs] qu'il ravage une partie de l'humanité, qu'il s'éten[d] tous les jours, on refuse de croire au danger. Il e[st] triste de voir des gens, des prêtres — les condu[c]teurs d'hommes — passer indifférents aux pr[o]blèmes de l'heure. Le communisme ? une toqua[de] d'exaltés, une effervescence de mauvais garçons... tout cela passera comme c'est venu. Inconscien[ce] de promeneurs sur la grève, qui ne voient pas [la] mer sournoise les cerner, qui ne sentent pas [le] flot désagréger le sable sous leurs pieds...

Non, le communisme n'est pas ce que voudra[it] cette caricature. C'est une philosophie pour inte[l]lectuels de haut vol, un système cohérent et ha[r]monieux si on en accepte le postulat initial : [le] matérialisme dialectique. Ne commettons pas [la] faute de sous-estimer cet adversaire, de le mépris[er]. L'Eglise l'a condamné, elle ne déchoit pas de [se] mesurer avec lui, il est digne d'elle, à la faç[on] dont Lucifer — le premier des anges — était dig[ne] de s'opposer à Dieu. « Pour comprendre le co[m]munisme, disait un prêtre, peut-être faut-il en av[oir] saisi la grandeur, éprouvé le vertige de son ref[us] antithéiste... »

Le communisme est l'un des adversaires vraime[nt]

(1) *Bulletin de la Société des Missions-Etrangères de Paris*, janvier (n° 3, 2e série) p. 3 — février (n° 4, 2e série) p. 86. Le *China Missionary Bulletin* les a également reproduites en anglais.

sérieux que, depuis des siècles, l'Eglise ait trouvés sur sa route. Se bien pénétrer de cette vérité est le seul moyen de vaincre l'apathie mortelle de certains et de les inciter à apporter leur pierre au barrage nécessaire.

Deuxième cause de désertion :
le manque de conviction.

Il y a des chrétiens et des prêtres hypnotisés par l'élément acceptable du communisme, c'est-à-dire la part de vérité — la justice sociale — qu'il contient. Ils croient toujours à une entente possible, à une action commune et ils pensent, au fond d'eux-mêmes, que la condamnation romaine rend cette entente plus difficile, d'où des regrets et une mauvaise humeur latente et inavouée ; le climat intérieur qui en résulte minimise ou empêche l'effort loyal et soutenu qu'ils devraient fournir à la cause commune selon les directives du Vicaire du Christ.

La clé du communisme, c'est sa philosophie ; tout jugement qui ne l'atteint pas là est incomplet, porte à faux. Sans doute, il faut le reconnaître, l'efficience marxiste est tentante, son dynamisme merveilleux, le dévouement qu'il éveille admirable, certaines de ses réussites conformes à la plus authentique justice... Par tout un côté, le communisme est sympathique... Mais où l'erreur commence, c'est quand on croit pouvoir séparer les principes de leurs applications...

On oublie que beaucoup de ses idéals, il les a tout simplement volés au christianisme — ou reçus de nos mains trop lâches, — que le terme ultime à quoi tend le système est une société inhumaine parce que sans Dieu...

On est conduit très vite à comparer l'apparente efficacité marxiste avec l'échec chrétien toujours renouvelé... Le raisonnement se réduit à ceci : le communisme veut la justice et il la réalise ; l'idéal chrétien la veut aussi, mais n'arrive pas à la faire passer dans les faits. Donc le christianisme souffre d'une incapacité congénitale, il est à tout le moins dépassé... Et nous voilà devant l'opposition classique du bon et intègre communiste en face du chrétien médiocre et défaillant.

Prenons donc au communisme le dynamisme et l'efficacité, travaillons avec lui, nous retrouverons à son contact le sens du dévouement et de la charité qui nous manque lamentablement...

Outre que ce raisonnement méconnaît de façon radicale le sens profond du témoignage chrétien dans un monde pour lequel le Christ n'a pas prié (le christianisme n'est pas une doctrine de succès *humain*, mais une rédemption par la croix, ce qui veut dire par l'échec apparent, terrestre), il repose tout entier sur un vice logique :

D'une part, on souligne *les qualités des communistes*, des hommes *in concreto*, et on les attribue à la doctrine, en jetant le voile sur les graves déviations morales que celle-ci engendre en ses adeptes ;

d'autre part, on souligne *les déficiences des catholiques*, des hommes *in concreto*, et on les attribue également à leur doctrine, en voulant ignorer l'influence déterminante de celle-ci sur l'ensemble de la vie morale des fidèles.

En somme, le raisonnement passe indûment du plan des personnes au plan des principes et, pour comble, est arbitrairement inversé.

Allons plus loin encore. Cette façon de raisonner sous-entend le fameux axiome évangélique : « L'arbre se reconnaît à ses fruits. » Or, dans le cas présent, il est inapplicable, ou, plus exactement, on ne respecte pas les conditions logiques qui permettraient son emploi. En effet, si légitime qu'en soit l'utilisation pour juger deux systèmes humains — à condition, répétons-le encore, que les règles du syllogisme soient sauves, — on ne peut s'en servir pour opposer une mystique naturelle, le communisme, à la transcendance chrétienne, car :

1. Après le péché originel, l'homme garde des tendances bonnes, nombreuses et puissantes. Il arrivera donc que, malgré la perversion de l'idologie dont ils se réclament, les communistes maintiendront souvent un fond de droiture naturelle : ils vaudront mieux que leur doctrine.

2. Dans le christianisme, c'est l'inverse. Nul ne niera que *la masse* chrétienne ne s'égale pas à l'idéal moral qui la régit, elle est et sera en ce monde toujours au-dessous. Les séquelles du péché originel demeurent en nous ; par définition, le chrétien lutte contre elles, or, qui dit lutte dit victoire non acquise et possibilités de défaites individuelles. Le Christ le savait bien qui institua le sacrement de Pénitence, ce qui signifie, sauf erreur, que la vie morale des chrétiens sera, jusqu'à la fin des temps, inférieure *de facto* à leur idéal. Le christianisme n'est pas une doctrine de réussite en ce monde.

Bref, à cause d'une erreur fondamentale sur le sens du christianisme et d'un vice logique inconscient, le raisonnement que nous visons est faux et injuste, car il attribue au marxisme le bien qui est en ses adeptes, malgré leur doctrine, et au christianisme les défaillances de ses fidèles, malgré les impératifs de leur foi.

Nous touchons ici la cause profonde de l'illusion des chrétiens progressistes. Il n'est pas sûr que des prêtres n'en soient pas plus ou moins victimes. Il est inévitable alors qu'on se laisse prendre aux vérités partielles du communisme. Mais, dans leur contexte, elles sont empoisonnées. Si nous voulons les saisir et les faire nôtres, inutile de risquer la gangrène marxiste, un simple examen de conscience, une confrontation de notre agir pratique avec les exigences de la foi chrétienne nous révélera leur présence en elle... et nos démissions successives qui nous les firent négliger. « Le communisme est la mauvaise conscience des chrétiens », a-t-on dit : c'est exact, par conséquent, la solution des problèmes que pose le marxisme est, d'abord et avant tout, affaire d'ascèse morale en nous, un effort pour vivre pratiquement la justice et la charité de Celui qui a dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Ne nous laissons pas prendre aux feux brillants des vérités communistes. Elles sont irrémédiablement viciées parce que, *de facto*, intégrées dans un ensemble intrinsèquement mauvais, faussées par le mensonge total qui imprègne tout : l'athéisme. L'effort communiste est beau, oui, d'une beauté vénéneuse, celle des ruines et des âmes dévastées. La Tour de Babel aussi était une remarquable tentative, et Prométhée a toujours attiré la sympathie. On ne déniera pas non plus une sombre grandeur au refus de Lucifer.

Troisième cause de désertion : **l'illusion de la force.**

A côté de ceux qui sous-estiment le communisme et de ceux qui en subissent l'envoûtement, nous trouvons les adversaires qui, une fois pour toutes,

ont tranché la question dans un sens purement négatif : le communisme est mauvais, il faut le détruire. Voilà une position nette, vissée, boulonnée. Le moyen de le détruire ? Supprimer ses deux causes, la misère sociale et l'insuffisance religieuse ? Trop lent et inefficace ! le remède au communisme : les canons et la bombe atomique. Les tenants de cette solution ne sont pas si rares qu'il paraît. Mais c'est la pire de toutes. Il serait trop long de la réfuter, contentons-nous de quelques remarques :

1. Au long des Livres Saints, la guerre est présentée comme un châtiment, non comme un remède. Tout bien considéré, il est insensé de souhaiter — plus ou moins consciemment — le passage de la colère de Dieu : elle coûte trop cher..., les expériences récentes auraient dû nous l'apprendre.

2. Le Christ a prié pour la paix ; à sa suite, l'Eglise prie et fait prier en ce sens... Croire à la simple fatalité de la guerre semble bien une attitude d'esprit contraire au sens chrétien le plus authentique.

3. Les derniers conflits ont uniformément aggravé les problèmes de l'humanité, au lieu d'y apporter la moindre solution. Il est naïf de croire que le prochain règlerait toutes choses, en contradiction avec l'expérience historique. A-t-on suffisamment réfléchi à ce fait que le communisme doit son existence politique à la première guerre mondiale et sa virulence exacerbée à la seconde ?

4. En de pertinents éditoriaux, *l'Osservatore Romano* est plusieurs fois revenu sur cette question : une guerre détruirait-elle le communisme ? La conclusion est nette : non seulement la guerre n'abattrait pas le marxisme, mais encore elle ne ferait que le répandre, même au cas d'une défaite stalinienne (1).

Le communisme est une idée. Une idée ne se vainc pas par la force, l'Eglise en est la meilleure preuve. Jadis, la Révolution française assiégée par l'Europe coalisée n'en a pas moins fait triompher ses idéaux. Plus près de nous, Hitler a voulu unifier l'Europe sous la tutelle allemande ; Hitler est mort, mais l'Europe se fait. Le Japon a voulu chasser les blancs de l'Asie à son bénéfice ; le Japon est tombé, mais la puissance blanche sur le continent jaune a vécu. On ne va pas contre la nature des choses. Or, la raison profonde du communisme est d'ordre social et économique. La troisième guerre ne fera que multiplier dans des proportions terrifiantes la misère qui est le bouillon de culture d'élection du marxisme. A un problème social et moral, seules des solutions sociales et morales peuvent porter remède. Les canons sont essentiellement inefficaces...

5. Tous ceux qui ont approché de près le régime savent fort bien qu'il n'a nullement besoin des tanks russes pour se maintenir. La force russe est un appoint tactique, mais c'est aussi un handicap. En combien de pays, l'Italie et la France notamment, la poussée communiste est-elle contenue par un élément psychologique de défense : le réflexe patriotique ? Beaucoup de sympathisants marxistes sont arrêtés par la conjoncture actuelle qui semble identifier communisme et panslavisme. L'ombre moscovite évanouie, l'idée communiste reprendra aussitôt sa progression, en vitesse accélérée par les séquelles sociales et économiques de la guerre. Le communisme yougoslave s'est-il donc dissous après la sécession ?

L'Osservatore Romano a raison de conclure : « Les communistes d'aujourd'hui paraîtront conservateurs auprès des extrémistes de demain. »

Que dire de tout cela ?

Sous-estimer le communisme, ne pas le voir, c'est la politique de l'autruche qui enfouit sa tête dans le sable à l'approche du chasseur.

Se jeter dans ses bras, s'aligner sur lui, c'est affirmer équivalemment la faillite du christianisme, renforcer l'ennemi en consolidant ses thèses et son prestige, c'est aller à l'abattoir.

La solution de force, c'est le triomphe hâté de l'idéologie que l'on voudrait exterminer.

Dans les trois cas c'est la défaite.

Pour une attitude vraiment chrétienne.

Nous autres, chrétiens, nous n'avons pas à fonder notre espérance sur les fumées humaines. Aucune force au monde ne peut arrêter le marxisme ; aucune sinon l'idée chrétienne et l'organisation du monde dans la justice et la charité du Christ... Mais *hic jacet lepus !* Les trois solutions ci-dessus sont au fond des échappatoires, des alibis commodes qui nous dispensent de l'examen de conscience indispensable. Le dynamisme, l'enthousiasme, la fidélité et le désintéressement communistes stigmatisent nos manques ; leur éclairage violent accuse les ombres de notre vie chrétienne, révèle la faille entre les impératifs de notre foi et notre comportement.

Est-il bien vrai que nous consacrons toutes nos forces au rayonnement de Dieu, que nous y sacrifions l'amour, l'intérêt, la vanité propres ? La « cause » passe-t-elle toujours avant notre moi égoïste ?

Sommes-nous vraiment les disciples de Celui qui n'avait pas « une pierre où reposer sa tête » ? Sommes-nous, en toute vérité, dépouillés du monde, de son esprit, de son confort, de ses richesses ?

Pouvons-nous jurer que nous ne nous accommodons pas d'un état de choses, de structures sociales qui sont un permanent défi à la justice... qui maintiennent des centaines de millions d'hommes dans une condition infra-humaine ? Les traditions, les « convenances, l'intangibilité des coutumes vénérables », parfois si contraires à l'esprit évangélique — n'oublions pas qu'elles sont d'inspiration païenne, — n'ont-elles pas, parfois, éclipsé l'*opportune, importune, argue, obsecra... in omni patientia, et doctrina* ou le *veritas liberabit vos* ?

L'une ou l'autre fois n'avons-nous pas basé notre action sur la seule habileté et les « combinaisons » diplomatiques, au détriment de certaines exigences essentielles ?

Nous sommes-nous endormis, parfois, dans l'administration de nos chrétientés, en ignorant le fait païen, ce milliard d'âmes en dérive qui hantaient les nuits de Pie XI ?

Sommes-nous bien sûrs que nos institutions, nos œuvres ne se sont pas durcies, n'ont pas évacué en partie les contacts de charité ou simplement humains à mesure qu'elles s'étendaient ? L'administration n'a-t-elle pas remplacé la charité ?

Certes, il ne faut pas conclure que nous avons failli — ce serait une injustice et une contre-vérité — mais le fait communiste peut nous aider à vo

---

(1) Voir en particulier l'article de *l'Osservatore Romano* du 17. 4. 49, dans *la D. C.*, n° 1047 (17. 7. 49), col. 908. (*N. D. L. R.*)

que la poussière humaine tend sans cesse à ternir l'éclat du message divin. Si nous voulons stopper efficacement le communisme et regagner le terrain perdu, il nous faut d'abord repenser notre comportement personnel et notre action en fonction des exigences chrétiennes dans leur pureté.

Le communisme est un virus d'une violence supérieure à tout ce qui s'était vu sous le soleil. Seul le christianisme, « ce feu qui doit embraser la terre », pourra l'arrêter.

Face au communisme, il faut un christianisme intégral, flamboyant de charité surnaturelle.

Là seulement est le salut.

Positions communistes

Pour les simples fidèles comme pour beaucoup de prêtres, le communisme s'efforce, par tous les moyens, de détruire l'Eglise, mais celle-ci se défend avec courage. Une fois définie ainsi, la crise actuelle, on cherche peu à saisir, sous les phénomènes superficiels, les principes directeurs qui gouvernent le déroulement et la physiosomie de la lutte. On se rend compte, à vrai dire, que cette persécution ne ressemble guère à celles du passé ; on devine quelque chose d'anormal dans les méthodes adverses, mais sans beaucoup chercher à en définir l'élément spécifique.

C'est grave, car si l'on ne perce pas à jour la tactique de l'ennemi, il devient difficile de déjouer ses pièges et de parer ses attaques. Rapidement, on tombe en position d'infériorité avec tous les risques qu'elle inclut. Les pages qui suivent s'efforcent de mettre en lumière les lignes directrices du marxisme, d'en montrer les articulations essentielles sans s'arrêter au revêtement extérieur, seul visible si l'on s'en tient aux slogans et aux réalisations du régime. Ce ne sont pas la peau et les muscles qui permettent au corps de se tenir debout, mais la charpente osseuse ; de même ce n'est pas la propagande qui explique l'efficience marxiste, mais la systématisation philosophique. C'est elle qui mène le messianisme rouge, sans défaillance et sans déviation au milieu des incohérences apparentes, à un but unique, immuable, aperçu en pleine conscience par les doctrinaires et voulu par eux avec une détermination farouche.

Il va sans dire que la plupart des militants de base n'ont guère de vue réflexive sur la philosophie qui s'est annexé leurs forces vives. Nous rencontrons un phénomène analogue dans le catholicisme : le simple chrétien serait bien en peine de mettre en forme intellectuelle, d'expliciter démonstrativement le contenu de sa foi ; ce rôle appartient à la réflexion théologique. Mais alors que le chrétien est conduit sûrement — sans qu'il puisse sonder ordinairement la richesse de sa doctrine — vers un épanouissement total de ses aspirations dans la vérité, le marxisme se sert des mêmes aspirations humaines fondamentales pour les asservir à une fin qui en est la négation. Certains appellent légitimement le communisme la plus grande escroquerie de l'histoire.

Nous avons résumé la philosophie marxiste, non pas pour la réfuter, car il y faudrait d'autres compétences et, d'ailleurs, cela nous entraînerait trop loin, mais pour indiquer les raisons qui rendent impossible le dialogue communiste-catholique et qui justifient la coexistence de tactiques marxistes apparemment contradictoires entre elles. On verra mieux alors pourquoi le fossé qui nous sépare sur le plan des idées ne peut et ne pourra jamais être comblé. L'ultime motif est simple et radical : nous avons des conceptions différentes de la vérité. Il suit de là que les mots dans une bouche marxiste n'ont pas le même sens que dans la nôtre : l'instrument de tout échange, le langage commun, *n'existe plus !*

L'affrontement catholique-communiste n'est possible que sur le plan du témoignage ; serons-nous plus généreux, plus fidèles, plus authentiquement chrétiens qu'eux ne sont communistes ? Tout est là. En cas de réponse positive, la puissance attractive du christianisme agira par sa seule force. Si donc nous devons comprendre que la discussion d'idées n'a pas de sens, nous devons également être convaincus de la nécessité d'atteindre l'homme dans le communiste ; c'est au point de jonction en lui entre l'humain et la monstrueuse doctrine que nous devons chercher la prise apte à ramener l'égaré. C'est au premier chef l'œuvre de la charité et d'un christianisme rayonnant. Nous sommes manifestement parvenus à un point limite : l'affrontement de deux mystiques, les seules qui comptent au temps présent. Lénine avait raison d'affirmer que le christianisme et le communisme resteraient seuls en présence un jour. Nous en sommes déjà là.

Les principes marxistes.

A. Le matérialisme dialectique.

Tout le système repose sur ce postulat : la matière est la seule réalité originelle.

La nature de la matière c'est d'être un rapport de forces antagonistes. Supposons un état donné de la matière, appelons *thèse* cet état. La force interne qui lui est opposée sera l'*antithèse*. La lutte — le dialogue, d'où le système tire son nom : matérialisme dialectique — entre ces deux forces engendre un état nouveau essentiellement instable, c'est la *synthèse*. Cet état est essentiellement instable, car il n'est qu'un « palier », un nouveau stade de la matière, qui joue à son tour le rôle de thèse en butte à l'action de l'antithèse naissante. La lutte recommence pour donner le jour à un nouvel état... et ainsi sans fin. L'évolution n'est que l'histoire de ce dialogue de la matière avec elle-même, tout le progrès sort de là. L'intelligence humaine n'est qu'un seuil, un palier franchi par la matière au cours de son évolution ; le cosmos n'est que le stade actuel atteint par la matière..., stade transitoire (1).

---

(1) Les marxistes ne prouvent pas cette théorie, ils en renvoient la démonstration apodictique dans l'avenir. La science, disent-ils, sera un jour suffisamment en possession des secrets de l'univers pour tranformer ce postulat en vérité scientifiquement démontrable. A ce jour, le progrès scientifique a déjà pu prouver l'insuffisance des autres explications du monde (dépendance d'une cause transcendante) ; s'il n'est pas encore possible de justifier l'affirmation initiale du matérialisme dialectique, cela n'a pas d'importance : la science n'a pas dit son dernier mot et ses plus décisives victoires sont encore dans l'avenir...

A défaut d'autre chose, cette attitude intellectuelle démontre à l'évidence que le marxisme *est d'abord un credo antithéiste*. La plus belle formulation de ce *credo* qu'il m'ait été donné d'entendre vient d'un simple lieutenant de l'armée communiste chinoise :

— Vous autres, chrétiens, vous cherchez l'explication de la matière en posant une cause extérieure à cette matière, vous l'appelez *Dieu* et vous dites : *ce Dieu est et s'explique par lui-même.*

Pour nous, disciples de Marx, il est inutile *d'inventer* une cause extérieure, c'est un chaînon de trop. Arrêtons la série des causes à la matière elle-même. Et, de fait, nous disons : *la matière est et s'explique par elle-même.*

B. Le matérialisme historique.

C'est l'interprétation de l'histoire par le matérialisme dialectique. L'évolution minérale, végétale, animale, humaine sont des produits successifs de la lutte interne de la matière en progression constante d'un seuil inférieur à un seuil plus élevé. Marx fut le premier qui comprit cette vérité. Il insista surtout sur le mécanisme de la dialectique dans le développement des sociétés humaines. Du primate qui vit s'allumer en lui la première étincelle d'intelligence jusqu'à nos civilisés modernes, l'homme a été *construit* par le dialogue immanent au cosmos. L'apparition de l'intelligence dans le dialogue universel a déterminé une accélération du mouvement, car elle a introduit un potentiel et une virulence nouveaux dans les forces en présence, dans le conflit, la lutte — le dialogue — qui est l'essence de l'univers humain comme de l'univers minéral. De seuil en seuil, de palier en palier, l'homme a créé ses besoins, étendu ses rapports sociaux. L'interaction de l'homme sur son milieu et du milieu sur l'homme a conduit, à travers la solitude primitive, la horde, l'esclavage antique, le féodalisme, la bourgeoisie, le capitalisme, à l'époque moderne. Nous sommes arrivés au dernier seuil avant les acquisitions ultimes, immédiatement préparatoires à la libération totale de l'homme (produit supérieur et terme définitif de la dialectique de la matière) de toutes les contingences et de toutes les servitudes. En bref, le sens de la dialectique, sa fin, est la domination des forces de la nature par l'homme, intelligence sortie de la matière (1).

La place de la religion dans l'histoire?

La religion a été engendrée par l'ignorance. Impuissant devant les forces de l'univers, incapable de les expliquer, l'homme a construit la notion de mystère, de puissance transcendante, incompréhensible et redoutable. Il a, en somme, objectivé ses terreurs. Il a inventé une idée, l'idée de Dieu, dans laquelle il a ressemblé tout ce qui lui manque et tout ce vers quoi il tend. En un mot, il s'est créé un idéal extérieur à lui-même, il s'est *aliéné* à un concept vide. Il cherche hors de lui la perfection et la plénitude de son être. La religion est une escroquerie qui détourne l'homme de sa vraie fin : achever en lui l'évolution de la matière.

Malfaisante par son illusion fondamentale, la religion l'a encore été par son rôle d'instrument aux mains des classes possédantes, dans les sociétés qui se sont succédé au cours de l'évolution historique. Sous la promesse fallacieuse d'un bonheur futur en un monde supra-humain, on a maintenu les masses laborieuses dans la passivité et la résignation. La religion a donc freiné l'évolution et nuit gravement à l'humanité : par elle on a dopé les masses ; la religion, c'est « l'opium du peuple », l'obstacle le plus néfaste au progrès du monde (1). Une des tâches primaires de la révolution est le renversement de cet obstacle.

Avec Marx, les hommes ont pris conscience du sens de l'histoire, ils doivent s'y soumettre et y collaborer : il leur faut agir de tout leur pouvoir, par action sociale, politique, économique, etc., pour prendre en main l'évolution et hâter ainsi l'avènement de la société parfaite, le paradis communiste sans classes et sans état dans lequel l'homme sera le maître du monde. Comme le moteur de l'évolution générale est la dialectique, l'achèvement de la libération humaine est régi par la même loi, n'étant que le canton supérieur et le terme définitif du progrès qui travaille l'univers. Qui dit dialectique dit lutte, le moteur du progrès humain est donc une lutte, la lutte des classes, le parti (2)

---

(1) Tout n'est pas faux dans cette vision de l'histoire. On y retrouve égarées un certain nombre d'idées justes que nous possédons depuis longtemps. Mais la systématisation dans les catégories arbitraires de la dialectique, d'une part, et la méconnaissance des facteurs « transcendants », d'autre part, gâtent tout. Malgré cela, si l'on se rappelle quelques notions d'ontologie scolastique, la fameuse dialectique, ce monstre hypertrophié, descendra de son piédestal et reprendra ses dimensions acceptables de constituant nécessaire de tout être créé *puissance et acte*. C'est parce que les êtres sont puissance et acte que Marx a pu isoler le matériau nécessaire à la construction de sa dialectique ; c'est parce qu'il a fait de celle-ci le *seul* moteur cosmique qu'il est tombé dans la systématisation aberrante. Dialectique le rapport individu et société, personne et communauté, intelligence et matière, etc., tout cela admis par Marx. Mais nous, nous connaissons aussi une dialectique supérieure, celle du divin et de l'humain, car sont « dialectiques » les rapports nature et surnature, péché et grâce, premier et second Adam, homme et Dieu. La dialectique, en somme, c'est la tension permanente — et presque toujours douloureuse — entre le sujet humain en quête de son achèvement et les forces hétérogènes, internes et externes, qui le conditionnent dans son être et dans son agir. La dialectique : un mot nouveau pour signifier de très vieilles choses. Ajoutons cependant que Marx a gauchi le concept dialectique ; nous ne pourrions l'employer sans les corrections nécessaires.

En définitive, le mérite de Marx est d'avoir mis en lumière le rôle des tensions-oppositions dans le développement de l'histoire. La pression marxiste, on doit le reconnaître, est pour une grande part dans l'effort actuel d'élaboration théologique. Les penseurs sont à la recherche d'une synthèse chrétienne de l'histoire, synthèse qui se construit lentement autour de la notion d'Eglise. C'est la philosophie — le danger — marxiste qui a été le catalyseur de cet effort, du moins qui en a activé la recherche et l'intensité. Il est curieux de constater combien dans tous les domaines, y compris la théologie et chez les auteurs les plus éloignés du communisme, le vocabulaire marxiste a pénétré ; c'est un phénomène tellement fréquent qu'on ne le remarque même plus.

Tout ceci montre qu'ignorer le facteur marxiste c'est méconnaître étrangement la réalité présente.

(1) Donc deux griefs bien distincts contre la religion : *individuel :* aliénation religieuse qui oriente à faux chaque homme particulier (foi en un illusoire monde supra-terrestre) ; *social :* obstacle au progrès de la révolution selon le mécanisme suivant :

Prenons un stade donné de l'humanité, la société féodale. Cette société est un fait, une synthèse de l'évolution passée. Cette synthèse instable recommence — ou plutôt continue — l'éternelle dialectique. Deux forces s'y combattent : la thèse, c'est-à-dire les classes sociales favorisées (seigneurs, grands fonctionnaires, etc.) qui tendent à durcir, stabiliser la société établie pour assurer la pérennité de leurs privilèges ; l'antithèse : les malchanceux du régime (serfs, vilains, bas peuple) qui tendent à secouer le joug écrasant. Le bas peuple est la force révolutionnaire, la force de progrès.

Les puissants et profiteurs du jour neutralisent cette force en la dopant avec la foi religieuse, c'est-à-dire que pour empêcher l'éclatement de leurs privilèges sous sa pression, ils favorisent et répandent dans le peuple l'idée du Dieu vengeur (dans l'avenir), les mystiques de la charité, de l'amour universel, de la résignation..., tout cela payant seulement après la mort.

Bref, la religion sert aux favorisés du sort à annihiler le progrès humain, empêcher le parachèvement de l'évolution, faire échec au paradis matérialiste.

(2) Le *Parti*, avec un grand P ! Les autres organisations communistes ou paracommunistes, telles que les syndicats, les associations culturelles, sportives, scientifiques, « sans Dieu », le Mouvement pour la paix, etc., ne sont pas l'*outil* spécifique de l'idéologie. Ce sont des formes variables et souvent transitoires de l'effort communiste, le point d'insertion de son activité dans le réel, ce par quoi il entre dans la collectivité humaine et y accomplit son œuvre. Ces moyens peuvent donc naître, se modifier ou disparaître selon les nécessités de la conjoncture donnée. Le Parti, lui, est l'âme de ces mouvements, leur réserve de cadres, le gardien de l'orthodoxie. C'est pourquoi les mouvements paracommunistes admettent des non-marxistes, alors que les membres du Parti sont triés sur le volet et reçoivent une formation marxiste spécialement poussée et intensive. Comparaison avec l'Eglise : les organisations paracommunistes se situent au niveau des mouvements d'Action catholique, le Parti équivaut à la hiérarchie ecclésiastique. Celle-

communiste en est l'instrument. Si l'on veut une image brutale : pour le marxiste qui connaît son idéologie et s'y tient strictement, le parti communiste est la sage-femme qui donne le coup de pouce final à l'accouchement laborieux de l'esprit (1) par la matière, esprit qui, une fois libéré de l'ignorance et des servitudes, dominera toutes choses.

Qui dit lutte dit alternance de progrès et de reculs, de victoires et d'échecs. Staline l'énonce clairement dans un de ses ouvrages : il ne faut pas s'étonner que le combat marxiste subisse les chances de tout combat : exigences stratégiques ou tactiques, abandon de positions secondaires pour porter l'effort sur un secteur menacé ou d'un meilleur rendement, volte-face, ruses de guerre, etc. Et surtout affaiblissement du potentiel adverse par le noyautage interne de ses défenses. Ceci, c'est la manœuvre dialectique par excellence.

Les formes du combat contre le monde ancien — à notre époque, le monde capitaliste — pourront être diverses, voire contradictoires selon les temps ou les lieux, le but n'aura jamais varié pour autant ; la tactique se plie aux conditions concrètes de la bataille, le but et les plans stratégiques restent toujours les mêmes.

On sera patriote ici, internationaliste ailleurs, antimilitariste dans les métropoles « capitalistes » et drapeau de la guerre libératrice dans les colonies... Les positions pourront s'inverser, ce sera toujours en fonction du résultat à atteindre : l'affaiblissement et l'effondrement du monde non communiste. Sur le plan religieux, on pourra, tour à tour dans le même endroit ou simultanément en des lieux divers, tendre la main aux catholiques ou les égorger selon que la mort de la religion en sera hâtée...

La multiplicité des visages du communisme, ses impudentes volte-face, le font taxer d'incohérence et de mauvaise foi. Immense erreur ! Le désordre superficiel que l'on croit discerner dans l'action communiste est une illusion. Elle s'origine dans notre impuissance à nous mettre dans la peau d'un marxiste, à comprendre sa psychologie. Nous lui appliquons nos catégories morales et philosophiques, nous disons : « il ment », et nous croyons l'avoir pulvérisé. Malheureusement, le jugement de valeur que nous portons ainsi ne l'atteint pas *parce qu'il n'a pas la même notion de la vérité que nous.*

C. La vérité marxiste.

Nous, nous rapportons la réalité des êtres, et donc leur vérité ontologique, à une norme fixe, intangible. Nous référons la matière et ses modalités à des universaux — des essences — immuables dont le fondement idéal est en Dieu. De là vient la stabilité de nos catégories morales, intellectuelles et logiques.

---

utilise l'Action catholique pour christianiser le monde, le Parti se sert des organisations paracommunistes pour le marxiser. On voit par là le bien-fondé des mesures romaines à l'encontre des catholiques qui y donnent leur nom et leur aide.

(1) Il ne faut jamais dire à un marxiste qu'il nie l'esprit, du fait qu'il affirme l'existence de la seule matière. L'interlocuteur réagirait violemment et avec raison. Les philosophes matérialistes admettent l'esprit et ses énergies propres, bien plus, ils lui reconnaissent un rôle de premier plan dans l'évolution humaine et cosmique : il s'achève par elle et l'organise à son bénéfice. Mais ils l'affirment *sorti* de la matière, secrété par elle. Ils ne reconnaissent donc pas le fossé ontologique que nous plaçons entre matière et esprit.

Les communistes ne nient pas l'esprit, ils nient *l'âme immortelle.*

Le marxiste, lui, définit la vérité : *l'identité de la matière avec elle-même à tel moment donné de son évolution.*

On voit la différence !

Puisque Dieu a été éliminé, puisque la seule réalité est la matière et que la nature de celle-ci est une perpétuelle fluence, la vérité ontologique est tout simplement l'identité de la matière avec elle-même aux moments successifs de son évolution. Demain, cette vérité ne sera plus celle d'aujourd'hui puisque, dans l'intervalle, la matière aura poursuivi sa dialectique et atteint un nouveau seuil évolutif. La vérité logique se réduit à une équation exprimant l'état *actuel* de la matière fluente... et le bien est tout ce qui va dans le sens de son évolution. L'acte humain ne se réfère plus à une norme morale fixe, mais à son utilité pour l'achèvement de l'évolution matérielle, c'est-à-dire pour la libération de l'homme — sa domination sur le monde — que celle-ci enfante.

Le communiste ne ment jamais, ne se contredit jamais, il aligne seulement son action sur l'état présent de l'évolution matérielle. Depuis que les hommes ont pris en charge cette évolution, le moteur en est l'activité marxiste ; le bien et le vrai se réfèrent donc aux conditions concrètes de la lutte des classes, de la révolution en marche. Tendre aujourd'hui la main aux catholiques et les anéantir demain n'est pas de la duplicité, pas plus que l'alliance avec l'hitlérisme suivie d'une guerre farouche, ni encore que le patriotisme et le défaitisme successifs, ce sont des moments différents de l'évolution, des moments différents de la lutte des classes, des paliers consécutifs de la révolution, donc des moments différents de la vérité...

Absence d'universaux, donc absence de normes valables *semper et pro semper,* notions hétérogènes de la vérité, tout cela permet de saisir l'impossibilité métaphysique du dialogue avec le communisme : les mots recouvrent des concepts différents, toute base commune de rencontre s'évanouit. Si en tout lieu le dialogue est impossible, dans un pays soumis à la dictature rouge il devient synonyme de suicide, car le marxisme *étant le pouvoir,* il impose nécessairement son interprétation des mots et des idées..., le partenaire est infailliblement pris au piège.

D. Le messianisme marxiste.

Nous pensons l'avoir montré, le marxisme est un absolu. Il prétend expliquer le monde, ses modalités, sa finalité. Il veut annexer toutes choses et l'homme en particulier : esprit, volonté, sentiments, corps, activités ; il lui impose la soumission à un ordre strictement terrestre, lui assigne pour tâche la promotion du paradis matérialiste et pour but les horizons de ce paradis. Si un tel système rencontre sur sa route un autre idéal, également absolu et qui s'annexe, lui aussi, l'homme tout entier, la guerre est inévitable : deux totalitarismes ne peuvent coexister. La rencontre christianisme-marxisme ne peut se résoudre que dans le duel à mort. Il ne le cachait pas le commissaire politique qui disait, voici moins d'un mois, à un groupe de chrétiens chinois :

— Notre démocratie populaire a deux grands ennemis : au point de vue matériel, l'Amérique ; au point de vue spirituel, le Pape et l'Église catholique. Nous devons craindre beaucoup plus cette dernière force que la première. Nous devrons détruire l'Eglise catholique avant de pouvoir établir notre

régime dans le monde entier, car l'Eglise et son chef s'y opposeront toujours. C'est pourquoi il vous faut abandonner les impéralistes étrangers et leurs chiens courants chinois qui sont les représentants officiels de cette Eglise...

E. La tactique communiste.

Le messianisme total et la théorie dialectique lui confèrent trois caractères spéciaux qui sont trois dangers pour les personnes peu au fait de la théorie marxiste :

La dialectique détermine directement deux d'entre eux : l'*amoralisme* et l'*attaque indirecte*, le messianisme répond de la *méthode persuasive*.

1. *Amoralisme.* — En vertu du postulat dialectique, l'action communiste est essentiellement opportuniste, elle colle étroitement aux servitudes imposées par les obstacles rencontrés ; elle est libre de tout préjugé moral, puisque toujours dans la vérité, *sa vérité*. Cet amoralisme donne mille visages divers et souvent contradictoires à la tactique marxiste et la rend incompréhensible aux gens mal informés de la doctrine. Ils ont tendance à en minimiser l'efficacité à cause de son incohérence apparente. Ne pas prendre l'ennemi au sérieux est le meilleur moyen de négliger la défense et donc d'aller à la défaite.

2. *Persuasion.* — On peut dire que c'est le caractère *sui generis* de l'action communiste. Non pas que le régime renonce à la violence, au contraire, il se glorifie de sa férocité et fait de la haine la base de l'activité révolutionnaire ; il reste ainsi dans la plus stricte orthodoxie, car le moteur du progrès humain n'est-il pas la dialectique, c'est-à-dire la lutte ? Mais il faut que les victimes approuvent et justifient *à leurs propres yeux* les mesures qui les écrasent ; il leur faut se reconnaître coupables et soumettre leur intelligence comme leur volonté à la vérité — au bien — marxiste. Pourquoi ?

Nous retrouvons ici le messianisme. Parce qu'il annexe l'homme tout entier, le communisme ne peut se contenter d'une adhésion extérieure, d'une soumission de surface, il lui faut l'esprit, l'âme et le cœur de ses sujets. Il se prétend en possession de la seule vérité, les autres systèmes sont donc, dans son optique, erronés et mauvais, puisque barrant la route au progrès du cosmos en général et de l'homme en particulier. Le communisme est le Bien, les autres systèmes le Mal. Le communisme est essentiellement intolérant.

Il persuade plutôt qu'il ne contraint. Toutes les techniques de formation ont pour seul but d'obtenir l'adhésion complète du cœur et de l'âme au système, en d'autres termes elles veulent créer une foi marxiste. Le communisme est une religion. On pourrait mener de bout en bout le parallèle avec le christianisme d'obédience catholique ; dans les deux cas, on retrouve les mêmes éléments : dogme, hiérarchie, discipline, ascèse intellectuelle et morale, appel aux éléments affectifs moteurs d'action, eschatologie. L'attitude spirituelle du communiste par rapport à son idéologie est exactement la même que celle du chrétien devant sa foi.

Les communistes doivent convaincre les tenants des autres systèmes de l'erreur qui les illusionne. Il faut détacher les chrétiens de leur foi par une adhésion de cœur au marxisme. C'est par là que la persécution actuelle sort des cadres classiques. Les rouges savent qu'une attaque directe sur des principes qui sont la raison de vivre bande les volontés dans la résistance. Le problème est donc de miner la croyance des fidèles, par la transformation lente de leur jugement et de leur mentalité, sans vouloir les détacher du premier coup des « erreurs » auxquelles ils tiennent. On sape la foi, elle tombera d'elle-même, le jour venu, comme un fruit mûr.

Dans cette œuvre, les sophismes dialectiques jouent à plein. Mal préparées à cette forme d'attaque, les victimes oscillent et finissent par renoncer, la conscience en pleine dérive. Pour être efficace, cette tactique exige une continuité et une intensité sans défaillance. C'est le rôle de l'orchestration, de l'*obsession* par tous les moyens de propagande ; de jour, de nuit, en famille, au travail, au repos, seul, en groupe, l'individu est cerné, investi. Cet *investissement* par le slogan, l'idée, le journal, l'affiche, la radio, le chant, la danse, le cinéma, le théâtre, le cercle d'études, l'école, le syndicat, les défilés, les parades judiciaires, les discours, les réunions de masses, d'usine, d'atelier, de quartier, de rue, d'immeuble, finit par avoir raison de la personnalité : petit à petit l'homme cède, abdique toute pensée autonome et devient un numéro anonyme, *parfaitement aligné.*

Ceci, c'est le climat de la société communiste. Quand nous aurons ajouté que la terreur vient opportunément aider les bonnes volontés, on aura une certaine vue de la façon dont le régime finit par *convaincre* un homme normal qu'une vache est un cheval. La dialectique communiste vide littéralement les âmes, modifie les volontés, renverse tous les concepts. Les marxistes appellent cela « changer le cerveau » ; prise au sens intellectuel et moral, cette formule est vraie à la lettre.

3. *Attaque indirecte.* — Usitée chaque fois que le communisme soupçonne une résistance sérieuse, cette méthode est particulièrement nécessaire dans le cas de l'Eglise catholique. Il faut engager l'action sur un terrain qui ne semble pas mettre la foi en question, car l'assaut frontal serait l'échec certain. En Chine, les marxistes ont donc englobé l'Eglise dans les mesures prises envers toutes les autres institutions humaines qu'ils veulent détruire ou réformer. *A posteriori*, la méthode s'est révélée la seule praticable, toute autre aurait complètement échoué puisque, malgré le terrain défavorable, l'Eglise tient encore tête au régime (1). Néanmoins, on ne peut nier qu'elle a atteint une partie de ses objectifs : introduire dans les communautés chrétiennes les cercles d'études marxistes, dont nous parlerons ultérieurement. L'attaque indirecte était le troisième danger, il n'a pas été possible de l'éviter complètement. Beaucoup de chrétiens, de prêtres natifs et de missionnaires ont mis du temps à démêler sous les entreprises communistes, apparemment inoffensives pour la foi, une intention spécifiquement persécutrice. Nous pouvons le dire d'autant plus librement que partout, à l'heure présente, les positions se prennent de plus en plus clairement, la résistance catholique fait tomber les masques de l'ennemi, les yeux s'ouvrent. Il n'en

(1) Notons-le au passage, ce fait prouve à lui seul que réduire le conflit du monde moderne aux seuls facteurs économiques et sociaux est une vue inexacte. Non sans blessures profondes, hélas ! l'Eglise est seule à tenir sous la charge marxiste dans la débâcle des idées et des institutions. Or, l'Eglise est une force spirituelle sans plus et c'est à ce titre que le régime s'y affronte et la catalogue ennemi nº 1. Depuis le paradis terrestre les protagonistes du drame humain n'ont pas changé.

reste pas moins vrai qu'il est bon, en tenant compte de l'expérience chinoise, de recenser quelques « trous » dans la préparation psychologique des nôtres en face d'une persécution communiste éventuelle.

Faiblesses chrétiennes.

1. Ignorance du communisme théorique.

Si, dans le monde entier, la plupart des chrétiens et des prêtres souffrent d'une insuffisance à ce sujet, *a fortiori* en Mission, en ces pays où les ouvriers apostoliques ne peuvent guère suivre de près les courants d'idées et, par cela même, tendent à ne voir clairement que les problèmes particuliers à leur petite région. Les causes de cet état de choses sont multiples, ce n'est pas le lieu de les énumérer ; notons seulement la plus décisive pour le cas présent : la coupure d'avec l'Europe et l'Amérique causée par la dernière guerre. Nous disons bien *coupure*. Sans doute, les Alliés ont toujours contrôlé des pays entiers de l'Extrême-Orient, mais, d'une part, la guerre empêchait la réflexion saine sur les vrais problèmes, et, d'autre part, la propagande guerrière, toute en demi-vérités (pour ne pas dire plus), tendancieuse parce qu'intéressée et partiale, n'a jamais été une source d'informations objectives. La propagande de guerre a littéralement chloroformé les nations libres, faussé toutes les perspectives. Afin de justifier leur alliance avec la Russie — alliance imposée par les événements, — les Occidentaux, dupes ou non de leur propre jeu, ont affecté de nier, ignorer ou minimiser le caractère réel du communisme. Ils l'ont assimilé, par conviction ou simple inconscience, à une démocratie classique, bien un peu poussée à vrai dire, mais de nature identique aux autres. Il a fallu attendre l'année 1947 pour que les Occidentaux *veuillent* voir le problème communiste et acceptent de renverser la vapeur. Mais le résultat était là : le communisme est devenu le problème central du monde sans qu'on ait bien vu l'ampleur de sa croissance ni les causes qui l'expliquent. Le monde missionnaire souffrait de la même carence ; la vague rouge a déferlé et nous nous sommes trouvés, du jour au lendemain, devant une mystique, dont non seulement on ignorait absolument tout, mais encore sur laquelle couraient les clichés simplistes et faux qui eurent si longtemps cours en Occident. Plus d'un ignore encore le nom du matérialisme dialectique et historique.

2. Confiance illusoire.

S'il était un dogme universellement admis, c'était bien la pérennité des millénaires structures sociales et familiales de l'Orient. Elles ont absorbé tous les systèmes et tous les conquérants du passé, disait-on, il en sera ainsi du communisme. Par malheur, ces structures sont minées depuis longtemps et ne constituent plus qu'une façade vermoulue, si ténue même qu'il faut un grand effort de bonne volonté pour la découvrir. Elles étaient bien incapables de freiner une seule seconde une mystique jeune et dynamique. Mao Tsé Toung, disent certains, a le premier compris les énergies vierges de la jeunesse chinoise ; personne ne l'avait prise au sérieux ; il lui a apporté des raisons de vivre, un idéal. Pour autant que ce point de vue exprime le vide de la jeunesse chinoise, son attente de quelque chose, il est exact. Les vieilles catégories morales et sociales du passé ne pouvaient arrêter le communisme pour la simple raison que, dès avant son arrivée, *elles n'existaient plus*. Le mythe de l'immuabilité de l'âme orientale est une des illusions qui nous ont coûté et nous coûtent encore le plus cher, car il empêche de *voir* que la race jaune s'est réveillée avec un potentiel énergétique terrifiant. La vieille mentalité confucéenne, la société patriarcale, sont mortes et rien ne les ressuscitera plus. Il serait temps d'abandonner, enfin, une trop paresseuse confiance en des digues déjà écroulées depuis vingt ans.

3. Relativisme pratique.

L'âme orientale, laissée à elle-même, est très différente de la nôtre : toute en détours, en demi-teintes, en « combines » plus ou moins nettes ; le « *est est, non non* » lui est difficilement compréhensible, elle ne peut guère « penser » une semblable rigueur intellectuelle. Le missionnaire doit tenir compte de cette constante qui informe toutes les relations sociales et voile un peu toutes les idées. Dans plus d'un cas, l'Européen, soucieux de s'adapter, se fait aussi oriental que l'Oriental : il agit par demi-mesures, concessions, accommodements, arrangements à l'amiable... Il devient, lui aussi, un roué, habitué à se maintenir en équilibre sur les frontières de la morale. Il acquiert ainsi une tournure d'esprit qui fait juger toutes choses sous l'angle de la « relativité » érigée en critère suprême au détriment des principes. L'adaptation est une excellente chose... à condition qu'on ne la confonde pas avec l'assimilation par le milieu. Bref, on imagine un communisme oriental « relatif », on croit pouvoir finasser avec lui comme avec les anciens pantins qui tenaient tour à tour le devant de la scène. Par malheur, le communisme vient détruire cette « relativité », il vient définir le blanc et le noir à sa manière. Avec lui, plus moyen de jouer au plus fin, plus d'accommodements, plus de concessions réciproques, c'est le « *est est, non non* », le « tout ou rien », le « qui n'est pas avec moi est contre moi » au service d'une monstrueuse perversion.

Et la moindre surprise de l'heure n'est pas de voir — avec parfois un effarement comique — la perméabilité de l'âme « orientale » à cette discipline intellectuelle tranchante comme l'acier.

Vouloir finasser avec le communisme est le suprême danger, car on le laisse ainsi choisir le terrain et les armes.

Nous n'avons retenu ici que les principes premiers du système, ceux qui orientent et donnent sa « forme » à la tâche communiste. Ainsi réduit à ses lignes schématiques, il peut sembler fragile à des esprits rompus aux disciplines de la *philosophia perennis*. Un squelette donne toujours cette impression de fragilité ; l'être vivant, lui, affirme sa force et impose sa puissance. L'ossature dialectique revêtue de sa chair, c'est-à-dire la synthèse totale, complète en tous ses éléments, possède une apparence de vérité et de vie — une puissance d'illusion — considérable. Elle forme un tout organique harmonieux, capable d'agir sur des cerveaux sans attaches intellectuelles et spirituelles plus fermes. C'est ce qui explique le glissement d'une partie de l'*intelligentzia* vers le communisme.

Mais si la direction et l'efficacité — temporaire — du communisme résultent de sa philosophie, sa virulence tient surtout aux énergies profondes libérées par le messianisme rouge : elle est de nature affective au premier chef. C'est sur le plan

de l'action enthousiaste et vivante, on ne le répétera jamais trop, que nous devons mener la lutte. Vie chrétienne intégrale, témoignage de l'amour de Dieu, c'est par là que nous vaincrons le communisme, car le monde appartient à la charité.

On a bien lu plus haut (col. 1103) *le but que visent les communistes :*

Détacher les chrétiens de leur foi par une adhésion de cœur au marxisme... Miner la croyance des fidèles par la transformation lente de leur jugement et de leur mentalité, sans vouloir les détacher du premier coup des « erreurs » auxquelles ils tiennent. On sape la foi ; elle tombera d'elle-même le jour venu, comme un fruit mûr.

Nous allons voir par quelles méthodes, avec quelle technique scientifiquement établie.

II – LES MÉTHODES COMMUNISTES

Partout où le communisme règne, il applique des méthodes, inspirées d'ailleurs par le matérialisme dialectique — base doctrinale du communisme, — pour asseoir son empire. Que ce soit en Tchécoslovaquie, en Roumanie, en Bulgarie ou en Chine, les méthodes sont foncièrement les mêmes sous des apparences qui peuvent paraître diverses dans leur application, adaptées qu'elles sont à des populations de mentalités, d'institutions, de régimes et de passés différents.

Mais les expériences se répètent, toutes les mêmes dans les grandes lignes, car à la base de chacune il y a la même doctrine matérialiste dialectique dont on a rigoureusement tiré les conclusions pratiques pour influer sur le « sens de l'histoire ». Il ne faut pas ignorer qu'il y a toute une organisation d'études, de laboratoires psychologiques, etc., chargés d'élaborer et de mettre au point les techniques du parti pour transformer le plus sûrement, compte tenu du facteur temps, en masses communistes, les populations qu'on a abandonnées à l'influence de Moscou.

Les pages qu'on va lire, que nous empruntons également au Bulletin de la Société des Missions-Etrangères de Paris (1), *sont, en substance, le reflet de nombreux échanges de vue entre des témoins qualifiés de ce qui s'est passé en Chine. Mais on a pu voir par ce que nous avons déjà publié sur ce qui se passait en Roumanie, en Bulgarie, en Tchécoslovaquie et même en Pologne, que les méthodes appliquent les mêmes principes et suivent la même orientation.*

Méthodes communistes et persécution

A. — Méthodes communistes.

Idées maîtresses.

Des principes marxistes mis en lumière (dans les pages précédentes), il est possible de dégager trois idées maîtresses qui éclairent l'action communiste dans le domaine des faits. Ces trois idées tiennent en quelques mots :

But idéologique : *le communisme intégral,* c'est-à-dire la société sans classes et sans Etats qui marque le point final à l'évolution du monde et de l'humanité (2).

Agent : *le parti communiste.*
Outil : *la dialectique.*

Un fait.

En confrontant ces principes généraux avec l'état actuel de la révolution dans le monde, on découvre aussitôt une anomalie : *le communisme intégral n'est réalisé nulle part.* Cependant, un certain nombre de pays sont sous régime « communiste » ; ils devraient donc être organisés suivant les pures exigences de l'idéologie ! En fait, les nations et les Etats existent encore, y compris et surtout la nation, l'Etat *russe.* Cette anomalie est la plus apparente, mais nous pourrions sonder toutes les formes sociales à tous les échelons, nous en découvririons de semblables. Partout on retrouve, en régime communiste, des survivances plus ou moins accentuées des structures condamnées théoriquement par la doctrine.

Le communisme compose donc avec le vieil état de choses ? Il n'est pas aussi radical et absolu qu'on veut bien le dire ?

Erreur !

Le communisme ne compose pas avec ce qu'il hait, il en poursuit la destruction sans la moindre faiblesse.

Le facteur « temps ».

Pour expliquer l'anomalie, il convient de creuser le concept dialectique ; on trouve alors sans peine la clé de l'énigme : le facteur temps. Il est essentiel à la notion de dialectique.

Voici la Chine : c'est un ensemble humain brut, un mélange compliqué de races, de milieux sociaux, économiques, culturels, religieux, politiques. Ce donné brut, sans doute il faut le transformer selon les normes marxistes, mais la tâche ne sera pas achevée en un jour ; la route est longue encore avant le paradis terrestre. Les communistes connaissent la valeur du « facteur temps » ; Marx l'a mis en relief avec une vigueur nouvelle par sa théorie de la dialectique historique, moteur de l'évolution.

Chaque palier atteint par l'humanité se réalise par un saut violent (une révolution, c'est-à-dire un changement de structures), mais il a été préparé par des années, voire des siècles, de décomposition de la forme sociale qui disparaît. *C'est dans le temps que se poursuit l'œuvre dialectique.*

Nous touchons à la fin de l'évolution précommuniste, mais les dernières étapes restent encore à parcourir. Elles sont, dans l'ordre, à partir d[e]

---

(1) *Bulletin de la Société des Missions Etrangères de Paris,* mars 1952 (n° 5, deuxième série), p. 149-162.

(2) Nous ne faisons pas ici la critique philosophique du système. Toutefois, il est bon de rappeler que, si l'on s'en tient aux principes *matérialistes,* la fin poursuivie par les communistes est irréalisable, car elle repose sur une contradiction. En effet, pourquoi et comment la matière, changeante par nature, se figerait-elle tout d'un coup ? Ou bien le progrès est indéfini et alors pas de communisme final puisqu'il serait nécessaire d'en poursuivre un toujours plus parfait ; ou bien état définitif du monde alors que devient la loi de la dialectique universelle sur laquelle repose tout le système ? En somme ou bien on affirme le matérialisme dialectique et on nie du même coup le terme ; ou bien on affirme le terme, ce qui est la négation du postulat dialectique. Contradiction qui sera surmontée aisément si le marxisme se libérait de son mensonge, de l'athéisme. Les vérités communistes ne peuvent devenir valables qu'au-delà du communisme athée, dans la synthèse chrétienne de la Jérusalem. Cf. FESSARD, « Le dialogue communiste-catholique est-il possible ? » ch. V, *L'homme nouveau.*

l'impérialisme (forme suprême du capitalisme agonisant) : la démocratie populaire (dictature du prolétariat), la société socialiste, enfin le communisme intégral sans classes et sans États.

Il était bien dans la ligne idéologique ce commissaire chinois qui disait un jour :

— La Chine commence à peine sa marche vers la forme communiste. Nous sommes au début de la démocratie populaire, elle durera sans doute une dizaine d'années ; après elle, la phase socialiste pourra durer vingt ans environ ; enfin viendra le communisme. Donc, d'ici trente à quarante ans, nous toucherons le but.

— Calcul très optimiste, objecta l'interlocuteur ; c'est bien court comme délai. J'ai l'impression que l'œuvre est de plus longue haleine, ni toi ni moi n'en verrons le terme...

— Si ! Le communisme a maintenant assez d'expérience pour éviter les erreurs et les tâtonnements inévitables des débuts en Russie. La Russie est aujourd'hui dans la phase socialiste ; elle arrivera avant nous au communisme, mais nous la suivrons de près. Quant au reste du monde, sa marxisation est certaine maintenant ; toutefois, il faudra encore du temps.

Comme on le voit, dans un pays sur lequel s'est étendu le régime rouge, on n'assiste pas à la destruction complète de l'ancien état de choses. Ne sont éliminées immédiatement et directement que les structures qui peuvent disparaître sans délai. Beaucoup d'autres sont intouchables par manque de préparation psychologique des masses et aussi parce qu'elles n'ont pas de remplaçantes déjà prêtes. La marche vers le communisme intégral se fait par étapes successives en suivant l'assimilation de l'idéologie par le peuple et les ébauches sociales qui prennent la place des formes disparues. Destruction de l'ancien ordre, construction du nouveau sont en corrélation étroite et se réalisent progressivement.

Rôle de la dialectique.

Cette destruction-construction (révolution) n'est pas l'œuvre du régime politique en tant que tel ; elle s'opère par le travail dialectique. On sait que la dialectique, c'est la lutte interne. Les formes sociales, économiques, religieuses seront donc détruites et remplacées *par l'intérieur*. Les étapes vers le paradis marxiste sont les jalons repères de cette transformation.

Prenons encore la Chine, le milieu paysan au moment de la réforme agraire. Cette réforme est l'objectif immédiat, le progrès limité à réaliser ; il s'effacera devant la société collectivisée quand l'éducation du peuple permettra à celle-ci de voir le jour.

Pour éliminer les vieux cadres agricoles qui sont l'obstacle au partage des terres, on introduit la dialectique (la lutte des classes) au sein du milieu paysan. On dresse les unes contre les autres les différentes catégories de gens qui le constituent : ouvriers agricoles contre employeurs, fermiers contre propriétaires, débiteurs contre créanciers, propriétaires fonciers les uns contre les autres et, à l'intérieur des familles riches, on utilise les enfants contre les parents, l'époux contre sa femme, le frère contre le frère. Tout cela a pour effet de pulvériser l'ancienne richesse et l'ancienne hiérarchie paysanne. Une fois là, la réforme agraire (régime de toute petite propriété privée) est établie. Par sa lente évolution ultérieure, toujours sous l'effet de la dialectique qui recommencera en elle son travail de sape, elle donnera naissance au socialisme collectiviste, puis au communisme intégral.

Voici donc deux principes bien établis, en liaison directe avec les idées maîtresses de l'idéologie :

a) Le régime communiste transforme *progressivement* la vieille société « capitaliste » en société marxiste.

b) Cette transformation est *l'œuvre de la dialectique à l'intérieur* de chaque milieu naturel qu'elle décompose et reconstruit.

Action du gouvernement.

D'où un troisième principe qui donne la clé de bien des antinomies apparemment insolubles : *En pays communiste, le gouvernement n'est pas l'agent immédiat et direct de la « marxisation »*. Il n'est pas l'outil spécifique de l'idéologie. A chacun sa spécialité. Celle du gouvernement est de gouverner, c'est-à-dire d'assurer l'ordre et la prospérité d'un ensemble humain, en l'orientant vers les formes marxistes certes, mais sans promouvoir celles-ci par lui-même.

Il ne reste pas neutre cependant, sans quoi il renierait la doctrine dont il est lui-même issu. Il s'efforcera, dans les limites de ses attributions spécifiques, de favoriser la tâche révolutionnaire.

A l'intérieur des groupes sociaux.

Le partage des terres, par exemple, a été réalisé par le « combat » paysan. Mais le gouvernement l'a imposé, en a fait un objectif de sa politique. En outre, *il a introduit le ferment dialectique* à l'intérieur de la classe à transformer, en créant les cellules locales d'agriculteurs, les « Unions paysannes » masculines et féminines, etc., tous organes de combat. Il leur a apporté l'appui légal et mis la police à leur disposition, ainsi que les milices populaires.

A l'extérieur.

Le gouvernement soutient l'action des cellules, des instruments dialectiques au sein des groupes sociaux. Par l'orchestration, il crée et entretient les courants d'opinion qui réclament, légitimement ou approuvent les réformes de structure. C'est le rôle de la propagande. Elle cumule cette fonction avec celle d'influencer et changer les mentalités. En dernier lieu, le gouvernement abat les obstacles qu'il peut atteindre directement tout en restant dans son ordre d'action. *Verbi gratia* les grands féodaux ont été dépouillés par lui, avant toute intervention « du peuple » ; les chefs locaux, les personnalités influentes ont été éliminés sous divers prétextes, etc.

En somme, l'apport du gouvernement à l'œuvre révolutionnaire est énorme, mais indirect. Et ceci explique la physionomie, déroutante à première vue, des régimes communistes : lois acceptables, assez souvent, dans leur teneur, liberté et protection affirmées au bénéfice de tous les citoyens, de toutes les classes, de toutes les religions... et réalité faite de mesures d'exception, de bannissements, de condamnations à mort. C'est que le gouvernement, *en tant que tel*, assure le « bien commun » dans l'ordre légal, en même temps qu'il place dans les groupes sociaux le vitriol qui les corrompt et par lequel il les détruit. Un Mao Tsé Toung, en tant que personnage gouvernemental et dans les fonctions spécifiques de cet état, est le chef et le protecteur des chrétiens, tous citoyens chinois ; en tant que « partisan » (le parti communiste est l'agent de la révolution), il est leur ennemi acharné et travaille activement à la mort de la religion.

Conséquences pratiques.

Une telle situation juridique est le secret du caractère « légal » des mesures d'exception prises à l'encontre de tel ou tel individu. Par les « dialecticiens », il a été rejeté de la communauté nationale... Le gouvernement le frappe « légalement ». Mais c'est lui qui tire les ficelles et qui avait désigné la victime aux coups de ses meneurs de dialectique.

Imbroglio dans lequel on a du mal à se reconnaître et qui aboutit parfois à des conflits abracadabrants. Nous songeons à une mission particulièrement persécutée. Dans cette mission, les chrétiens fidèles sont soumis à un régime terrible ; plusieurs d'entre eux sont en grand danger et finiront sans doute au poteau d'exécution. Mais leurs persécuteurs (mus en secret par le gouvernement)

ont commis des fautes juridiques énormes et des malversations. Appuyés sur la loi et pour se défendre, les chrétiens persécutés, alors qu'ils sont personnellement en danger extrême, ont engagé contre eux une action judiciaire... et les persécuteurs tremblent, même certains fonctionnaires haut placés. Les plans ne sont pas les mêmes, le chasseur peut devenir chassé. On saisit ici un cas typique du dédoublement de l'action gouvernementale (1).

En résumé :

— Le but du communisme est la société sans classes et sans Etats, dans laquelle l'homme, libéré de toutes les *aliénations* politiques, économiques, intellectuelles, religieuses, aura réalisé les conditions du bonheur humain ;

— Le parti communiste est le moteur de cette œuvre ; il l'accomplit en utilisant l'outil dialectique (donc par changement, transformation interne) ;

— La nature de la dialectique et la résistance des vieilles sociétés imposent le « facteur temps » ;

— En régime communiste, par conséquent, les formes condamnées demeurent un certain temps, mais en changeant de contenu sous l'action de la dialectique ;

— Le gouvernement dirige cette naissance du monde communiste d'une manière très effective, mais indirecte seulement.

B. — Persécution religieuse.

Appliqués à la religion, les principes énoncés plus haut donneront à peu près ceci :

1. Opposée diamétralement à l'idéologie matérialiste, considérée comme partie intégrante de la société capitaliste, la religion *sera détruite* avec elle.

2. — La religion sera traitée comme toutes les autres catégories humaines : *par le ferment dialectique*.

3. — La dialectique étant une lutte interne, la religion sera détruite *par l'intérieur*.

4. — La dialectique agissant « dans le temps », la religion, comme beaucoup de formes du vieux monde, *durera pendant une certaine période* sous le régime communiste.

5. — Mais sera *transformée* peu à peu : le contenu religieux originel sera remplacé par un contenu marxiste.

6. — Ce qui exige, sous peine d'échec causé par le raidissement des chrétiens alarmés, *la modification des mentalités et des consciences avant celle des dogmes*, l'adaptation des structures organiques avant l'élimination de la foi (attaque indirecte).

7. — Le problème, pour les communistes, est donc de *trouver le moyen de placer la dialectique dans l'Eglise*.

[*Ici les auteurs rappellent ce qui a été dit plus haut et annoncent les pages suivantes.*]

Interférences.

Pour mieux y voir clair, on s'est efforcé de sérier les questions, de les délimiter. Mais, en fait, le « Mouvement patriotique », les cercles d'étude (1) et la modification des structures de l'Eglise sont intimement solidaires ; bien plus, ils sont étroitement mêlés les uns aux autres, s'épaulent réciproquement, agissent de concert dans une unité qui rend souvent difficile à déterminer la part de l'un d'eux en particulier. Le « Mouvement patriotique » est moyen du cercle d'étude en même temps qu'il en est l'aliment ; de même, la dislocation de la hiérarchie est motivée par le mouvement patriotique, causée par le cercle d'étude et les renforce tous les deux. Ces trois aspects d'une seule et identique persécution sont presque toujours cause et effet les uns des autres. Ce phénomène se retrouve dans tous les domaines ; il est propre à la dialectique marxiste (c'est la « loi de l'action réciproque »), la rend hermétique et c'est pourquoi l'on comprend souvent avec difficulté ses cheminements : jeu perpétuel d'idées, de personnes, d'actes qui se rejoignent, se divisent, s'unissent, puis se combattent, naissent, s'évanouissent, réapparaissent en changeant plusieurs fois de sens ou de valeur au cours de leur carrière. C'est un tourbillon diabolique que seuls les chefs d'orchestre invisibles contrôlent et règlent à tout instant dans le moindre de ses éléments. Des virtuoses, des illusionnistes de génie !

Bref, si nous isolons les divers éléments, c'est pour essayer de comprendre le moins mal possible la façon dont le régime tue la foi. Mais on doit se souvenir que, dans la réalité, on ne trouve jamais seul tel élément : il n'existe que par les autres et pour les autres. Pour la même raison, il aurait été tout aussi légitime d'étudier ce que nous groupons sous le titre « Méthodes persécutrices » dans le cadre du cercle d'étude marxiste ou du Mouvement patriotique. La persécution est un tout.

C. — Méthodes persécutrices.

Moteur : le *parti*.

Instruments : le *gouvernement*, la *dialectique*, chacun dans son ordre spécifique.

I — LE GOUVERNEMENT.

Il tue l'Eglise par *son action extérieure*.

Son action extérieure.

Dans son domaine propre, le gouvernement édicte des mesures nocives à l'activité religieuse. Il lui applique les lois communes. Comme l'Eglise est une société concrète par ses personnes, ses immeubles et ses bases économiques, l'Etat la range dans les cadres légaux qui régissent les personnes et les biens. C'est normal et commun à tous les pays, marxistes ou non. Mais en régime commu-

---

(1) Ce dédoublement a pour avantage d'assurer au gouvernement — émanation du parti — la puissance absolue, car il empêche la constitution de nouvelles oligarchies (autres que le parti) remplaçant les anciennes.

Par exemple : on se sert des paysans pauvres pour abattre les riches. Excellente chose, mais qui a un inconvénient : la puissance a changé de camp, elle est passée aux mains du prolétariat agricole.

Or, le prolétariat actuel est loin encore de la mentalité communiste ; lui laisser la puissance présente de gros dangers de « déviationnisme » ultérieur, lequel déviationnisme mettrait en cause le régime et le progrès marxiste. Le gouvernement ne tient pas à retrouver devant lui une nouvelle hiérarchie paysanne, aussi peu malléable à la longue que l'ancienne.

Donc...

Cela explique que nous ayons vu de nos yeux des agents gouvernementaux *forcer* des riches ruinés (devenus inoffensifs pour le régime) à engager une action contre les débiteurs qui les avaient abattus. Maîtres d'un jour, ces paysans furent éliminés à leur tour par leurs anciennes victimes.

Cette tactique se retrouve partout. *La dialectique frappe ses victimes les unes après les autres et les unes par les autres.*

C'est pourquoi on apprend sans surprise que des prêtres et chrétiens plus ou moins « schismatiques », après avoir désorganisé l'Eglise sont aujourd'hui en prison.

Un souvenir personnel illustre aussi ce jeu de balance gouvernemental : l'homme dont le faux témoignage (inspiré par qui de droit) causa l'expulsion de l'un d'entre nous, était à son tour en prison bien avant que fût rendu le jugement condamnant ce missionnaire...

Le régime ne peut tolérer devant lui qu'une société en poussière, sinon il ne pourrait la reconstruire selon son idéologie. Cela devrait faire réfléchir les chrétiens progressistes : ils seront nécessairement les premières victimes de leurs actes, car ceux-ci leur conféreront la puissance ; le gouvernement la leur ôtera en les abattant quand ils auront suffisamment désorganisé l'Eglise.

La seule puissance permise en régime communiste est celle du parti, *le gouvernement lui-même, en tant que gouvernement, y est soumis.*

---

(1) Les Cercles d'études et le « Mouvement patriotique » sont étudiés plus loin. (*N. D. L. R.*)

niste, l'Eglise appartient aux catégories condamnées.

Par ses bases économiques (biens de rapport), elle appartient à la classe des propriétaires fonciers : elle est spoliée comme eux et par les mêmes moyens.

Par ses écoles, hôpitaux, dispensaires, etc., elle agit dans la communauté civile et, comme telle, est passible de la surveillance gouvernementale. L'Etat a vite fait de « découvrir » des défauts qui l'obligent à rétablir l'ordre et la sécurité publique par la confiscation pure et simple. Les lieux de culte eux-mêmes sont des endroits éminemment aptes à « l'utilité générale ». Sous divers prétextes ou si le gardien (le prêtre) a disparu, il est facile de les affecter à des usages divers : lieux de réunion, granges, entrepôts, casernes, etc.

Les personnes sont justiciables aussi de la loi. On ne tardera pas à qualifier celui-ci de « réactionnaire », cet autre de gros richard « exploiteur du peuple », ce troisième de « criminel » de droit commun, etc.

Enfin, le gouvernement inspire et dirige la propagande. Il donne le mouvement initial, puis utilise, amplifie, aggrave les matériaux fournis par la lutte dialectique. (Car l'opposition créée entre les différentes catégories de chrétiens ne tarde pas à révéler les tares inhérentes à toute société composée d'hommes.) Le journal, la radio et tous les autres moyens de propagande orchestrent les campagnes et créent les courants d'opinion favorables aux mesures prises contre telle personne ou tel organisme ecclésiastique, apostolique ou charitable.

En dernier lieu, le gouvernement sanctionne les « décisions » prises par les chrétiens victimes du poison dialectique : il légalise tel soviet paroissial ou diocésain, il punit tel individu rejeté par la « communauté catholique » !

On voit que l'action extérieure de l'Etat est très importante. Par elle, beaucoup de prêtres sont frappés, des chrétiens influents disparaissent, les écoles, les œuvres de charité sont annihilées, les biens ecclésiastiques engloutis. Ce qui veut dire : asphyxie financière, diminution de personnel et suppression du rayonnement de l'Eglise, donc *arrêt de la diffusion de la foi.*

Son action intérieure.

Le gouvernement introduit la dialectique dans l'Eglise ; il fait pression sur les personnes pour leur faire organiser et suivre les cercles d'étude ; il dirige ceux-ci par ses agents, les oriente par les sujets de discussion imposés.

II — LA DIALECTIQUE.

L'action du gouvernement est la moins dangereuse, car elle *n'influe pas sur le contenu dogmatique* de la religion. *La dialectique,* elle, *vise la foi.* Elle est infiniment plus dangereuse et efficace. Mais ses voies sont compliquées, pour éviter d'alarmer les chrétiens au sujet de leurs croyances fondamentales.

L'effet de la dialectique *sur les personnes* a été décrit par le P. Fessard dans « France, prends garde de perdre ta liberté. » Il se résume ainsi : *séduire, compromettre, pervertir.* On en verra le processus, en étudiant les cercles marxistes et le Mouvement patriotique.

La *corrosion des institutions* a été heureusement schématisée par le P. Schweig dans la *Civiltà cattolica* du 19 février 1949 (cf. article « Méthodes soviétiques de persécution religieuse dans l'esprit de la constitution stalinienne »).

a) « *Séparer et éloigner les fidèles de la hiérarchie et du clergé.* » C'est, en fait, la dislocation de l'unité chrétienne. Or, l'on sait que « toute maison divisée contre elle-même périra ». Les calomnies contre le Pape, les évêques, les missionnaires et leurs « chiens courants » (prêtres et chrétiens chinois fidèles à l'unité), les campagnes contre les orphelinats avaient cet objectif parmi plusieurs autres.

b) « *Ne pas faire de martyrs* ». Par conséquent, dans la lutte antireligieuse, soit externe sur le plan gouvernemental, soit interne sur le plan dialectique, ne jamais porter l'effort sur des points doctrinaux. Rester dans le domaine profane : y amener les défenseurs de l'orthodoxie et les y abattre. Ce sera le nationalisme, les crimes de droit commun, les « exactions » financières, etc.

c) « *Introduire la lutte des classes en milieu chrétien.* » Evidemment, en Extrême-Orient, où l'Eglise est souvent régie par des étrangers, le sentiment patriotique (à allure de xénophobie) sera la corde sensible à faire vibrer, d'autant que la séparation d'avec les étrangers est la condition *sine qua non* de la rupture avec la communauté catholique mondiale et son chef, le Pape. On ne s'arrête pas là : le prétexte national une fois trouvé et établi en principe, on classe automatiquement en « agents de l'étranger » les prêtres et chrétiens fidèles à l'orthodoxie catholique, et on leur oppose les prêtres et chrétiens progressistes.

d) « *Utiliser et favoriser, durant quelque temps au moins, la religion la moins consistante et la moins hiérarchisée contre la plus solide.* » On verra ainsi le mouvement de réforme s'appuyer sur les protestants, musulmans et bouddhistes pour, à la faveur des compromissions de personnes, arriver à la compromission — la décomposition — des doctrines, surtout du dogme catholique.

e) « *Prendre en main l'appareil ecclésiastique lui-même.* » Par l'élimination progressive des éléments réfractaires, faire de l'Eglise un simple département de l'administration d'Etat (Eglise « nationale ») et utiliser les prêtres comme agents politiques après les avoir « convertis techniquement », c'est-à-dire après les avoir marxisés. La « conversion technique », le mot est de Lénine, est le but de toute la manœuvre et le danger le plus redoutable pour les chrétiens et les prêtres qui assistent aux cercles d'étude et réunions culturelles marxistes.

En somme, ne pouvant détruire l'Eglise directement, le communisme veut *la transformer graduellement* en un organisme ayant remplacé le contenu chrétien par l'idéologie marxiste. Une fois ce but atteint, les structures hiérarchiques elles-mêmes n'ont plus de raison d'être et disparaîtront à leur tour : la religion aura vécu...

Et ainsi devient visible la clé de voûte de tout le système : *le cercle d'étude (ou de rééducation) marxiste.* C'est lui qui cause la mort de la foi et enfante l'idéal communiste dans les âmes. Il faut l'introduire dans l'Eglise. Une fois à pied d'œuvre, il opérera son travail de gangrène : les cadres religieux et la doctrine se décomposeront fatalement.

Nous venons de voir l'effet de la dialectique sur les institutions religieuses. Sous l'angle du cercle d'étude, on peut dégager ainsi les articulations essentielles de la persécution :

But :

Lointain, anéantissement de la foi.

Prochaine tactique : Eglise nationale chinoise « indépendante » (facile à transformer en service d'Etat marxiste, propagateur de l'idéologie chez les chrétiens).

Instrument : cercle d'étude (moteur dialectique qui infuse l'idéologie aux individus et transforme les cadres religieux).

D'où un problème annexe, mais important : comment introduire le cercle d'étude dans l'Eglise ? Ce problème a été élégamment solutionné par le « Mouvement patriotique ».

Méthode ; par le moyen du cercle d'étude, *utiliser les chrétiens,* leur faire :

Eliminer les étrangers,
démocratiser la hiérarchie,
supprimer les éléments chinois réfractaires,
réformer le dogme.

Et, en effet, dans la pratique, les communistes n'ont pas attaqué la foi. Ils l'ont utilisée (prescriptions du quatrième commandement qui impose l'amour et le service du pays), au contraire, pour faire glisser les chrétiens sur terrain profane (cercles d'éducation « patriotique ») où l'intervention du gouvernement se justifie. Une fois installé, le cercle d'étude « patriotique » (en réalité cercle d'éducation marxiste) s'est mué en comité de réforme religieuse, puis en soviet directorial de l'Eglise. A ce stade, le but a été atteint (1) : par une glissade insensible, l'Eglise est passée aux mains des agents communistes, la dialectique est en pleine action, la mort de la foi n'est plus qu'une question de temps... Vingt ans, nous dit un jour un communiste !

Conclusion.

Une étude spéciale du mouvement patriotique et des cercles d'éducation marxiste est indispensable pour comprendre le détail de la persécution et l'idée officielle sur laquelle elle est axée (2). Mais on peut dégager de ce qui précède deux conclusions précises :

1. — Le problème le plus difficile à résoudre pour les communistes devant un monolithe comme l'Eglise était l'introduction en elle du cercle d'étude. Le « patriotisme » a fourni le prétexte cherché.

2. — Le gouvernement communiste ne persécute pas directement, selon la conception classique ; il impose une critique serrée de l'Eglise à la lumière des principes marxistes et, quand ceux-ci ont opéré leur œuvre de mort, il en sanctionne les conséquences et en recueille les fruits.

Une application spéciale des méthodes à la jeunesse

Le China Missionary Bulletin (*avril* 1952), *sous la signature du R. P. E. Dépret, a publié les pages suivantes où se trouvent exposées les méthodes de formation communiste et l'emploi qui en est fait spécialement pour la jeunesse. Elles illustrent les constatations trop souvent répétées qu'en pays soumis à la dictature communiste l'ensemble de la jeunesse est entièrement acquise au communisme et se trouve comme radicalement coupée avec tout le passé du pays. Elle pense, réagit, autrement que pères et mères. Une foi, une mentalité, des réflexes sont ainsi substitués à tous ceux du passé dans des pays où la tradition était la loi fondamentale. Cette formation fait table rase de tout ce qui a précédé dans la vie psychologique des peuples jusqu'à créer une nouvelle conscience des valeurs proprement humaines, dont le jugement n'est plus qu'un simple réflexe communiste. On pourrait intituler ces pages :* Comment on crée des mentalités et des réflexes communistes.

L'empreinte communiste sur l'âme des jeunes.

Le professeur Ai Tze-chi, le philosophe du parti communiste chinois, a montré que, dans la réforme des pensées, deux méthodes complètement différentes devaient être employées : une méthode dictatoriale qui tend à la suppression radicale de toutes pensées réactionnaires. On ne peut admettre que celles-ci se répandent et il faut les dénoncer, les combattre, les vaincre et les supprimer sans merci. Tous, chacun selon ses capacités, ont le devoir de les dénoncer et de mener contre elles une lutte vigoureuse.

L'autre méthode, plus démocratique, tend à réformer les idées erronées dans le peuple, ou bien contaminées par des influences réactionnaires. Elle s'opère par la critique et l'auto-critique et elle emploie tous les moyens qui peuvent créer une persuasion profonde dans l'esprit. C'est une méthode qui requiert de la patience. Elle est longue et prend du temps et ne va pas sans difficultés, et pour l'instructeur, et pour le disciple.

Il ne s'agit pas de fixer un temps limite, sauf pour des objectifs urgents et bien définis ; une réforme de ce genre peut prendre parfois des périodes de temps assez longues. Certaines idées ne peuvent être éliminées que progressivement.

Ceux qui voudraient prendre des méthodes ou trop rapides, ou trop brutales, ou trop dictatoriales, sans porter l'accent sur la compréhension et sur la volonté d'agir, se tromperaient lourdement.

On sait assez ce que les communistes entendent par méthodes dictatoriales : c'est la suppression. Elles s'adressent aux ennemis, et contre les ennemis il faut la haine, la lutte violente et la suppression, non seulement des idées, mais encore de celui qui les propage... Il y a les prisons politiques ; il y a les camps de travaux forcés et les camps de rééducation... On y emploie des méthodes radicales qui suppriment le sujet ou le transforme en un autre homme sans volonté propre et sans liberté, prêt à tout avouer et à confesser des choses qu'il n'a pas faites... Ces méthodes sont en partie connues. Elles sont du domaine de la psychiatrie. Les survivants nous en ont révélé certains aspects et les récalcitrants ont disparu...

Les méthodes dites démocratiques qui tendent à la persuasion plus qu'à la suppression méritent qu'on s'y arrête pour les mieux comprendre. Elles se révèlent profondément psychologiques.

Problème dont on ne peut minimiser l'importance puisque des millions de jeunes gens subissent l'influence du communisme et sont conquis par lui. Ils subissent une formation dont l'empreinte est certainement profonde. Laissera-t-elle une trace indélébile ? Le temps et l'expérience le montreront. Pour le moment, il convient de ne pas ignorer ce qui, dans cette formation, est susceptible de se graver profondément et par quels moyens.

Moyen négatif : information unilatérale.

Nous savons assez que la démocratie nouvelle est une dictature... et elle emploie ses moyens dictatoriaux pour la suppression de toutes les idées réactionnaires qui ne peuvent ni être exprimées en public, ni publiées dans la presse, ni même exprimées en privé, car le devoir de tous les citoyens est de les dénoncer, de les supprimer et de lutter à mort contre elles. On sait assez à quoi s'exposent ceux qui osent proférer des opinions différentes de celles du régime.

C'est un moyen négatif. Supprimer toute une source d'information, c'est déjà commencer de conquérir... Les jeunes gens ne voyant qu'à travers les lunettes rouges ne pourront s'imaginer qu'il y ait d'autres couleurs. Il en est de même des idées. Derrière le rideau de bambou, il n'y a qu'un seul point de vue, celui du parti et celui de la classe ; une seule moralité, celle des besoins et des intérêts de la classe ; une seule vérité, le succès dans l'action de la révolution.

Un premier élément, celui-là négatif, facilitera l'unification de la pensée pour tous : s'opposer à ce qu'aucune autre pensée ne vienne troubler l'étude de la pensée communiste ni ébranler la conviction par des objections. Seuls des sujets déjà formés et probablement inconvertissables au communisme pourront-ils, grâce à la mémoire et

(1) En certains lieux seulement, hâtons-nous de le dire.
(2) On trouvera cette étude vers la fin du présent dossier. (*N. D. L. R.*)

à la première formation, opposer un antidote et remettre au point des affirmations un peu prématurées et des points de vue unilatéraux.

Moyens positifs.

Mais à côté de ce moyen négatif, qui consiste à faire le vide et créer un appel, le communisme emploie des moyens positifs d'une efficacité non douteuse si on en juge par les résultats : l'acceptation sans conditions d'idées qui sont en opposition directe avec la première éducation, un fanatisme qui ne craint rien, ni la mort ni la souffrance. On voudrait se pencher sur ces âmes et leur arracher le secret de leur transformation. Des timides deviennent courageux, des indisciplinés se plient à la discipline de fer du parti, des sujets ambitieux et intéressés laissent leurs ambitions, leurs intérêts, leurs affections les plus légitimes pour des positions secondaires, sans craindre de tout perdre, sans crainte de rompre les liens les plus intimes de la famille et de l'amitié.

On nous dit que le résultat est obtenu par la critique et l'autocritique et par une lente persuasion.

Critique et autocritique.

Le motif qui pousse le parti à exercer une critique sévère des pensées et des manières d'agir, c'est d'aider les membres du parti et tous les jeunes, en général, à changer leurs idées passées et à assurer l'unité de pensée parmi eux. La critique doit toujours se faire ouvertement et en public. On cherche par elle à se protéger contre les infiltrations d'idées contraires à celles du parti. Son but n'est pas d'attaquer pour attaquer, mais d'attaquer pour que, dans une discussion bienveillante, les erreurs soient corrigées.

L'autocritique a pour but de faire pénétrer, par réflexion personnelle et par leur expression orale ou écrite, les idées du parti dans la conscience de ses membres. Cette conviction personnelle une fois établie, on peut espérer que l'action dirigée par des principes et une idéologie correcte sera ce qu'elle doit être et ne déviera pas au cours de l'action.

Une pensée non pas abstraite mais profondément sentie.

Il faut adhérer volontairement — on ne dit pas librement — à l'idéologie du parti, mais cette idéologie n'est pas une idéologie froide et abstraite. Tout au contraire, elle doit être riche de vie et débordante de passion. Il ne s'agit pas seulement de *prendre* le point de vue de la classe ouvrière et du parti communiste qui la dirige, il s'agit surtout de *sentir* comme pensent et réagissent les membres de la classe exploitée. Il faut moins penser la vérité communiste — le fait de la révolution en cours — que la sentir et la vivre avec passion. Ce n'est pas une motion qu'il faut comprendre, c'est une conviction profonde, sentie, vécue, et qui ne fait plus qu'un avec l'individu.

Un exemple illustrera. Voici un simple entrefilet d'un journal : un jeune apprenti de 20 ans est trouvé dans une ruelle, mort, pieds et mains liés, les yeux bandés ; il porte à la taille une lourde pièce de fer. Lui-même s'était ainsi ficelé et jeté du toit sur le pavé. Sur lui on retrouve une lettre dans laquelle il donne les raisons de ce suicide : depuis trois ans il est apprenti, il ne gagne que 30 dollars par mois, et il ajoute qu'il a perdu dans ce travail, et avec des gages aussi restreints, les meilleures années de sa vie.

Si, après avoir lu cette lettre, on reste indifférent, cela prouve qu'on n'a pas encore pris le point de vue de la classe. Si, au contraire, on a le point de vue de la classe et celui du parti, ce fait doit faire monter au cœur un sentiment de révolte profond contre l'exploiteur qui sacrifie ainsi les plus belles années de la jeunesse d'un jeune homme sans lui donner un salaire suffisant, et qu'à ce sentiment de révolte s'ajoutent et la volonté de se venger de la classe exploitante et la confiance de la victoire finale de la révolution économique et sociale en cours.

C'est par des pensées riches de passions que l'on peut faire pénétrer profondément les pensées communistes. Ce n'est pas seulement un entendement abstrait qu'il s'agit d'avoir, mais une conviction profonde que soulèvent les sentiments d'amour et de haine. C'est pour cela qu'au cours de l'endoctrination les idées nationales, les désirs de liberté et de libération, les sentiments de haine contre les exploiteurs, les impérialistes, les ennemis de la patrie et ceux du parti sont largement exploités par la propagande.

La dialectique matérialiste est une méthode avec laquelle on aborde le problème à résoudre. Mais ce n'est pas le marxisme comme tel qui prend la masse des jeunes, ce sont des idées riches de passion.

Ce n'est pas de savoir que l'union et l'organisation sont sources de force, mais c'est de sentir en fait que, quand on travaille coude à coude, la force est décuplée et les résultats tangibles.

Ce n'est pas de savoir qu'une idée est belle en soi et grande, mais de sentir que l'on a partie liée avec elle, qu'elle fait corps avec soi, que, en s'y donnant, on a part à la réussite de l'action et que la responsabilité y est engagée.

Ce n'est pas tout de savoir que le travail est grand et noble, mais de le savoir et de l'apprendre avec les reins brisés, les mains calleuses et la fatigue abrutissante d'une journée de labeur.

Une idée riche de passion et vraiment sentie jusqu'aux fibres les plus intimes de soi-même devient source de conviction profonde, dédouble les forces de l'action et rend prêt à tous les sacrifices.

La répétition.

L'expression de ces réalités si chargées de sentiments est coulée en des formules brèves, frappantes, formant clichés, facilement apprises parce qu'elles sont répétées indéfiniment. Le haut-parleur de la radio, les slogans collés sur les murs, les cris à répéter par la foule dans les parades, les formules blanc sur noir des journaux affichés, le texte des caricatures, etc., au cours de chacune des campagnes, sont indéfiniment répétés.

Dans les longues séances de cours, un même cliché reviendra continuellement comme la phrase musicale d'un mouvement de symphonie. L'oreille ne peut pas ne pas le saisir à la longue, et les yeux, à force de voir, sont bien obligés de retenir. Dans ces cours, qui durent des heures, on répète et on répétera sous toutes les formes possibles le thème à retenir, le cliché à graver dans le subconscient...

Puis quand le professeur du cours aura répété pendant des heures le même thème, en des formules différentes et illustrées d'exemples variés, commencera la répétition en cercles plus restreints, où l'on discutera sur le même thème pendant des heures. Chacun aura à parler et à donner son avis, et ce que les yeux auront vu, les oreilles entendu, la bouche alors l'exprimera. Puis, comme si ce n'était pas assez, les groupes se rediviseront en groupes plus restreints, où dans une intimité de plus en plus grande les explications seront données plus explicites et les doutes seront résolus. Enfin, chacun aura à écrire ce qu'il a compris de ce cours, les réactions personnelles et l'adhésion qu'il fait aux vérités qu'il aura entendues et vues et exprimées et écrites... Tout le corps y aura part.

Cette lente inhibition de la vérité — ou du

mensonge : « mentez toujours, il en restera bien quelque chose » — pénètre peu à peu le subconscient. Que ce soit dans les écoles, Universités, écoles primaires, usines ou à la campagne, ces séances d'études produisent leurs effets. Comme par une réaction spontanée, le cliché entendu, exprimé ou chanté se reproduira spontanément. Des ouvriers, des paysans, des soldats, des gens sans éducation littéraire, sauront dire et exprimer, en des formules apprises et partout les mêmes, les raisons de l'action communiste et exprimeront parfois fort bien les sentiments profonds d'une classe toute soulevée par la passion.

Education dans le réel.

Mao Tsé Toung, suivant en cela Staline, recommande à ceux qui écrivent : romanciers, dramaturges, compositeurs de pièces pour cinéma ou poètes, de rester en contact avec le peuple, d'étudier au milieu d'eux et de faire revivre sur l'écran et dans leurs livres la vie réelle du peuple.

Après les tâtonnements du début, où l'on mettait surtout en scène la conversion des anciennes classes au communisme ou les joies de la « libération » pour les classes opprimées, un effort se fait pour faire revivre les conditions réelles de la vie dans le nouveau milieu créé par la nouvelle démocratie. Là encore le but est clairement exprimé.

En reproduisant sur la scène, sur l'écran et dans les livres, la vie réelle du peuple, on éduque les auditeurs et les lecteurs. De fait, le peuple réagit beaucoup plus quand il se voit revivre devant lui avec ses souffrances, avec ses joies, avec ses revendications. Dans le jeu des acteurs, il trouve l'expression même de sa vengeance ou de ses haines. Tous ceux qui ont assisté à des pièces de théâtre communiste ne peuvent s'empêcher de noter la communication qui s'établit entre la scène et le parterre, entre les acteurs et les auditeurs. Il semble qu'ils vivent la même vie, et si un chant vient à exprimer leur état d'âme, ils se joignent aux acteurs, ils chantent avec eux et fraternisent vraiment. Que de conversions sont dues à cette ambiance de vie réelle et d'expression de passions communes.

Action, expression des réformes, des idées.

Une idée nouvelle dans la pensée communiste doit venir de l'action et s'exprimer dans l'action. On ne pense pas, on ne sent pas comme le parti en dilettante, mais en vue de l'action. C'est un autre aspect psychologique de la formation communiste. C'est pour cela que les procès populaires, où le peuple exprime par les faits ses revendications et clame sa vengance, ancrent plus profondément les pensées dans la conscience et les font sentir plus profondément. C'est pour cela que de belles dissertations sur les peines du travail ne valent pas le cours pratique de se mêler à la vie du paysan et de courber l'échine, non pas tant pour améliorer la technique agricole que pour comprendre les peines du travailleur, sentir le poids du jour et de la chaleur et quand, courbé de fatigue et les muscles endoloris, on revient au sujet traité, il est entré avec la fatigue et la chaleur et le froid ressentis...

Par l'autocritique et les confessions.

Le climat psychologique ainsi créé, la conviction déjà fortement imprimée dans la conscience, il reste maintenant à celui qui étudie et qui se réforme de se remettre devant sa propre vie pour voir si vraiment elle est digne du parti, à se replier sur ses propres pensées pour voir si vraiment elles ont progressé et si rien ne se trouve en soi qui reflète encore les vieilles manière de voir, de penser et de réagir.

C'est, de toutes les armes employées par les communistes pour amener la conviction, la plus adaptée et la plus efficiente. Si à cela s'ajoute la critique, il semble bien difficile qu'il reste encore dans la conscience quelque chose du passé, ou s'il en demeure, cela ne peut que provoquer la haine contre soi et contre le milieu social auquel on appartenait.

Elle suppose un effort psychologique crucifiant, nous le verrons dans un instant ; il faut en effet, revenir en arrière sur tout un passé, que l'on juge maintenant sous une lumière toute nouvelle ; il faut, dans cette confession écrite, retracer toutes les habitudes intellectuelles et morales prises en famille ou dans le milieu où l'on a vécu, refaire l'itinéraire de ses pensées et ne rien cacher de ce qui concerne le parti.

Les transes de l'autocritique.

Qu'on ne dise pas que semblable méthode entraînera l'individu à cacher ses propres pensées, ses impressions et le fond vrai de sa propre conscience. On ne le peut pas quand il faut jouer ce jeu-là en public, dans l'intimité de compagnons ou de compagnes avec lesquels on est en contact quotidien. On peut cacher peut-être ses pensées pour un temps, mais il est difficile de cacher la lutte intérieure à laquelle on est entraîné par la dissimulation. Un soupir poussé dans le sommeil ou le demi-sommeil, agitation qui provoque l'insomnie, tout cela est noté par ceux qui ont pour mission d'espionner la sincérité de vos aveux. Il faut rendre tôt ou tard, se soumettre sous peine de folie ou bien fuir.

Volontairement on se donne.

En fait, l'autocritique provoque dans la plupart des cas un abandon total, une acceptation, et souvent le don total de soi-même à la cause. Je ne dis pas acceptation libre de la cause. On prend conscience que la seule route de salut, de paix et de libération, c'est de suivre la seule route qui soit ouverte : celle tracée par la longue endoctrination, soit de l'école, soit des cercles d'études. Ces confessions et cette autocritique, qu'elles précèdent ou qu'elles suivent le don que l'on a fait de soi-même à la cause, provoquent dans beaucoup un sentiment de libération et l'éclosion de l'homme nouveau, libéré des pensées, manières de vivre passées ; un homme nouveau et libéré, c'est-à-dire un homme qui prend conscience qu'il n'est qu'une toute petite unité de la masse forte et organisée, forte parce qu'organisée et qui, sous la direction du parti, obtient des résultats inconnus jusqu'à ce jour en Chine ; un homme libéré et dont la seule ambition sera le service du peuple ; le point de vue celui de la classe dont les ennemis deviennent ses ennemis propres, dont les revendications, la vengeance et la haine sont devenues siennes.

Souffrances.

Mais ce passage, cette conversion, ne s'opère pas sans souffrances pour l'individu ; il a fallu passer par l'exposé de longs cours et ces longues séances sont fatigantes. Ces idées reçues, il a fallu les discuter et les rediscuter, exprimer son avis en public. Le silence n'est pas permis, car si l'on ne comprend pas, il faut demander des explications, et si l'on comprend, il faut partager avec les autres sa science.

Puis ce furent le long débat et le dialogue intérieur pour remettre au point tout un passé et le supprimer, car vraiment il était en désaccord avec les nouveaux points de vue de classe. Par quelles humiliations il a fallu passer pour exprimer un passé qui, à la lumière des nouvelles théories, était honteux ou même criminel ; quelles transes il a fallu subir pour dire devant tous ce

que l'on aurait probablement aimé ne jamais dire.

Il a fallu briser avec les traditions de famille, avec de vieilles amitiés, avec ceux qui étaient les plus chers. Il a fallu se sentir épié et espionné pour voir si la vie était en accord avec les confessions. Il a fallu avec répugnance, au début, se mettre soi-même à la sale besogne d'espion — mais c'était pour la cause. Il a fallu, le corps brisé de fatigue, prendre part à toute une activité débordante au rythme d'une action en progrès qui, elle, n'attend pas les lenteurs des rétrogrades ou des retardataires.

Joies et foi.

Sans doute, il n'y a pas eu que des souffrances, il y a eu la joie réelle ou fausse de se sentir un jour libéré ; il y a eu cette impression d'être sauvé, d'être enfin sorti d'un réseau de pensées, de coutumes, de manières d'agir qui rendaient prisonnier ; il y a eu la joie de sentir les barrières d'une société trop étroite tout à coup brisées, renversées ; il y a eu l'impression de liberté reconquise ; il y a eu les premiers succès d'une action. Progrès, liberté, service du peuple, force, tout devenait réalités tangibles et vécues au service du peuple avec une foi. Une foi profonde au succès final de la révolution, une foi en la légitimité de la cause défendue et qui valait bien quelques sacrifices, puisqu'elle assurait à des millions d'hommes le salut et la libération.

Et puis, surtout, les horizons s'élargissaient ; au delà des luttes civiles et nationales, l'union de tous les peuples allait se réaliser. Dépassant le but restreint et l'objectif limité de la lutte engagée, il y avait dans le lointain la certitude que la lutte qui s'engageait, c'était la lutte d'un front immense qui, commençant au fleuve Amour, aux frontières de la Mandchourie, s'étendait à travers l'Indochine, la Malaisie, et qui ensuite se poursuivrait dans le Proche-Orient, sur les côtes de l'Afrique du Nord.

Lutte unique et immense qui devait rendre le marxisme-stalinisme et les théories de Mao maîtres de tout le monde. Une lutte immense était engagée d'où dépendait la victoire du parti, la « libération » de tous les peuples de la terre. Soulevé par cette foi, on acceptait tous les sacrifices, toutes les souffrances, toutes les humiliations. Pour se libérer, on manifestait les secrets les plus intimes du cœur et, pour se rendre digne de la cause, on engageait contre les ennemis du dehors et du dedans une lutte sans merci, contre soi-même d'abord...

Conversions durables ?...

Jamais les ressources de la psychologie et de la psychiatrie n'ont été employées plus scientifiquement et en s'adressant à un plus grand nombre d'hommes. Nul ne niera que les communistes sont passés maîtres à organiser les foules et à leur présenter le problème à résoudre, et les sacrifices à accepter sous des jours acceptables ; non pas seulement acceptables, mais souhaitables et, qui plus est, réalisés en pratique par des masses soulevées et fanatisées.

La passion les soulève, mais une passion encore décuplée par une masse savamment organisée et dirigée aux fins propres du parti. Jusqu'à quel point la liberté individuelle est-elle sauvegardée dans ces conversions en masse ? Que se produira-t-il quand la masse ne sera plus organisée ? Faut-il croire que ces convictions nouvelles, ces réformes de pensées, ce don total à la cause, cesseront brusquement quand le régime policier qui tient la masse unie et organisée aura cessé son action ? Les conversions qui tiennent viennent de l'intérieur. Il y a donc lieu de penser que seule une minorité subsisterait et sortirait indemne de l'épreuve.

Conversion individuelle et libre.

Un fait le prouve, l'étonnante vitalité et force de résistance manifestées par ceux qui ont été formés dans le respect total de la liberté, par des méthodes psychologiques tenant compte de toutes les ressources de l'âme humaine, à une vie spirituelle profonde. Pour la cause de Dieu et de l'Eglise, ces convertis, soulevés par un amour très réfléchi et très senti du Christ, mû par une aversion et une confusion senties pour tout ce qui s'oppose au règne de Dieu dans le monde, se donnent à cette cause, prêts à tous les sacrifices, à toutes les humiliations et à tous les dévouements. Pour être dignes du Chef et de la cause, ils ne craignent pas d'engager une lutte sérieuse contre eux-mêmes, ils réforment leurs pensées et leurs passions, ils s'en accusent et s'amendent.

Librement, dans le secret de leur cœur, ils ont entendu un appel qui, leur faisant quitter tout pour le Christ, les engage à une cause terrestre et céleste, temporelle et éternelle, avec une foi ferme que le triomphe de la cause est certain.

C'est ainsi qu'ont été formés les saints et les martyrs. Chaque révolution passe en en faisant. L'empreinte du Christ depuis 2 000 ans ne s'efface pas. D'où vient cette force ? De ce que chacun des membres du Corps est tendu vers le Christ et soutenu par *lui*, donnée à *lui* dans un don libre et personnel. C'est librement qu'on répond, à l'appel, c'est librement qu'on meurt pour la cause et qu'on rend témoignage.

Et puis la cause est plus grande et le don plus libre. Il ne s'agit plus d'intérêt de classe, mais du bien commun de tous dans la justice et la charité. Et ce n'est pas la masse qui soutient ou enchaîne les individus, mais c'est le don libre au Chef et à tous qui fait l'unité du Corps et lui donne sa force : une eau vive jaillissant à la vie éternelle le soutient.

Les méthodes employées peuvent avoir certaines ressemblances. Il y a des aspects communs entre Eglise et communisme. La différence est pourtant radicalement profonde : d'un côté, il y a respect de la personne humaine et de la liberté ; de l'autre, il y a pression de l'extérieur, espionnage, délation, affres et conflits psychologiques, mépris du secret des consciences où Dieu seul peut pénétrer. L'adhésion au Christ reste libre. La profondeur de l'empreinte et sa durée se mesurent non à la pression exercée du dehors, mais à la liberté du don. On ne violente pas la nature ; un jour, elle se libère de ses chaînes, car elle entend rester libre dans son adhésion au Vrai.

Les méthodes employées peuvent avoir certaines ressemblances. Il y a des aspects communs entre Eglise et communisme. La différence est pourtant radicalement profonde : d'un côté, il y a respect de la personne humaine et de la liberté ; de l'autre, il y a pression de l'extérieur, espionnage, délation, affres et conflits psychologiques, mépris du secret des consciences où Dieu seul peut pénétrer. L'adhésion au Christ reste libre. La profondeur de l'empreinte et sa durée se mesurent non à la pression exercée du dehors, mais à la liberté du don. On ne violente pas la nature ; un jour, elle se libère de ses chaînes, car elle entend rester libre dans son adhésion au Vrai.

Nous avons tenu à souligner ce dernier alinéa. Il faut, en effet, insister sur ce fait que la liberté est essentielle à tout acte religieux que pose le chrétien. C'est pourquoi la formation chrétienne, dès l'enfance, doit tendre à dégager cette liberté de tout ce qui pourrait l'entraver ou en fausser le jeu : passions, déséquilibre moral, etc.

◆

III — LES FAITS : Marxisme et Religion

En Russie

Une question d'U. R. S. S. à laquelle on est particulièrement sensible en Occident, surtout dans les milieux catholiques, est la question religieuse : La Russie persécute-t-elle l'Eglise ou laisse-t-elle vivre en paix les diverses religions ? Les amis de la Russie nous disent : L'Eglise est parfaitement libre en U. R. S. S. Et d'énumérer les témoignages les plus variés sur les églises de Moscou, pleines de monde, sur les cérémonies du culte orthodoxe dont la splendeur n'a rien à envier aux fastes religieux de l'Occident ; de citer les déclarations des représentants de l'Eglise orthodoxe de Russie, du patriarche Alexis, du métropolite Nicolas : « L'Eglise en Russie est parfaitement libre ; elle n'a qu'à se féliciter de l'appui qu'elle trouve auprès des pouvoirs. Il n'y a pas de persécution religieuse en Russie. »

A ce langage, les ennemis d'une certaine Russie s'indignent. Ils rappellent les noms des évêques et des prêtres, confesseurs de la foi ; ils évoquent les persécutions contre l'Eglise catholique dans les pays annexés à l'Union soviétique. Ils n'ont garde d'oublier les sans-Dieu militants.

Devant ces contradictions, il faut interroger les communistes eux-mêmes, il faut demander aux leaders du parti ce qu'ils pensent de l'Eglise ou de la religion en général. Or, ils nous disent sans ambages qu'ils sont les ennemis déclarés de l'Eglise et de la religion. Ce témoignage doit être retenu avant tous les autres.

Certains pensent que le marxisme est uniquement une doctrine sociale qui ne se soucie pas des problèmes spirituels ; uniquement une philosophie d'économie politique pour le gouvernement de la cité, qui laisse intact le domaine spirituel où se meut l'Eglise ; ceux-là trouveront grand profit à lire les classiques du marxisme. Dans les conditions de tension internationale où l'U. R. S. S., comme tous les pays, est obligée de vivre, elle ne fait plus éclater au grand jour sa stratégie antireligieuse. Mais l'observation patiente des faits et la lecture attentive de la littérature soviétique permettent de retrouver l'esprit de persécution religieuse comme une des constantes fondamentales du marxisme. Pour le prouver, nous donnons la traduction de quatre textes significatifs, parus à Moscou en 1950, 1951, 1952.

Texte n° I : **La religion est l'alliée du capitalisme**

Le texte suivant est la traduction de la préface d'un ouvrage paru à la fin de 1950, Questions d'histoire des religions et d'athéisme, *un volume, 420 pages, publié à l'Académie des sciences, Institut d'histoire, section Histoire des religions. Après un rappel des classiques, Lénine et Staline, la préface s'étend sur le mode de la lutte antireligieuse. Toute l'argumentation peut se résumer dans ces lignes : la religion est une superstructure du capitalisme qui est la base. Le capitalisme supprimé, la religion disparaît d'elle-même. Cette situation est réalisée en Russie : si la religion y subsiste, c'est comme une survivance condamnée à mourir. Pour hâter cette mort, la meilleure méthode est l'éducation scientifique des masses, car science et religion sont incompatibles. Dans les pays où triomphe le capitalisme, la religion prospère. Il faut montrer par les faits que la religion est la superstructure du capitalisme et avoir pour les deux une haine égale.*

Marxisme = athéisme.

Dans son rapport à la XVIII[e] session du parti, le camarade Staline a dit : « Il y a une branche de la science dont la connaissance est obligatoire pour les bolcheviques de toutes les branches de la science, c'est la science marxisto-léniniste de la société, des lois du développement de la société, des lois du développement de la révolution prolétarienne, des lois du développement de la construction socialiste, la science de la victoire du communisme. » (*Questions du léninisme*, 11[e] édition, p. 598.)

La science marxisto-léniniste, la plus progressiste du monde, rejette toute croyance au surnaturel et est incompatible avec l'idéalisme sous n'importe quelle forme ; elle est une science matérialiste. Lénine a écrit : « Ce qui constitue la base philosophique du marxisme, comme Marx et Engels l'ont maintes fois montré, c'est le matérialisme dialectique, héritier intégral du matérialisme du XVIII[e] siècle en France et de celui de Feuerbach (première moitié du XIX[e] siècle) en Allemagne, matérialisme absolument athée, résolument hostile à toute religion. » (*Lénine, Œuvres*, t. XV, p. 371.)

La propagande du marxisme-léninisme inclut la propagande de l'athéisme. C'est ce qu'indiquait Lénine : « Notre programme, écrit-il, est tout entier édifié sur une conception scientifique du monde, ou plus précisément sur une conception matérialiste. L'explication de notre programme inclut donc nécessairement l'explication des véritables origines historiques et économiques de l'obscurantisme religieux. Notre propagande inclut nécessairement la propagande de l'athéisme ; l'édition de la littérature scientifique répondant à ce but, interdite et poursuivie jusqu'à présent par le pouvoir public autocrate et féodal, doit constituer maintenant l'une des branches de notre activité de parti. » (LÉNINE, *Œuvres*, t. X, p. 68.)

Dans son entretien avec la première délégation ouvrière d'Amérique (en 1927), le camarade Staline a dit : « Nous menons et nous mènerons campagne contre les préjugés religieux. La législation de notre pays permet à chaque citoyen de pratiquer n'importe quelle religion. C'est l'affaire de la conscience d'un chacun. C'est justement pour cela que nous avons réalisé la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Mais en réalisant cette séparation et en proclamant la liberté de culte, nous avons cependant maintenu à chaque citoyen le droit de lutter par voie de persuasion, de propagande ou d'agitation contre telle ou telle religion ou contre toute religion. Le parti ne peut pas être neutre par rapport à la religion ; il mène campagne contre tous les préjugés religieux et de toute espèce, parce qu'il est pour la science et que la religion est un obstacle à la science. » (STALINE, *Œuvres*, t. X, pp. 132-133.)

« En Russie, il y a plus de liberté religieuse que dans les pays capitalistes. »

En pays soviétique, par conséquent, existe la liberté de conscience. Elle est garantie par la Constitution stalinienne. Dans notre pays, chacun peut croire ou ne pas croire en dieu ; chacun peut pratiquer la religion qui lui plaît ou n'en pratiquer aucune et faire de la propagande athéiste. Les Constitutions des pays de démocratie populaire assurent de même à tous leurs citoyens une entière liberté de conscience. La liberté de conscience n'existe pas dans les pays capitalistes ou l'Eglise est la domestique des exploiteurs, où l'Etat, avec l'aide des tribunaux et au moyen de la prison, soutient l'organisation ecclésiastique pour imposer la religion, souvent par la force. Ceci n'arrive pas seulement dans l'Espagne fasciste, où le catholicisme est la religion d'Etat, obligatoire pour la population, mais aussi dans les autres pays bourgeois où les pressions de l'Etat sur la conscience des citoyens se couvrent du voile pudique de la démocratie bourgeoise.

L'explication marxiste de la religion.

Disciples des militants de l'athéisme, rejetant toute religion et toute espèce de religion, comme étant en contradiction avec la science et comme arrêtant les travailleurs dans la lutte pour la transformation socialiste de la société, les marxistes-léninistes, à la différence des bourgeois éclairés et des athées du passé, pensent que la religion n'est pas le fruit de « l'imposture des prêtres », bien que l'imposture occupe une place non négligeable dans toutes les religions, mais qu'elle a ses racines dans les conditions sociales de la vie des gens. Le marxisme donne une réponse claire à la question qui se pose des véritables racines sociales de la religion. Lénine a écrit : « Dans les pays capitalistes contemporains, ces racines sont principalement *sociales :* l'écrasement social des masses ouvrières, leur impuissance apparemment totale devant les forces aveugles du capitalisme, qui cause chaque jour, chaque heure, les plus effroyables souffrances, les plus cruels tourments aux petits travailleurs ; qui cause mille fois plus de misères que n'en produisent les catastrophes extérieures, comme les guerres, les tremblements de terre, etc., voilà où réside aujourd'hui la racine la plus profonde de la religion. » (LÉNINE, *Œuvres,* t. XV, pp. 374-375.) Et c'est précisément parce que les sources de la religiosité des masses dans la société bourgeoise sont de nature sociale que la lutte pour extirper la religion exige un travail sérieux et intelligent. Lénine a écrit qu'il « faut établir un lien entre la lutte antireligieuse et le mouvement concret et pratique des classes, orienté vers la suppression des racines sociales de la religion. » (*Ibid.,* p. 374.)

Dans l'Etat soviétique, avec la réalisation de la société socialiste, ont été arrachées les racines sociales de la religion. Dans les conditions de l'U. R. S. S., la religion est une des survivances du passé dans la conscience des gens ; une survivance vivace, qui empêche une partie des travailleurs, politiquement la moins évoluée, de prendre une part consciente et active dans la construction de la société socialiste. Il faut un travail considérable, systématique et persévérant d' « éclairement » pour supprimer ces survivances.

Tout l'immense travail pour l'organisation et la formation politique des masses, pour la diffusion des connaissances scientifiques qui se fait dans l'Union soviétique sous la conduite du parti bolchéviste, amènera la disparition des survivances du passé dans la conscience des gens et entre autres la disparition de la religion.

La critique scientifique de la religion met à nu les racines terrestres de la religion ; elle découvre le lien des intérêts des exploiteurs des classes avec les organisations de propagande religieuse et de culte et par là même, elle aide à l'instruction des masses et leur facilite l'abandon de la religion.

La critique purement scientifique de la religion est possible uniquement sur la base de l'enseignement marxisto-léniniste. Les travaux géniaux de Staline sur la linguistique ont une importance considérable pour l'étude scientifique des questions d'histoire de religion. Le marxisme considère la religion comme une des formes de l'idéologie, qui a ses racines dans les conditions historico-sociales qui lui correspondent ; il pense que la religion mourra inévitablement lorsque ces conditions historico-sociales auront entièrement changé, c'est-à-dire, avec la victoire du communisme sans classe.

La littérature religieuse bourgeoise.

Les chercheurs bourgeois de l'étranger font tout leur possible pour embrouiller les questions qui ont trait à l'histoire des religions et de l'athéisme. La littérature bourgeoise sur la religion et l'Eglise est une littérature purement apologétique. Les savants bourgeois se sont donné pour but de prouver « l'éternité » de la religion, son origine « divine », l'impossibilité pour une société de subsister sans religion. Cela révèle l'intérêt de classe que les exploiteurs trouvent dans la religion, arme d'asservissement des masses populaires. L'exaltation du moyen âge, de l'église médiévale, des monastères, de l'Inquisition, de la Papauté, voilà la ligne fondamentale de cette littérature. L'organisation ecclésiastique du catholicisme, ses institutions, sa presse, dirigées par le Vatican, mènent une lutte criminelle contre la science d'avant-garde et s'appliquent à falsifier la science dans l'intérêt de la religion et de l'Eglise.

La propagande de la mystique et de l'idéalisme, la diffusion de l'obscurantisme religieux, tout cela est caractéristique des bourgeoisies dominantes de tous les pays.

Le rôle « néfaste » de la religion dans les pays capitalistes.

Le camp de la réaction impérialiste, commandé par les Etats-Unis, s'efforce d'utiliser largement les organisations ecclésiastiques des diverses confessions et l'idéalisme religieux pour servir ses buts d'agression. La domination des monopoles capitalistes, phénomène typique de l'époque impérialiste, s'étend dans les pays bourgeois, jusqu'au domaine de la vie spirituelle. Les organisations ecclésiastiques dans les pays capitalistes sont au service des monopoles capitalistes. La bourgeoisie tient en main les écoles et les Universités, les journaux et la radio, le cinéma et le théâtre. Elle commande dans l'Eglise, elle dirige son activité dans le sens de ses besoins.

Au premier rang, le Vatican et toute l'organisation ecclésiastique du catholicisme a prospéré avec l'impérialisme, et particulièrement avec les monopoles capitalistes des Etats-Unis.

Ce n'est aucunement par hasard que le Pape Pie XII a lancé (en juillet 1949) le décret d'excommunication des communistes et de tous leurs sympathisants, au même moment où les cercles dirigeants des Etats-Unis et d'Angleterre, avec une force renouvelée, brandissaient des armes hystériques contre « le danger communiste ». Il n'y a aucun doute que l'intervention du Pape, et, après lui, de toute la hiérarchie catholique de tous les pays, contre le camp de la démocratie, avec des formules d'un autre âge, a été dictée en droite ligne par le département d'Etat américain. C'est lui encore qui avait déjà dicté au Pape les interventions élogieuses en faveur du « plan Marshall », de la « doctrine de Truman », du pacte nord-atlantique et de tous les autres blocs ou alliances organisés par les Etats-Unis pour préparer la guerre contre l'U. R. S. S. et les pays de démocratie populaire. Sur l'ordre du département d'Etat américain, le Vatican et la hiérarchie catholique interviennent contre le mouvement des défenseurs de la paix. Le Pape a refusé de condamner l'arme atomique parce qu'il espère que l'on s'en servira contre l'U. R. S. S. et les pays de démocratie populaire.

En Angleterre, les dirigeants des Eglises catholique, protestante et autres se sont fortifiés avec les gouvernements bourgeois et se trouvent dans le même camp que Churchill. La Conférence de Lambeth (Concile ecclésiastique), qui s'est tenue en juillet-août 1948, des évêques de l'Eglise anglicane, a pris position sur l'arme atomique avec cette réserve hypocrite qu'elle la reconnaissait comme « arme défensive », bien que les évêques sachent parfaitement que l'arme atomique est une arme offensive. Deux ans plus tard, les chefs de l'Eglise anglicane, les archevêques de Cantorbéry et d'York, avec le grand rabbin d'Angleterre, ont refusé d'unir leur voix à l'appel de Stockholm du mouvement des défenseurs de la paix qui demandait l'interdiction de l'arme atomique et la dénonciation comme criminel de guerre du gouvernement qui le premier fera usage de cette arme.

En France, Italie, Belgique, Autriche et dans les autres pays bourgeois, les milieux ecclésiastiques catholiques réactionnaires se trouvent au service de la bourgeoisie impérialiste et s'efforcent de toutes leurs forces d'empêcher l'union des travailleurs catholiques avec tout le camp de la paix et de la démocratie dans la lutte pour la paix et persécutent les prêtres qui passent au mouvement des défenseurs de la paix.

L'Eglise, aux Etats-Unis, s'est développée en lien étroit avec le capital et la tête des organisations ecclésiastiques est une créature des monopoles capitalistes. Il convient de remarquer que l'une des personnalités dirigeantes des Eglises protestantes aux Etats-Unis est l'instigateur de guerre John Foster Dulles. Les impérialistes anglo-américains utilisent largement l'Eglise, les partis catholiques, les organisations de masse et autres de l'Eglise pour lutter contre le mouvement international ouvrier, pour organiser des campagnes de calomnie contre l'U. R. S. S. et les pays de démocratie populaire, pour préparer la guerre.

Dévoiler cette activité politique réactionnaire des organisations religieuses contemporaines dans les pays capitalistes et leurs collusions avec la bourgeoisie dirigeante, c'est là une des tâches les plus importantes dans le domaine de l'histoire des religions. [...]

Ce qui suit est plus directement une préface au recueil : on justifie la nature des articles qui y figurent et la méthode qui a inspiré la recherche : étude des problèmes sociaux, lutte de classes, etc. On insiste sur les apparitions spontanées de la libre pensée en Russie, que l'on présente comme un fruit naturel des couches populaires évoluées. Mentionnons les articles qui paraissent les plus typiques dans cette perspective. M. M. Scheinman consacre une cinquantaine de pages à une étude : Le Vatican et Munich. *Depuis, cet auteur a récidivé : il a publié un gros ouvrage :* Le Vatican et la deuxième guerre mondiale, *Moscou* 1951, *où il s'efforce de montrer que le Pape est l'un des principaux responsables de cette guerre, et qu'il avait tout mis en œuvre pour lever une croisade contre la Russie.*

A.-B. Ranovitch montre les origines légendaires et sociales du christianisme, en emboîtant le pas aux historiens comparatistes dont il étaie les conclusions par quelques considérations sociales. R. Vipper retrace l'argumentation de Celse contre le christianisme. Dans une partie, « textes et documents », on s'étend longuement sur les méfaits de l'Inquisition et le cas de Giordano Bruno.

Enfin, cette remarquable préface conclut :

« La section d'histoire des religions de l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S. considère qu'il est de son devoir d'étudier les problèmes d'histoire de toutes les religions : christianisme, islam, judaïsme, bouddhisme, etc.

En traçant ce programme de travail, la section d'histoire des religions s'inspire d'une remarque de Lénine qui disait : « Il est indispensable de donner aux masses le matériel le plus varié pour la propagande athée ; de les familiariser avec les faits des domaines les plus divers de la vie, d'aller à elles et de les intéresser d'une manière ou d'une autre, de les secouer de leur sommeil religieux et de les ébranler de tous les côtés, des manières les plus variées. » (LÉNINE, *Œuvres*, t. XXVII, p. 184.)

Texte n° 2 : **La religion et la science**

Ce texte est tiré d'un ouvrage pseudo-scientifique : La science et la religion au sujet de l'origine de la vie sur la terre, *de* A. EMMÉ, *permis d'imprimer du* 18 *septembre* 1951, *tirage :* 100 000 *exemplaires. On y combat les théories de la Bible, démontre que les corpuscules blancs sont porteurs de vie, etc. En conclusion, on affirme que la religion est le principal obstacle au développement de la science et au bonheur des travailleurs.*

Le marxisme et la religion sont des ennemis irréductibles

[...] La science et la religion, le matérialisme et l'idéalisme sont incompatibles. Les notions idéalistes, antiscientifiques ont toujours été un frein au développement de la culture, un obstacle au progrès. L'intérêt profond des classes domi-

nantes et exploitantes a toujours été de fortifier et de répandre les préjugés idéalistes et religieux. Le terrain favorable à ce développement sont l'obscurantisme, l'asservissement social, les conditions d'esclavage dans lesquelles vivent les masses ouvrières. Ces facteurs sont les meilleurs alliés de la religion. L'Eglise et l'idéalisme ont toujours lutté contre la science. Dans la société à base d'esclaves, ils se sont pris violemment aux athées. Dans les sombres années du moyen âge, la persécution des hérétiques a atteint une envergure extraordinaire. Sous la seule accusation de « lien avec le diable », on a condamné quelques millions d'hommes...

Tout ce qui est d'avant-garde, scientifique, progressiste, est considéré par les idéologies capitalistes comme un danger mortel pour le régime capitaliste. Le marasme et la dégénérescence de la société bourgeoise apparaissent clairement aux Etats-Unis, où, dans beaucoup d'Etats, l'enseignement du darvinisme est prohibé. Il n'y a pas longtemps, le professeur Esterson fit à Sattle des conférences sur les thèmes suivants : *Est-ce qu'au ciel on procrée des enfants ? Pourquoi ne connaît-on plus de chagrins au ciel ? Les frontières exactes du ciel.* Ces sortes de savants, laquais de la réaction bourgeoise, font de la propagande au compte de la mystique et de la superstition.

Il y a longtemps que les conceptions idéalistes, religieuses et métaphysiques sur la nature et la société ont été réfutées par le matérialisme dialectique.

Entre les deux systèmes, la guerre est inévitable.

L'attitude passive de spectateur par rapport au présent et l'indifférence par rapport à l'avenir, sont étrangères aux constructeurs du communisme. La philosophie de l'inquiétude de ce monde n'est pas notre philosophie, dit Staline. « Laissez le chagrin à ceux qui s'en vont et qui ont fini de vivre. » La religion affaiblit la volonté, assoupit la raison, désaimante les gens. Les gens soviétiques d'avant-garde ont depuis longtemps rejeté la religion, et dans la construction du communisme, ils comptent sur leurs forces personnelles et non pas sur l'aide de Dieu.

Dans notre pays, les préjugés religieux sont éliminés par le moyen d'une participation active des croyants à la vie sociale. Cette participation de chaque jour à la construction du communisme convainc les croyants de la force du collectif humain, de la toute-puissance des théories d'avant-garde, du pouvoir des facultés pratiques de l'homme.

L'éducation communiste, dans la période de construction du communisme, est impensable sans propagande antireligieuse. Il faut réfuter les inventions antiscientifiques et fantastiques des gens d'église non d'une manière abstraite et stéréotypée, mais par des exemples vivants, avec le secours de données précises, prises avant tout de l'essai de construction communiste. Par conséquent, les tâches fondamentales de la propagande scientifico-athéiste doivent consister à dévoiler le caractère réactionnaire et antiscientifique de toute religion, à montrer l'opposition des conceptions religieuses à la seule conception scientifique du monde, le marxisme, à démontrer que dans les pays capitalistes, la religion et ses organismes responsables sont l'instrument de l'asservissement spirituel des masses populaires et que dans les conditions sociales réalisées en U. R. S. S., la religion est l'une des survivances nuisibles du passé, qui empêche les gens qui ne s'en sont pas encore libérés d'adhérer au marxisme et d'être des agents actifs et conscients du communisme.

Dans la construction du communisme, dans la transformation de la nature, le peuple soviétique est guidé par le marxisme. Le camarade Staline nous apprend : « Le marxisme est la science des lois qui régissent le développement de la nature et de la société, la science de la révolution des masses opprimées et exploitées, la science de la victoire du socialisme dans tous les pays, la science de la construction de l'univers communiste. » (Ouvrage cité, pp. 112-114.)

Texte n° 3 : **Les méthodes de lutte antireligieuse**

Ce texte est tiré de l'ouvrage de P. Paviolkine, Les superstitions religieuses et leur nuisance, 164 *pages, permis d'imprimer :* 24 *août* 1951, *tirage :* 100 000 *exemplaires. Les chapitres de ce livre en disent assez le contenu :* Qu'est-ce que la religion et quelles sont les causes qui expliquent sa naissance ? Le rôle de réaction sociale de la religion. Religion et morale. L'Eglise catholique au service de l'impérialisme. L'opposition fondamentale entre les conceptions religieuses et les idées scientifiques. Les racines sociales et idéologiques de la vitalité de la religion. Les voies pour éliminer les superstitions religieuses. *Nous reproduisons ce dernier chapitre qui est la conclusion de l'ouvrage et donne la meilleure vue d'ensemble de l'attitude marxiste en face de la religion* (1).

La religion, superstructure du capitalisme.

Le marxisme enseigne que pour éliminer la religion il faut faire disparaître le terrain social sur lequel elle pousse, à savoir le système de l'économie capitaliste et la possession par quelques-uns des moyens de production. Dans son livre *Le marxisme et le criticisme empirique,* Lénine a montré que les idées religieuses sont le mauvais produit d'une mauvaise structure sociale. Marx a écrit dans *Le capital* que la base matérielle de la religion est le degré inférieur du développement des forces de production et la limitation correspondante des relations des gens entre eux et avec la nature. Cette limitation trouve son expression dans les religions.

« L'expression religieuse du monde réel, a écrit Marx, ne sera complètement évitée que lorsque les relations de la vie pratique de tous les jours s'exprimeront en des liens clairs et rationnels des gens entre eux et avec la nature. »

Les relations sociales propres au régime communiste créent ce caractère clair et rationnel. Avec la disparition des relations capitalistes, la vie de la société humaine devient méthodique, les gens sont les maîtres de leurs relations sociales, ils dirigent eux-mêmes le développement de la société, et à un degré inconnu jusqu'à présent ils se soumettent la nature. Avec la victoire du socialisme, la disparition du capitalisme et des classes exploitantes, croule aussi la base sociale de la religion. Si durant la première phase du régime communiste — le socialisme — les croyances religieuses subsistent encore chez la

(1) Les sous-titres sont de la rédaction.

partie rétrograde de la population comme des survivances de l'ancien régime, destiné à disparaître insensiblement, dans la deuxième phase — le communisme — la religion disparaît complètement.

L'élimination des préjugés religieux se réalise aussi chez les couches évoluées des travailleurs même dans les conditions du capitalisme. Dans la lutte des classes contre les exploiteurs sous la conduite des partis communistes, les ouvriers et les paysans d'avant-garde s'approprient les conceptions scientifiques et se libèrent des préjugés religieux. La victoire du communisme amènera la libération complète de tous les membres de la société de la religion.

Les conditions économiques de l'U. R. S. S. ont porté le coup de grâce à la religion.

Dans l'Union soviétique, les racines de la religion ont été détruites parce que avec la grande révolution socialiste d'octobre et l'instauration du régime socialiste la structure capitaliste et toutes les classes exploitantes ont été anéanties. Sous le régime soviétique, il n'y a ni anarchie de la production qui pourrait engendrer les préjugés religieux, ni exploiteurs qui auraient intérêt à les maintenir. La société socialiste se développe non d'une manière élémentaire mais d'une manière définie, selon l'unique plan public de l'Etat.

Dans leur libre travail, fait non pour les propriétaires ni pour les capitalistes, mais pour eux-mêmes, pour leur peuple, pour le bien de leur patrie bien-aimée, les gens soviétiques puisent la confiance en leurs propres forces et se libèrent des superstitions religieuses. L'économie socialiste dirigée se développe selon la volonté du peuple et dans l'intérêt du peuple, elle ne connaît ni crise ni chômage. La grande Constitution stalinienne de l'Union soviétique assure à tous les citoyens un droit garanti au travail, à la culture, au repos, au soutien matériel dans la vieillesse et en cas de perte des moyens de travail. Les citoyens de l'Union soviétique voient l'avenir avec assurance et confiance ; ils ne sont pas menacés par le chômage, la misère, la faim. Les conditions de la vie matérielle et le degré de réalisation des besoins culturels s'élèvent chaque année, ce qui trouve son expression dans la baisse systématique des prix et l'extension du réseau des établissements culturels. Les travailleurs du pays du socialisme sont persuadés que sous la conduite du parti de Lénine et de Staline ils réaliseront avec succès la construction du communisme.

La religion subsiste cependant dans les milieux réactionnaires.

Dans la période de transition du capitalisme au socialisme, la base sociale de la religion arrivait à se maintenir tout comme avec le régime économique socialiste se maintenaient les régimes de la petite entreprise et du capitalisme. L'exploitation agricole privée est un terrain favorable aux préjugés religieux parce que 1° elle fournit les éléments du marché, 2° elle donne inévitablement naissance à des éléments capitalistes, 3° en vertu du morcellement de la terre et du retard dans le domaine technique elle dépend dans une large mesure des données premières de la nature (sécheresse, grêle, gelées, etc.). Avec la victoire du socialisme, cette base de la religion (l'exploitation agricole) disparut elle aussi dans l'Union soviétique. L'exploitation agricole selon la formule des kolkhozes (exploitation collective), profondément socialiste, a mis fin à la dépendance de la paysannerie par rapport aux phénomènes de la nature. Elle a fait disparaître en même temps les éléments du marché.

Dans l'Union soviétique, l'immense majorité du peuple aussi bien de la ville que de la campagne s'est libérée des superstitions religieuses. Cependant, bien que dans notre pays les racines de la religion aient disparu, il subsiste encore dans la conscience de beaucoup de gens soviétiques des sentiments religieux. Quelles sont donc les causes de cette vitalité de la religion dans les conditions du socialisme triomphant ?

Les croyances religieuses subsistent dans l'Union soviétique comme des *survivances* de l'ancien régime, comme des survivances du capitalisme dans la conscience des gens soviétiques. Au sujet de cette survivance et de ses causes, I.-V. Staline a dit dans son rapport à la XVII[e] session du parti : « On ne peut pas dire que nous avons éliminé les survivances du capitalisme dans la conscience des gens, non seulement parce que la conscience des gens est en retard dans son développement sur la condition économique, mais encore parce qu'il subsiste toujours en U. R. S. S. une atmosphère capitaliste qui s'efforce de maintenir et de soutenir les survivances du capitalisme dans l'économie et dans les consciences individuelles et contre laquelle nous bolcheviks nous devons soutenir sans cesse une guerre froide...

Lénine et Staline montrent que la force des anciennes habitudes et préjugés est très grande. La tâche qui s'impose de les éliminer est une tâche compliquée et difficile. Il ne faut pas s'imaginer cette disparition comme une issue naturelle. Il ne faut pas attendre passivement que les survivances de l'ancien régime meurent d'elles-mêmes ; contre elles une lutte active est nécessaire parce que ces survivances font tort à la société et retardent la marche du peuple vers le communisme. (*Suit une citation de Lénine, une autre de Staline, qui s'en prennent aux survivances économiques et non religieuses.*)

Un vrai communiste ne doit pratiquer aucune religion, il doit lutter contre toutes.

La propagande bourgeoise de l'étranger s'efforce par tous les moyens : la presse, la radio, les agences, d'aviver et de soutenir les préjugés religieux parmi les citoyens soviétiques. Pour répandre les superstitions religieuses, la propagande bourgeoise utilise les fléaux de la nature comme les sécheresses, les mauvaises récoltes, et même la menace de la nouvelle guerre mondiale que préparent les impérialistes anglo-américains.

Les préjugés religieux empêchent le développement des forces créatrices des masses populaires, ce dont il a déjà été question dans les chapitres précédents. C'est pourquoi le parti communiste et l'Etat soviétique ne peuvent rester indifférents en face des préjugés religieux. Le parti communiste mène une propagande athéiste, diffuse les conceptions matérialistes, organise un travail d'éducation en vue de faire disparaître la religion auprès de toute la population de l'Union soviétique.

Avec attention et patience, sans blesser les sentiments des croyants, le parti communiste avec les forces des communistes et des autres travail-

leurs d'avant-garde, en particulier de l'élite intellectuelle, met à nu le mal des superstitions religieuses, dévoile le rôle social réactionnaire de la religion, montre comment la religion a été utilisée et est utilisée par les classes exploitantes contre les travailleurs, la paix, le socialisme et la démocratie. Dans son travail *Le marxisme et la question nationale*, Staline a écrit que le parti de la classe ouvrière soutiendra toujours le droit d'une nation de confesser n'importe quelle religion, mais qu'en même temps, en partant de l'intérêt bien compris du prolétariat, il mènera toujours campagne et contre le catholicisme et contre le protestantisme et contre l'orthodoxie afin de préparer par là le triomphe des idées socialistes.

Comme l'a montré Lénine et comme le montre Staline, le parti de la classe ouvrière ne peut regarder la religion comme une affaire privée pour les membres du parti. « Pour le parti du prolétariat socialiste, écrit Lénine, la religion n'est pas une affaire privée. Notre parti est l'union des lutteurs conscients et d'avant-garde pour la libération de la classe ouvrière. Une telle union ne peut pas être et ne doit pas être indifférente par rapport à l'inconscience, l'ignorance ou l'obscurantisme qui se manifeste sous forme de croyance religieuse. » Afin de libérer les travailleurs de toute espèce d'asservissement, le parti de la classe ouvrière est obligé de mener la lutte pour éliminer les préjugés religieux. Dans sa conversation avec la délégation ouvrière américaine de 1927, Staline a dit : « Le parti ne peut pas être neutre par rapport à la religion ; il fait de la propagande antireligieuse contre les préjugés religieux de toute sorte par ce qu'il est du côté de la science et que les préjugés religieux vont contre la science et parce que toute religion est un obstacle à la science. Des faits comme ceux que l'on a vus en Amérique où, il n'y a pas longtemps, des darwinistes furent condamnés, sont impossibles chez nous parce que le parti fait une politique qui en toute circonstance soutient la science. Le parti ne peut pas être neutre par rapport à la religion ; il fera de la propagande contre elle parce que cette propogande est l'un des plus sûrs moyens pour réduire l'influence du clergé réactionnaire qui soutient les classes exploitantes et prêche la soumission à ces classes. Le parti ne peut pas être neutre par rapport aux porteurs des préjugés religieux, par rapport au clergé réactionnaire qui empoisonne la conscience des masses ouvrières. »

La participation active au monde communiste est le premier moyen pour faire perdre la foi.

Pour l'élimination des survivances religieuses, la participation active de tous les citoyens soviétiques à la construction du communisme et au gouvernement de l'Etat revêt une importance capitale. Dans la pratique de la construction socialiste, dans la transformation de la société et de la nature pour le bonheur de tout le peuple, les travailleurs se convainquent clairement de la puissance de leur travail, de la puissance des masses populaires, conduites par le parti communiste.

En prenant part d'une manière pratique à la construction du communisme, les travailleurs se rendent compte que ce ne sont ni des forces fantastiques, surnaturelles ni dieu, mais eux-mêmes et les masses ouvrières qui créent l'histoire, transforment la société et la nature. « Les ouvriers et les paysans, construisant sans bruit et sans éclat des usines et des fabriques, des mines et des voies ferrées, des kolkhozes et des sovkhozes, créant tous les biens de la vie, fournissant nourriture et vêtement au monde entier, voilà les vrais héros et les créateurs de la vie nouvelle », disait Staline au premier Congrès fédéral des ouvriers de choc des kolkhozes.

Dans la pratique de la construction socialiste, les ouvriers se persuadent de la vérité de l'enseignement marxiste qui est à la base de l'action bolcheviste. Le parti de Lénine-Staline s'appuie sur la théorie marxiste qui exprime d'une manière strictement scientifique les lois du développement de la nature et de la société et qui sert de guide au parti comme une étoile qui montre le but, ouvre les perspectives, fait connaître la voie qui conduit au terme marqué, à la victoire du communisme.

La source de la force du parti bolchevique, la source de ses victoires dans la politique intérieure et extérieure réside en ce qu'il pratique une politique fondée scientifiquement, en ce qu'il appuie son action sur la connaissance des lois qui régissent le développement de la nature et de la société, en ce que sa politique correspond aux tendances objectives du développement progressif de la société et traduit les intérêts de la classe la plus avancée de la société, la classe ouvrière, les intérêts des travailleurs, qui sont la force déterminante de la société.

Le parti de Lénine-Staline, en armant les travailleurs des théories marxistes, leur donne la connaissance des lois du développement de la société. Or, en connaissant ces lois, il est possible de prévoir la marche des événements historiques, de les diriger d'une manière active et de hâter le processus historique. La politique du parti communiste est fondée sur une connaissance exacte des lois qui régissent le développement de la nature et de la société et elle utilise ces lois dans l'intérêt des travailleurs pour la construction du communisme.

Le deuxième moyen de lutte contre la foi est la diffusion des sciences naturelles.

Pour l'élimination des survivances religieuses dans la conscience des individus soviétiques, l'activité culturelle et éducatrice du gouvernement soviétique, sous la direction du parti communiste, revêt une signification considérable. La propagande athéiste est réalisée par le parti bolchevique avant tout par la voie de l'éducation des travailleurs dans l'esprit du marxisme, par la voie de la propagande du matérialisme dialectique et historique, des connaissances politiques et scientifiques. Pour la propagande de l'idée marxiste, l'édition des œuvres de Marx, Engels, Lénine, Staline possède une importance considérable. Les publications des classiques du marxisme, éditées dans l'Union soviétique en quantité énorme, sont accessibles à chaque travailleur. Sous la conduite du parti bolchevique, les syndicats, l'organisation komsomol, les établissements culturels, les sociétés savantes, en particulier la Société fédérale pour la diffusion des connaissances politiques et scientifiques mènent une campagne d'éducation antireligieuse. L'élite intellectuelle soviétique à la ville et à la campagne, sous la conduite du parti communiste, apporte un grand secours aux travailleurs en organisant des campagnes de formation

antireligieuse et en les aidant à se libérer de cette survivance de l'ancien régime qu'est la religion.

Le Comité central du parti, dans son décret sur la propagande scientifique et éducatrice (1944), a montré que la propagande des sciences naturelles avait une grande importance pour élever le niveau cuturel des grandes masses ouvrières de l'Union soviétique et pour éliminer les restes d'ignorance et des préjugés de toutes sortes.

Les thèmes antireligieux.

« Le contenu fondamental de cette propagande doit être l'explication matérialiste des phénomènes de la nature, l'explication des acquisitions de la science et de la culture. Dans le peuple, particulièrement de la campagne, il convient de pratiquer à grande échelle les lectures organisées, les conférences et la lecture publique des brochures populaires et des articles qui traitent de la structure de l'univers, de l'origine du soleil et de la terre, des principaux phénomènes astronomiques, de l'origine et du développement de la vie, de l'origine de l'homme, de la structure du corps humain, de l'origine de la vie des plantes et des animaux, des causes des maladies et de la manière de lutter contre elles, des principes scientifiques de l'agriculture et de l'élevage, des moyens d'agrandir les récoltes et la productivité des animaux, de l'énergie et de ses utilisations, etc. Les conférences sur les sujets de sciences naturelles doivent être populaires tout en répondant au niveau actuel de la science. Il faut nécessairement les illustrer par des moyens clairs, comme des affiches, des projections, des cartes, des expositions, etc. » (Décret de 1944.)

La propagande des connaissances scientifiques doit s'inspirer des conceptions du matérialisme dialectique et se tenir en liaison étroite avec les tâches pratiques de la construction du communisme ; elle doit servir à faire pénétrer une nouvelle technique dans la production et à élever le rendement du travail.

Toute la vie sociale du peuple soviétique se construit sur le fondement de la science, conformément au plan. Les masses ouvrières elles-mêmes établissent et fixent les plans, elles-mêmes les remplissent. Par cet essai personnel, elles voient que toute la vie qui les environne se développe selon une voie naturelle sans qu'il y ait place pour les imaginations fantastiques sur Dieu ou les autres puissances surnaturelles.

Une grande signification pour la propagande scientifique et antireligieuse réside dans les constructions du communisme : les grandioses équipements des stations hydro-électriques sur la Volga et le Dniepr, sur le Don et l'Amou-Daria, l'établissement des canaux d'irrigation pour la transformation de la nature dans les steppes et les déserts arides. La réalisation des constructions du communisme, l'accroissement irrésistible de la puissance technique de l'industrie, l'équipement de l'exploitation agricole par la technique progressiste en tracteurs, combinats et autres machines, les succès des stakhanovistes de la ville et de la campagne, les succès des paysans des kolkhozes pour élever et améliorer les récoltes, l'introduction dans la production agricole des acquisitions de la science agro-biologique selon Mitchourine, la formation de nouvelles espèces végétales à rendement multiplié et de nouvelles races de bétail producteur, tout cela parle de la domination sans cesse grandissante de l'homme sur les éléments et fournit un immense matériel pour les conclusions athéistes. Ce matériel représente une richesse inépuisable pour la propagande scientifico-athéiste par la presse et par la parole.

La littérature et l'art, troisième moyen de lutte antireligieuse.

Dans l'éducation communiste des travaillleurs, et en particulier dans l'élimination des préjugés religieux et des autres survivances de l'ancien régime, la littérature et l'art jouent un rôle considérable. La littérature classique et artistique russe depuis Radistchev, Pouschkine et Bielinski a répandu dans les masses l'idée de l'athéisme, dévoilé la structure capitaliste et le rôle réactionnaire de la religion et de l'Eglise au service d'un régime d'exploitation. Les publications artistiques et littéraires de Radistchev et de Pouschkine, de Herzen et de Bielinski, de Tchernyschevski et de Dobrolioubov, de Schevtchenko et de Pisarev, de Nekrasov et de Saltykov-Stchedrine, de Tchekov et de Gorki ont éduqué et éduquent les lecteurs dans un esprit antireligieux et soumetttent la religion et l'Eglise à une critique profonde et aiguë.

La littérature artistique soviétique et tout l'art soviétique ont non seulement prolongé la tradition athéiste de la littérature classique russe, mais ils ont encore renforcé son action d'éducation antireligieuse. Les publications de Maiakovski et du Pauvre Damien, de Maxime Gorki et de Séraphimovitch, d'Alexis Tolstoï et de Scholokhov, toute la littérature soviétique représente la source la plus riche de formes artistiques éduquant les lecteurs dans un esprit athée. Inspirée par les idées du marxisme, la littérature et l'art soviétiques, par leurs productions artistiques, font naître chez les travailleurs la confiance dans la puissance des forces du peuple, conduit par le parti communiste, le sentiment du rôle créateur des connaissances scientifiques qui ne laissent aucune place aux superstitions religieuses.

Si la bourgeoisie utilise toutes les formes de l'art (musique et chant, peinture et sculpture, poésie et cinéma, etc.) pour propager l'idéalisme et l'obscurantisme religieux, alors la classe ouvrière et son parti sont eux aussi obligés d'utiliser l'art pour l'éducation des masses dans l'esprit du communisme, dans l'esprit de la conception la plus progressiste du monde, le marxisme. L'élimination des survivances religieuses de la conscience de tous les travailleurs, l'appropriation par chacun du matérialisme dialectique rendront possible un nouvel essor des forces créatrices du peuple et hâteront la marche de notre peuple vers la victoire du communisme. (Ouvrage cité, p. 154-163.)

Texte n° 4 : La morale antireligieuse du marxisme

Pour caractériser l'état d'esprit actuel des milieux qui régentent la pensée soviétique et l'attitude des communistes vis-à-vis de la religion, nous avons un texte particulièrement riche en leçons, La morale communiste et la morale religieuse, *par P. F. Kolonitzkij, candidat au doctorat ès sciences philosophiques, brochure de 32 pages, permis d'imprimer* 15 *mai* 1952, *parue à Moscou en juillet* 1952, *tirage :* 170 000 *exemplaires. Avec une froide virulence, l'auteur s'attaque à la morale*

religieuse, à la religion et à l'Eglise, exalte la morale communiste, en expose les principes : est moral tout ce qui sert la cause du communisme, immoral tout ce qui lui nuit. L'intérêt du parti est le critère suprême et unique. Cette morale « authentiquement humaine » est appelée à régler les relations des individus entre eux et avec la société dans un avenir que l'auteur ose déjà entrevoir. Pour que ces principes deviennent la norme de conduite de tous les individus soviétiques, il faut liquider les survivances religieuses et la religion, qui prêche une morale d'esclave. Mais pour supprimer la religion, il ne suffit pas de répandre les connaissances scientifiques, il faut élever les masses dans l'esprit de l'éducation communiste intégrale. Guerre aux idéalistes, qui vont jusqu'à se demander si l'heure n'est pas venue de changer d'attitude vis-à-vis de l'Eglise. L'Eglise orthodoxe a beau être loyale envers le gouvernement soviétique, la religion reste la religion, c'est-à-dire l'opium du peuple. Dans le texte que nous traduisons, en y ajoutant des sous-titres, abondent les lieux communs du marxisme, et, chose plus triste, des affirmations de blasphème. Nous voudrions passer toute cette littérature sous silence, mais on n'éclaire efficacement qu'à renfort de documents authentiques et actuels. Le lecteur ne pourra qu'avoir pitié de l'égarement de ceux qui profèrent ces blasphèmes. Nous mettons simplement en garde contre ce qui est dit au paragraphe 9, où l'auteur affirme que le gouvernement communiste n'a jamais persécuté l'Eglise comme Eglise, ni le clergé comme ministre de l'Eglise. Un jour viendra où l'historien pourra écrire la geste des martyrs russes mis à mort en haine de la foi chrétienne. Mais nous savons dès maintenant que les évêques, les prêtres et les fidèles tués ou morts en déportation se comptent par dizaines de mille. Ce témoignage rendu au Christ est le meilleur gage d'un avenir meilleur pour l'Eglise et le peuple russes.

Opposition fondamentale entre la morale communiste et la morale religieuse

La morale communiste est directement opposée à la morale religieuse. Les deux sont incompatibles, comme la liberté et l'esclavage, la vérité et le mensonge, la lumière et les ténèbres. Si la morale communiste est le grand drapeau de la lutte pour la libération de la classe ouvrière et des travailleurs de l'esclavage et de l'exploitation, la religion est, par contre, l'idéologie qui justifie et qui couronne l'esclavage et l'exploitation. La morale communiste est la morale de la classe ouvrière, appelée non seulement à se libérer elle-même de l'esclavage capitaliste, mais encore à délivrer à jamais l'humanité de l'inégalité sociale et de l'oppression. C'est dans l'esprit de cette morale que le parti bolchevique éduque le peuple soviétique tout entier. Elle est la morale de tous les membres de la future société communiste, délivrée de toutes les survivances du capitalisme, non seulement dans la vie matérielle des personnes mais encore dans leurs manières de voir.

La morale religieuse par opposition à la morale communiste est la morale des exploiteurs. Ses prescriptions sont bonnes uniquement pour défendre toute forme d'oppression et d'exploitation : esclavage, servage, bourgeoisie. Chaque nouvelle classe d'exploiteurs, arrivée au pouvoir, a utilisé la religion et sa morale pour renforcer sa domination. Mais le fond est toujours demeuré le même, la défense de l'exploitation, la justification au nom de Dieu du pouvoir des classes dominantes sur les travailleurs, la prédication parmi les ouvriers de la soumission et de la patience. La morale communiste est la morale du monde nouveau qui grandit et s'étend chaque jour, auquel inévitablement appartient l'avenir. La morale religieuse est la morale du monde ancien auquel appartient le passé et qui n'a pas de part à l'avenir, sinon une décadence de plus en plus manifeste et une ruine certaine.

Explication marxiste de la morale.

La morale est l'une des formes de la conscience sociale, l'expression historique des normes de la conduite des personnes dans leurs relations entre elles et avec la société. Dans la société à classes, la morale porte toujours d'une manière aiguë le caractère de classe ; dans ses principes et dans ses enseignements, elle défend toujours les intérêts de telle ou telle classe et exprime les rapports des individus avec leur classe ou leur parti et les classes ou les partis ennemis.

Avant l'avènement du marxisme, il n'y avait pas d'enseignement scientifique de la morale. Avant Marx et Engels, même les plus grands esprits d'avant-garde pensaient que les principes de la morale avaient un caractère extra-historique, universel. Ils ne comprirent pas que les normes et les principes de la morale sont fondés non sur la nature humaine, donnée une fois pour toutes, non sur les invariables principes de la justice ni sur l'éternelle raison de l'homme, mais sur les conditions variables de la vie matérielle des différentes classes de la société, sur la condition matérielle des individus.

Les vues morales de toutes les bourgeoisies, en particulier des contemporaines, consistent dans le fait que, d'une manière ou d'une autre, elles considèrent la morale comme établie une fois pour toutes, invariable, bonne pour tous les temps, toutes les classes et toutes les conditions... Seuls les penseurs révolutionnaires russes avancés, Herzen, Bielinski, Tchernychevsky, Dobrolioubov, etc., ont élaboré des vues neuves et ont considéré la morale dans sa signification dans la vie de la société... Cependant, même les penseurs-révolutionnaires russes, à cause du retard de la vie russe contemporaine, ne sont pas arrivés à une explication scientifique, matérialiste de la morale ; ils n'ont pas compris que la morale comme les autres formes de la conscience sociale porte un caractère historique, qui est un caractère de classe dans une société de classes. C'est ce qu'établirent les fondateurs du matérialisme historique, Marx et Engels et leurs géniaux successeurs Lénine et Staline.

Le marxisme enseigne que la morale et les normes de la conduite des individus ne sont pas éternelles, données une fois pour toutes, invariables. Du point de vue marxiste, les notions de justice et d'injustice, de bien et de mal, d'honneur et de déshonneur ne sont pas établies une fois pour toutes, bonnes pour tous les temps et toutes les classes. Ces notions sont déterminées par les conditions historiques dans lesquelles vivent les individus et par leur appartenance à telle ou telle classe sociale. Autrement dit, les normes de la conduite des individus, leur morale, sont déterminées par leur condition sociale, et de même que le régime social n'est ni invariable ni le même pour toutes

les classes sociales, de même il n'existe pas de principes éternels de morale.

De la sorte, la morale n'est pas donnée aux hommes d'en haut. Ses normes s'appuient historiquement sur la vie matérielle des individus et sur leur condition sociale. Tel genre de vie, telle conscience sociale et par conséquent telle morale. Telle classe et telle situation sociale, telles aussi ses idées sur la vie, et par conséquent telles normes morales, qu'elle prêche et qu'elle défend. Avec la cessation des conditions historiques et la fin de telle ou telle classe, s'en sont allées aussi les vieilles notions de morale. Lorsque sous le coup de la marche progressive de l'histoire la bourgeoisie aura cessé d'exister comme classe, disparaîtra avec elle la morale inhumaine bourgeoise et viendra la morale vraiment universelle de la future société communiste sans classe.

« La morale religieuse est la morale de l'esclavage et de l'exploitation. »

Que représente donc la morale religieuse ? Quelle place occupe-t-elle dans la lutte des classes ? Est-elle une morale à part, donnée à tout le genre humain et située en dehors du domaine de la lutte des classes ? La religion est le résultat de l'impuissance des individus dans la lutte contre la nature et contre l'oppression des classes. « L'impuissance des classes exploitées dans la lutte contre les exploiteurs, a écrit Lénine, donne inévitablement naissance à la foi en une survie meilleure, tout comme l'impuissance du sauvage dans la lutte contre la nature engendre la foi aux dieux, aux sacrifices, aux miracles, etc. »

La marque de cette impuissance et de la soumission servile se retrouve dans chaque dogme de la religion, elle en est le trait le plus frappant. La religion étant par sa nature même l'idéologie de l'esclavage et de la soumission aux puissances dominantes de la société, a été utilisée par les exploiteurs pour consacrer et justifier leur pouvoir sur les travailleurs. Marx a appelé la religion l'opium du peuple ; Lénine l'a appelée le tord-boyaux spirituel. La religion a été le moyen le plus approprié entre les mains des exploiteurs pour abrutir spirituellement les travailleurs. Par la vaine espérance en un bonheur céleste, en une vie meilleure d'outre-tombe et par la promesse du salut après la mort, la religion a toujours aidé les classes dominantes à maintenir les travailleurs dans l'obéissance...

La religion s'applique à inspirer aux croyants le sentiment que les individus ne peuvent rien faire sans la volonté de Dieu, que toute leur destinée se trouve entre les mains de Dieu. L'homme n'est rien de plus que la créature de Dieu, un ver de terre, l'esclave de Dieu. Tout dépend uniquement de Dieu. Dans les soi-disantes « Ecritures Saintes » de la religion chrétienne, on enseigne que « pas un cheveu ne tombe de la tête de l'homme sans la volonté de Dieu ». Il est clair qu'une telle morale est bonne tout juste à étouffer chez l'homme toute volonté de lutte, à tuer tout principe actif dans sa conscience, à empoisonner son âme par le venin de la défiance en ses propres forces. La morale religieuse rend l'homme impuissant et le prive de sa volonté ; elle condamne l'homme à une soumission passive à la destinée. Elle prive l'homme de toutes les qualités qui sont indispensables à ceux qui luttent pour le bonheur terrestre des gens. Bien plus, la religion prêche le renoncement au bonheur terrestre ; elle considère la vie terrestre comme pauvre et misérable. Elle élève les croyants dans un esprit de mépris pour tout ce qui est terrestre, et leur bourre le crâne de fables sur la vie de l'au-delà, qui serait réelle et véritable, sur un monde de l'au-delà. La vie d'ici-bas, selon l'enseignement de l'Eglise, n'est qu'une préparation au passage à la vie éternelle. La signification de la vie d'ici-bas consiste en ce qu'elle est une épreuve qui discerne les justes des pécheurs. Dès lors, comme l'enseigne l'Eglise, il n'est possible de mériter le salut après la mort que par le support absolu et la souffrance en cette vie, tandis que le bonheur sur cette terre est le chemin le plus sûr qui conduit aux souffrances inexpiables et éternelles après la mort.

Les leçons de la morale chrétienne.

Sous ce rapport, le culte de Jésus-Christ souffrant est particulièrement caractéristique. On raconte que pour le salut des hommes, le Fils de Dieu s'est offert lui-même en sacrifice dans son corps, et que dans ce but Jésus-Christ a dû souffrir les plus cruelles tortures. Que d'épreuves n'a-t-il pas eu à supporter ? Que n'a-t-on fait avec lui, quelles cruautés n'a-t-on pas inventées pour lui ? Mais il a tout enduré, tout supporté sans murmure, jusqu'à la mort.

Cette conduite a toujours été le modèle pour tous les fidèles chrétiens. « Le Christ a supporté et nous a demandé de supporter », tel est le principe premier de la morale chrétienne. Pour les travailleurs chrétiens, cela signifie : Si vos bourreaux, vos maîtres et vos oppresseurs se moquent de vous, supportez-le. Dieu voit tout, il juge tout, il récompense tout au centuple. Supportez sans murmure. Non seulement ne vous plaignez pas de votre sort, mais estimez-vous heureux, réjouissez-vous de ce qu'il vous a été donné de boire jusqu'à la lie la coupe amère de votre sort, car plus vous aurez souffert sur terre, plus vous aurez de chances de trouver le bonheur éternel après la mort. Bienheureux les pauvres, les malheureux, ceux qui souffrent. Souffrez et délectez-vous dans vos souffrances, voici à quoi convie la morale religieuse. A qui cela sert-il ? Il est clair que cela sert aux classes exploitantes pour affermir leur domination sur les travailleurs.

Une instance de l'Église.

Il n'est pas rare d'entendre dire que la religion s'occupe, elle aussi, du bonheur des individus, qu'elle prêche la fraternité entre les hommes, qu'elle témoigne de la compassion aux malheureux et demande de secourir les pauvres. Peut-on en convenir ? Non ! En vérité, la religion proclame les slogans de fraternité, de l'amour universel parmi les hommes, de l'égalité de tous devant Dieu. Elle est toujours prête à soupirer sur le sort pénible des pauvres et des malheureux. Elle en appelle souvent à la justice ; elle parle beaucoup de paix et de concorde entre les individus. Mais tout cela est chinoiserie et hypocrisie. [...]

Les défenseurs de la religion disent que, sans la foi en Dieu, il n'y a pas d'autorité morale qui oblige en conscience. Ils pensent que sous ce rapport rien ne peut remplacer la foi en Dieu. La vie montre à chaque pas que c'est là une bêtise. La vie montre que la force qui contrôle effectivement la

conduite des individus a toujours été la responsabilité devant la société et les individus et non devant Dieu. [...]

Les mensonges de la religion « dévoilés ».

La religion est la source de l'hypocrisie et du mensonge. Tout ce que prêche la religion est mensonge manifeste et ne contient pas un gramme de vérité. Elle est toute basée sur des mythes, des préjugés, des fables, bonnes pour défendre l'esclavage et l'oppression sociale. Intervenant, à ce qu'elle dit, au nom de Dieu, elle commande, en réalité, au nom des exploiteurs. Les discours et les appels des anthropophages contemporains et des instigateurs de guerre dans le genre de Foster Dulles, Winston Churchill et de Harry Truman sont remplis d'appels à la volonté de Dieu, à la voix de Dieu, aux principes d'une morale humaine donnée d'en haut.

La foi en Dieu ne peut retenir quelqu'un de commettre les crimes les plus odieux, pour la bonne raison que, conformément à la religion, Dieu est miséricordieux et pardonne tout. Il suffit de prier cordialement pour que n'importe quel crime soit immédiatement pardonné ; il suffit de recevoir le sacrement de Pénitence pour se croire délivré de tous les péchés commis antérieurement.

La morale communiste.

(On nous accuse, nous communistes, de n'avoir pas de morale.) « Dans quel sens rejetons-nous la morale, rejetons-nous la moralité ? Dans le sens que lui donne la bourgeoisie, qui a tiré sa morale de la volonté de Dieu. Oui, à ce compte, nous disons que nous ne croyons pas en Dieu, mais nous savons parfaitement que, au nom de Dieu, ont parlé le clergé, les propriétaires, la bourgeoisie pour réaliser leurs intérêts d'exploiteurs. Toute morale prise d'une notion extra-humaine, en dehors des principes de classe, nous la rejetons. Nous disons que c'est là une tromperie, un bourrage de crâne des travailleurs et des paysans dans l'intérêt des propriétaires et des capitalistes. Nous disons que la morale, c'est ce qui sert à renverser l'ancienne société des exploiteurs, c'est l'union de tous les travailleurs autour du prolétariat, créant la nouvelle société des communistes. » (Lénine.)

La morale communiste, par opposition à la morale religieuse, est basée sur la responsabilité devant le peuple. Tout ce qui sert à la cause du peuple, aux intérêts de la libération des travailleurs, à la construction de la société communiste sans classes, tout cela est absolument moral. Au contraire, tout ce qui porte atteinte à la cause du peuple, tout ce qui sert à la cause de l'oppression des travailleurs, tout ce qui empêche la lutte pour le communisme, tout cela est absolument immoral. Le critère est parfaitement clair et bien défini. Il n'y a pas ici et il ne saurait y avoir de bon plaisir, de tromperie, d'erreur. Ici, la responsabilité n'est pas mythique mais réelle : la cause et le bien du peuple par-dessus tout. Le plus haut exemple de morale communiste est fourni par la vie et la lutte des grands chefs du communisme, Lénine et Staline. [...]

L'Église orthodoxe et le régime communiste.

On se demande parfois : l'affirmation qui veut que la religion soit nuisible n'est-elle pas vieillie dans les conditions présentes ? C'est qu'en effet l'Eglise occupe chez nous une position pleinement loyaliste par rapport à la construction du communisme ; les personnalités les plus en vue de l'Eglise orthodoxe sont toutes d'ardents lutteurs pour la paix. L'heure n'est-elle pas venue de changer l'attitude vis-à-vis de la religion et de ne plus la considérer comme une idéologie de réaction ? Il est vrai qu'en exécution de la volonté des croyants soviétiques et par devoir civique, les personnalités de l'Eglise orthodoxe interviennent pour la paix. Il est vrai aussi que l'Eglise orthodoxe dans le temps présent a des relations pleinement loyales envers la construction socialiste. Tout cela grandit le prestige de l'Eglise orthodoxe aux yeux des croyants. Pourtant, la religion demeure la religion. Toutes ses déclarations et toutes ses prédications tendent à une seule et même chose : la vie passagère d'ici-bas est vaine et de nulle valeur en comparaison du paradis céleste éternel. L'Eglise orthodoxe a changé son attitude par rapport au gouvernement soviétique non grâce à la religion, non parce que la religion aurait changé et comme cessé d'être une idéologie réactionnaire. Mais après que dans notre pays furent liquidées les classes exploitantes et que fut réalisée l'unité morale et politique du régime soviétique, l'Eglise s'est vue privée de l'appui auquel elle aurait pu lier ses espoirs en la restauration du capitalisme et il ne s'est plus trouvé personne parmi les citoyens soviétiques qui aurait accepté de la part de l'Eglise une attitude de méfiance vis-à-vis du pouvoir soviétique.

Attitude du gouvernement soviétique vis-à-vis de l'Église.

Le gouvernement soviétique, en dépit des calomnies de la bourgeoisie mondiale, n'a jamais ni limité ni persécuté l'activité de l'Eglise, pour autant que l'Eglise s'en est tenue à l'exercice du culte religieux. Dès les origines, cette politique a fait la satisfaction de la fraction la plus éclairée et la plus honorable du clergé, et a permis dès l'instauration du régime soviétique des relations loyales entre l'Eglise et le gouvernement. Quant à la lutte que le gouvernement soviétique se vit obligé de mener contre les ecclésiastiques, aux premières années du régime et pendant la période de construction du socialisme, c'est là une tout autre affaire. En cette affaire, le gouvernement les a attaqués non comme ministres de l'Eglise mais comme ennemis du peuple soviétique, comme des contre-révolutionnaires en soutane, rangés aux côtés des Russes blancs et des Koulaks, les armes aux mains, contre le pouvoir soviétique et l'instauration du socialisme.

De la sorte, le changement d'attitude des ministres de l'Eglise par rapport au gouvernement s'est produit indépendamment de la religion. La religion elle-même a été et reste une idéologie réactionnaire. Les ministres de l'Eglise, pour autant qu'ils prêchent la foi en Dieu, font une mauvaise action, sèment dans la conscience des croyants des représentations d'ignorance et, bon gré mal gré, s'opposent à la cause du communisme.

Les marxistes considèrent les préjugés religieux comme antiscientifiques et nuisibles. Néanmoins, ils reconnaissent clairement qu'il ne faut pas faire disparaître la religion par voie administrative. Lors de l'examen fédéral du projet de la nouvelle Constitution de l'U. R. S. S., quelqu'un avait proposé d'introduire dans la Constitution un article qui

interdisait l'exercice du culte. A la VIII[e] session des Soviets, le camarade Staline a montré qu'il fallait rejeter cette proposition comme contraire à l'esprit de notre Constitution. Dans la Constitution stalinienne, il est écrit que la liberté d'exercer le culte religieux et la liberté de faire de la propagande antireligieuse sont reconnues à tous les citoyens. Notre Constitution, qui est la plus démocratique, ne peut ignorer les sentiments des croyants soviétiques ; non seulement elle reconnaît la liberté de conscience, elle la garantit.

La lutte antireligieuse.

(Le premier moyen pour éliminer la religion est la diffusion du marxisme ; mais cela ne suffit pas.) Il serait erroné de croire que la lutte pour l'élimination des préjugés religieux puisse se limiter à la diffusion des connaissances, à la seule culture ou à des mesures culturelles. Cela, les idéalistes de tout cran l'ont bien pensé : ils ont cru qu'il suffisait d'éclairer les fidèles, de dévoiler à leurs yeux toute la faiblesse et toute l'absurdité de la religion pour que les croyants renoncent d'eux-mêmes à leurs convictions et à leurs habitudes religieuses. En réalité, les choses en vont tout autrement. Il n'est pas rare de trouver dans la conscience d'un seul et même homme des préjugés religieux et en même temps une parfaite appropriation des connaissances théoriques et pratiques, incompatibles avec cette même religion. (Cela vient de ce que la religion n'est pas seulement une conviction intellectuelle, mais encore une attitude sociologique, liée au capitalisme ou à des habitudes capitalistes, réactionnaires ou bourgeoises.) C'est pourquoi, les préjugés religieux sont éliminés non pas uniquement par la diffusion des connaissances, mais par l'éducation communiste intégrale. Or, l'éducation communiste, on le sait, est une notion sensiblement plus étendue que la simple instruction ou culture.

L'éducation communiste intégrale.

En parlant de l'éducation dans l'esprit de la morale communiste, Lénine a dit : « Sans le travail et sans la lutte, la connaissance livresque du communisme d'après les brochures et les publications communistes ne vaut absolument rien ; elle ne peut que continuer l'ancienne faille entre la théorie et la pratique, faille qui était la marque inévitable de l'ancienne société bourgeoise. » Eduquer dans l'esprit de la morale communiste, c'est non seulement expliquer ce qu'est la morale communiste ou diffuser ses principes. Non, cela est parfaitement insuffisant. Eduquer communiste, c'est avant tout élever l'activité de production des travailleurs et gagner tous les individus soviétiques à la lutte pour le communisme. Sous la conduite du parti bolchevique, les individus soviétiques créent leur nouvel aspect spirituel, forment en eux les traits de l'homme communiste, s'approprient les normes de la morale communiste, non à l'écart de la vie vivante et de la lutte quotidienne pour la victoire d'un nouveau régime social. Chaque homme soviétique se forme un jugement et des normes de conduite pour autant qu'il participe activement à la lutte internationale pour la victoire du communisme et qu'il construit une vie nouvelle.

Les préjugés religieux et la morale religieuse se rencontrent avant tout là où se trouvent des individus qui se tiennent à l'écart de la vie de production dans leur entreprise, leur kolkhoze, leur établissement. La religion a toujours été l'expression de la passivité. Comme survivance du passé, elle demeure, même dans les conditions actuelles, incompatible avec la lutte active des travailleurs pour la vie nouvelle, pour le communisme [...]

De la sorte, la morale communiste découle de tout l'enseignement marxiste ; elle pousse, grandit et s'étend dans la lutte pratique pour la réalisation de cet enseignement dans la vie, dans la lutte pour l'obtention de notre but suprême, la société communiste. Chaque jour nouveau, vécu par le peuple soviétique dans le travail et la lutte, nous rapproche de ce grand terme. Viendra le temps où dans le monde entier s'établiront des relations mutuelles authentiquement humaines, communistes, le temps où il ne restera plus de trace de la morale bourgeoise, ennemie de l'homme et parlant au nom de dieu (1).

Conclusion.

Ces textes contiennent toute la dialectique de la propagande antireligieuse. C'est la même que l'on retrouve invariablement dans les innombrables ouvrages qui sous couvert de science diffusent un scientisme dépassé en Occident depuis deux ou trois générations. La Ligue des athées militants n'existe plus aujourd'hui en Russie : elle fut supprimée à la fin de 1941, au moment où les troupes de l'invasion allemande menaçaient à la fois Moscou et Leningrad. Il fallait à ce moment critique faire cette concession aux croyants russes et à l'opinion publique de l'Amérique, dont Staline recherchait l'alliance. Au cours de la guerre, d'autres faveurs furent accordées à l'Eglise orthodoxe : statut légal, ouverture de deux Académies ecclésiastiques et de huit Séminaires. Ces mesures ont trompé beaucoup de gens : trop de personnes pensent sincèrement que l'U. R. S. S. continue sa voie sans se soucier de l'Eglise, libre dans son culte et dans le recrutement de son clergé. La vérité est tout autre : le marxisme poursuit inlassablement sa lutte contre l'Eglise. A la place de l'Association des athées militants, on a créé la Société fédérale pour la diffusion des connaissances politiques et scientifiques (7 juillet 1947). Le 6 juillet 1952, la *Pravda* donnait les détails suivants sur l'activité de cette Société : elle compte à ce jour 314 000 membres, représentant l'élite intellectuelle soviétique. Durant les cinq ans d'existence, elle a donné plus de 2 800 000 conférences, publié 2 700 textes de conférences ayant atteint un tirage global de 114 millions d'exemplaires. Dans ce nombre on compte surtout des brochures antireligieuses qui répètent les lieux communs exposés ci-dessus, et qui se résument dans ces conclusions : « La religion est l'opium du peuple, cette expression de Marx est la pierre d'angle des vues du marxisme sur la religion. Toutes les religions et toutes les Eglises contemporaines, les organisations religieuses de toutes sortes ont toujours été considérées par le marxisme comme des organes de la réaction bourgeoise, qui servent à défendre les classes exploitantes et à abrutir la classe ouvrière. (LÉNINE, *L'attitude de la classe ouvrière par rapport à la religion*, *Œuvres*, t. XV, 4[e] édition, p. 371.)

Il n'y a pas en U. R. S. S. de plus grand crime que de faire ou de soutenir une politique réac-

---

(1) Dans les textes russes, le mot Dieu est toujours écrit avec une minuscule.

tionnaire. Par définition, l'Eglise et les organisations religieuses pratiquent une telle politique et se rendent coupables du crime de lèse-marxisme. Ces prémisses expliquent en partie l'attitude de l'Eglise orthodoxe : pour se défendre d'être accusée de réaction politique, elle se place à l'avant-garde du programme du parti communiste et soutient inconditionnellement son action : défense de la paix, guerre à l'impérialisme américain et à l'Eglise catholique. Dans quelle mesure une telle attitude lui vaudra-t-elle les bonnes grâces du marxisme, il est difficile de le savoir. Une chose est sûre : toute concession de la part du parti sera inspirée par une politique d'opportunisme et non par un esprit de tolérance : entre l'Eglise et le marxisme, aucun compromis n'est possible. La première adore le seul Dieu vivant et vrai, le deuxième adore l'homme et les forces de l'homme dont elle a fait son dieu.

A. WENGER.

Annexe : **La vie de l'Eglise en Russie soviétique**

(La Conférence des Eglises pour la paix du monde, 6. 6. 52.)

La Croix du 6 juin a parlé longuement de la Conférence des Eglises pour la paix du monde. Cette assemblée, convoquée par le patriarche Alexis dans sa résidence d'été de Zagorsk, s'est occupée du problème de la paix. Elle siégea du 9 au 12 mai 1952 pour entendre et discuter le rapport du métropolite Nicolas : « L'Eglise avec le peuple dans la lutte pour la paix. » La Conférence a adressé un message au clergé et aux fidèles de toutes les Confessions religieuses de l'univers, un autre au Conseil mondial des défenseurs de la paix, enfin une motion de félicitations au maréchal Staline. On trouvera donc ici : 1° La liste des Eglises participantes,

2° La liste des signataires des trois adresses,

3° L'adresse au maréchal Staline.

Les confessions religieuses en U. R. S. S.

A l'appel du patriarche orthodoxe russe, toutes les Eglises se sont empressées de répondre. D'après différentes informations de *la Pravda*, on peut ainsi établir la liste des confessions religieuses actuellement reconnues en U. R. S. S. Ce sont : Eglise orthodoxe russe, Eglise orthodoxe de Géorgie, Eglise arménienne, Eglise catholique, Eglise évangélique luthérienne, Conseil des chrétiens baptistes, Conseil des adventistes du septième jour, Eglise réformée, Eglise starovière (vieux-croyants), de l'obédience de Biélokrinitsa, Eglise starovière des prêtres transfuges (ayant passé de l'Eglise officielle à l'Eglise de la vieille-foi), Eglise starovière des sans-prêtres ; Eglise méthodiste, Sociétés des molokanje (secte d'abstinants), la Direction spirituelle des musulmans d'Europe et de Sibérie, la Direction spirituelle des musulmans d'Asie centrale et du Kazakhstan, des musulmans du Transcaucase, des musulmans du Caucase du Nord, les groupements religieux israélites, enfin, la Direction spirituelle des bouddhistes de l'U. R. S. S. Soit dix-neuf groupements religieux. Cette situation n'est pas un fait nouveau : elle correspond très exactement à celle de la Russie d'avant 1917, caractérisée par le grand nombre de sectes religieuses.

Les Soviets favorisent apparemment la multiplication des Confessions religieuses. Cette politique leur permet d'afficher aux yeux des visiteurs étrangers une grande tolérance religieuse et la multiplication des Eglises signifie aussi leur division et un affaiblissement des forces spirituelles, dont elles sont, à des degrés divers, le dernier rempart.

Liste des signataires.

Les trois adresses furent signées par les personnalités les plus représentatives de l'assemblée. En voici la liste officielle :

— Alexis, patriarche de Moscou et de toute la Russie (Eglise orthodoxe de Russie).

— Melchisedech, catholicos-patriarche de toute la Géorgie (Eglise orthodoxe de Géorgie).

— Georges VI, patriarche-catholicos suprême de tous les Arméniens (Eglise schismatique d'Arménie).

— L'archevêque starovière de Moscou et de toute la Russie, Flavien (Eglise des Vieux-Croyants).

— L'évêque de Panejevisk et vicaire capitulaire de Vilna, Casimir Poltarokas (Eglise catholique de Lithuanie).

— Le *locum-tenens* (remplaçant) du métropolite de Riga et administrateur apostolique du diocèse de Libau, l'évêque Pierre Strods (Eglise catholique de Lettonie).

— Le préposé de l'archidiocèse de Kaunas, des diocèses de Kaïschiador et de Vilkavisch, en Lithuanie, le chanoine Josas Stankevitchous (Eglise catholique de Lithuanie).

— Le préposé du diocèse de Tielschi en Lithuanie, le chanoine Piatras Majialis (Eglise catholique de Lithuanie).

— L'archevêque des chrétiens vieux-orthodoxes de Moscou et de toute la Russie, Jean (branche de l'Eglise des Vieux-Croyants ?)

— L'archevêque de l'Eglise évangélique luthérienne de la République de Lettonie, Gustave Tours (Eglise luthérienne).

— L'archevêque de l'Eglise évangélique luthérienne de la République d'Estonie, Jan Kiiwit (Eglise luthérienne).

— Le président du Conseil fédéral des chrétiens baptistes, Ia.-I. Jidkov (Eglise évangélique baptiste).

— Le président du Conseil fédéral des adventistes du septième jour, P.-A. Matzanov (Eglise adventiste).

— Le doyen de l'Eglise réformée en Subcarpathie, A.-F. Gentchi (Eglise réformée).

— Le président du Comité exécutif de l'Union de la Transfiguration, des starovières de Moscou, le staropomortzev M.-C. Sergieev (branche des sans-prêtres de l'Eglise des Vieux-Croyants).

— Le président de la Société des Vieux-Croyants de Riga, l'ancien nastavnik I.-Ou. Vakonia (Vieux-Croyants, sans-prêtres ?).

— Le président du Conseil suprême des Vieux-Croyants de la République de Lithuanie, le nastavnik (précepteur), F.-S. Kousnetzov (Eglise des Vieux-Croyants, sans-prêtres ?).

— Le surintendant de l'Eglise méthodiste de la République d'Estonie, M.-Ia. Kouigré (Eglise méthodiste).

— Le président du Comité exécutif de la Société des chrétiens spirituels Molokane de Bakou, I.-M. Monaienko (secte d'abstinents).

— Le président du Comité exécutif des chrétiens spirituels Molokane de la ville de Tbilisi (Tifflis), A.-M. Remizov (secte d'abstinents).

— Le muphti Al Khafiz Kaliamoulla, etc., président de la Direction spirituelle des musulmans du secteur européen de l'U. R. S. S. et de Sibérie (musulmans).

— Le mulla Ziaoutdin Babakhanov, vice-président de la Direction spirituelle des musulmans de l'Asie centrale et du Kazakhstan (musulmans).

— I.-O. Mouftia Mahomed, etc., président de la Direction spirituelle des musulmans du Caucase du Nord et du Dagestan (musulmans).

— Cheik-Oul-Islam Ali, etc., président de la Direction spirituelle des musulmans du Transcaucase (musulmans).

— Le rabbin de la synagogue chorale de Moscou et président de l'Association religieuse juive, S.-M. Schlifer (israélites).

— Le rabbin de la synagogue de Kiev, I.-G. Schechtmann (israélites).

— Le président de la Direction spirituelle centrale des bouddhistes de l'U. R. S. S., Bandido-Khambo Lama Darmaev Lopsan Nima (bouddhistes).

Cette liste exigerait de longs commentaires. En principe, les limites d'une juridiction correspondent aux territoires des Républiques fédérées. Cependant, la juridiction du patriarche Alexis s'étend à tout le territoire de l'U. R. S. S., à l'exception de la Géorgie qui, en vertu d'une tradition historique, possède une Eglise orthodoxe autocéphale. Comme représentants de l'Eglise catholique figurent des personnages aux titres divers, mais qui nous sont aussi inconnus les uns que les autres, deux évêques, Poltarokas et Strods, des vicaires capitulaires, des chanoines et autres chefs de diocèses, sans titre canonique, semble-t-il. Ces personnages représentent les diocèses de Vilna, détaché de la Pologne, de Panejevisk, l'archevêché de Kaunas, avec ses suffragants, Tielschi, Kaïschiador et Vilkavisch (Lithuanie), enfin l'archevêché de Riga et l'évêché de Libau en Lettonie, soit huit diocèses.

Nous manquons malheureusement d'autres détails sur la vie de cette Eglise catholique, dont l'existence nous est signalée à l'occasion de la Conférence des Eglises. Cette liste permet encore de surprendre la vitalité des groupes de Vieux-Croyants, Eglises qui se sont constituées aux dépens de l'Eglise orthodoxe officielle à partir de 1667, à l'occasion de la réforme liturgique imposée de force par le patriarche Nicon. Dans ces groupes, le meilleur côtoie le pire. Les sectes adventistes, méthodistes, baptistes subsistent, elles aussi, bien vivantes. Enfin, l'U. R. S. S. se vante de posséder quatre centres religieux de Musulmans et fait miroiter cette liberté religieuse aux yeux des populations arabes musulmanes dispersées dans les pays capitalistes ou dans les pays de colonisation.

Adresse de la Conférence des Eglises à Joseph Staline.

Cher Joseph Vissarionovitch !

Nous, représentants de toutes les Eglises et de toutes les associations religieuses de l'Union soviétique, réunis en Conférence pour examiner les questions de la défense de la paix, saluons en votre personne le Chef aimé des peuples de notre grande nation et le sage conducteur de sa politique mondiale, porte-flambeau de la paix dans le monde entier !

Notre Conférence s'est réunie au moment où, en dépit de la raison et des conventions, la remilitarisation de l'Allemagne occidentale et du Japon bat son plein, où l'Europe occidentale forme une armée unie sous le commandement américain et où se réalise, à une échelle encore jamais vue, la course aux armements, qui s'est révélée en Corée par l'emploi des méthodes criminelles de la guerre bactériologique.

En face d'une telle menace pour la paix, personne ne peut rester simple spectateur de ces tragiques événements, personne ne doit se tenir à l'écart de la lutte contre les préparatifs d'une nouvelle guerre. Ne peuvent s'abstenir de la cause commune les croyants de notre pays, et bien que dès le premier instant ils aient collaboré à son succès, nous, leurs représentants, sur l'invitation du patriarche de Moscou et de toute la Russie, Alexis, nous sommes-nous réunis dans le but d'unifier et de renforcer l'aide que nous apportons au peuple dans la lutte pour la paix au monde entier.

Notre Conférence a accompli un grand travail : elle a pris connaissance des succès obtenus par les peuples, sous la conduite de l'U. R. S. S., dans la lutte pour la paix ; elle a fait le bilan de la part que prennent à cette lutte les diverses Eglises, les organisations religieuses, les groupements ou les personnalités ecclésiastiques de tous les pays ; elle a fait le point de l'activité en ce domaine de toutes les Eglises et associations religieuses qui se trouvent sur le territoire de l'Union soviétique ; elle s'est fixé de nouveaux objectifs et a lancé un appel à toutes les Eglises et associations religieuses, au clergé et aux fidèles de toutes les confessions du monde entier pour les inviter à intensifier la lutte pour la paix.

Examinant les tâches qui se posent aux Eglises et aux associations religieuses de l'Union soviétique dans le domaine de la lutte pour la paix, la Conférence a concentré son attention sur des questions comme la participation à toutes les initiatives générales ayant pour but de renforcer la paix entre les peuples ; elle veut inviter les croyants des autres pays à prendre une part active dans la défense de la paix ; éduquer les croyants de notre pays dans l'amour désintéressé envers la patrie ; les fortifier dans leur participation consciente aux travaux d'utilité générale et dans l'accomplissement de leurs obligations de citoyens, prêcher la paix et l'égalité de droits des nations.

Dans son appel au clergé et aux fidèles de toutes les religions du monde, notre Conférence a attiré leur attention sur la nécessité qu'il y a de soutenir les résolutions du Conseil mondial de la paix, qui tracent le chemin le plus simple et le plus direct pour empêcher une guerre mondiale, le chemin d'accords raisonnables portant sur la condamnation de l'agression, le désarmement général, la cessation de la guerre en Corée et la conclusion d'un pacte de la paix.

C'est avec une admiration profonde et une absolue unanimité, que nous, représentants des diverses confessions, nous nous tournons vers vous, cher Joseph Vissoarionovitch, pour vous exprimer nos salutations, notre dévouement et nos meilleurs vœux de très longue vie pour le bonheur de notre peuple et de toute l'humanité pacifique et progressiste.

En saluant votre courage, vos travaux, votre acharnement à promouvoir une politique de paix, nous sommes heureux de vous donner l'assurance que tous les croyants de notre pays sont décidés à partager les travaux du peuple, ses joies et ses chagrins, à marcher avec lui dans ses meilleures aspirations.

Nous sommes heureux aussi de sceller notre amour pour la patrie en prenant une part active dans la lutte pour affermir la paix et de vous exprimer, Joseph Vissarionovitch, notre foi profonde en la victoire finale de la juste cause.

Ce texte de la Pravda *du 13 mai 1952 s'éclaire à la lumière des déclarations communistes sur l'Eglise et son activité réactionnaire. Contre elles, l'Eglise veut prouver que, sans partager les convictions marxistes, les croyants sont les ouvriers actifs et conscients de la politique communiste et les meilleurs soutiens du régime.*

A. Wenger.

Le communisme en Yougoslavie persécute comme à Moscou

Rien ne peut mieux illustrer l'opposition radicale qui dresse le communisme contre la religion que ce qui se passe en Yougoslavie. Il y a une tendance à accréditer l'opinion que le communisme en Yougoslavie, différent de celui de Moscou, serait assimilable à un régime politique quelconque des nations libres. On en déduirait donc que les condamnations qui frappent le communisme athée ne s'appliquent pas au communisme yougoslave.

Les faits sont là qui contredisent hautement

pareille façon de raisonnement. Les principes pernicieux du communisme athée sont ceux du communisme yougoslave comme de celui de Moscou ; c'est la même doctrine, les mêmes méthodes, les mêmes procédés, les mêmes attentats criminels.

La Civiltà cattolica, *sous la signature du R. P. F. Cavalli, S. J., a publié dans son numéro du 7 juin* 1952, *un article intitulé : « Liberté religieuse en Yougoslavie », où sont ramassés tous les faits de persécution religieuse en Yougoslavie. Nous avons tenu à reproduire* in extenso *la traduction de cet article où les faits se passent de tout commentaire :*

Liberté religieuse en Yougoslavie.

Comme tous les régimes communistes, le régime yougoslave tente, lui aussi, de faire du clergé son soutien actif dans le domaine politique et social, prétendant en même temps que, dans le domaine religieux et moral, si vraiment il se refuse à prêter sa collaboration, il assiste du moins passivement à la mise en pratique de l'idéologie marxiste.

Les prêtres, frappés de la manière la plus impitoyable « pour avoir fait de la politique » sous les précédents régimes, alors qu'ils ont tout au plus exprimé une sympathie, devraient se déclarer ouvertement en faveur du communisme. En Yougoslavie aussi, donc, comme dans tous les pays satellites de la Russie soviétique, l'activité politique du clergé, condamnée et réprimée quand elle apparaît à l'avantage des autres, devient un devoir lorsqu'elle sert les desseins communistes. Des pressions de toutes sortes ont été et continuent d'être exercées pour amener le clergé à une collaboration directe. Qu'il suffise de rappeler l'insistance vexatoire, accompagnée de nombreuses et graves violences, avec laquelle les ecclésiastiques sont poussés à s'enrôler, en Slovénie, dans l'Association des Saints-Cyrille et Méthode, et en Bosnie Herzégovine, dans les associations des « prêtres populaires », créées par le régime communiste. Tito lui-même n'a pas fait mystère de tout cela. Dans son discours du 11 mai, reprenant une idée déjà ancienne, il déclarait :

« ... Je voudrais avertir nos prêtres catholiques, parmi lesquels nombreux sont ceux qui ne voient que Rome... que pour nous, tous ceux qui — quel que soit leur grade dans la hiérarchie ecclésiastique — ne défendent pas les intérêts de leur peuple et ne s'unissent pas à lui, sont les agents d'une politique étrangère dont nous ne pouvons tolérer les machinations. Vous voyez, camarades et compagnes, que le Kominform du Nord veut, lui aussi, accroître le nombre de ses agents chez nous, mais nous les arrêtons ; de la même façon, nous interdirons aussi aux Kominformistes de Rome d'en faire autant. J'insiste sur le fait que tout citoyen de notre pays, quelles que soient ses fonctions et sa profession, est avant tout obligé de servir les intérêts de son pays et de son peuple... »

On retrouve dans ces paroles l'écho de celles qu'il adressait, en décembre 1949, à un groupe de prêtres slovènes : « Nous nous sommes bien détachés de Moscou, pourquoi ne vous sépareriez-vous pas de Rome ? »

Mais il ne s'agit pas seulement, ici, d'un appui demandé par une faction qui se sait détestée de l'énorme majorité du peuple. Lorsque toute la propagande du régime yougoslave, suivant la ligne de la doctrine marxiste la plus rigide, combat sans répit la religion comme un mysticisme irrationnel et superstitieux, nous trouvons les raisons idéologiques au nom desquelles le communisme repousse toute conception spiritualiste s'attribuant à lui-même une valeur absolue. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si tout doit plier devant lui comme devant une idole inexorable.

Dans l'assaut général déclenché aujourd'hui par les sans-Dieu, contre toutes les confessions religieuses en Yougoslavie, l'Eglise catholique a l'honneur de subir l'attaque frontale. Les flatteries et les répressions destinées à plier le clergé à son service apparaissant vaines, le régime communiste unit sa lutte pour la conquête de la jeunesse, dont nous avons parlé dans un précédent numéro (1), à celle qu'il mène pour diminuer toujours davantage le nombre du clergé, pour réduire son activité et pour l'abaisser moralement aux yeux du peuple.

Dans ce domaine la manœuvre commence de très loin avec une série d'obstacles opposés au recrutement et à la formation du clergé. Pour ne rien dire des autres menaces faites aux parents d'aspirants au sacerdoce, citons le cas de maîtres et de maîtresses qui se virent privés de leur emploi pour la simple raison qu'ils avaient un fils au Séminaire, et celui de jeunes étudiants de Ljubljana qui, ayant terminé leurs études secondaires, désiraient entrer l'été dernier au Séminaire pour la théologie et qu'afin de les détourner de leurs projets, on emprisonna.

Il convient de donner également quelques éclaircissements au sujet des écoles où l'Eglise forme ses futurs ministres et sur lesquelles le maréchal Tito a voulu à plusieurs reprises rassurer l'opinion publique, affirmant devant des journalistes étrangers que l'Eglise « dispose d'écoles qui lui appartiennent et où sont formés les prêtres ». Nous devons malheureusement préciser que huit Séminaires ont été supprimés par le nouveau régime et que dans certains autres les édifices ont été et sont toujours partiellement occupés par des organismes gouvernementaux : à Zagreb, le Petit Séminaire doit abriter un hôpital, le Grand Séminaire la Croix-Rouge ; dans le Grand Séminaire de Ljubljana vivent plusieurs familles, et celui de Spalato est occupé par une clinique militaire.

De graves difficultés économiques pèsent sur les Séminaires qui, ruinés par la réforme agraire, doivent compter uniquement sur l'aide que leur fournit la population, laquelle se trouve également très appauvrie. Malgré cela on a mis un frein à la générosité des fidèles en interdisant de recueillir des offrandes pour le soutien de l'Eglise ; rappelons ici l'indigne scandale provoqué par la presse communiste lorsque Mgr Dragutin Nezic, administrateur apostolique de Parenzo, Pola et Pisino, demanda aux fidèles l'offrande annuelle de 30 dinars, pour subvenir aux besoins du diocèse et des Séminaires (*Vjesnik*, 23 décembre 1951). Ajoutons enfin que, récemment, le gouvernement a décidé de supprimer du budget de l'Etat l'entretien des Facultés de théologie annexées aux Universités de Zagreb et Ljubljana.

Bien plus dures que la pauvreté sont toutefois les attaques lancées périodiquement contre les Séminaires. Durant l'été 1951 la presse s'éleva contre celui de Zagreb, puis ce fut le tour de celui de Ljubljana, le seul demeuré ouvert dans toute la

(1) *Civ. Catt.* 1952, II, 135, 149.

République slovène qui en comptait cinq avant la guerre. Dans les deux cas on essaya de faire croire qu'ils constituaient un centre de subversion dirigée contre le régime populaire, et l'on prétendait que soit donnée aux élèves une « éducation » progressiste.

Mais, un point de la néfaste circulaire du Conseil croate pour la civilisation et la culture, c'est-à-dire du ministère de l'Instruction publique (31 janvier 1952), que nous avons déjà citée à propos de l'interdiction du catéchisme dans les écoles et de toute activité du clergé au sein de la jeunesse, constitue un attentat bien plus grave à la formation des futurs prêtres. Jusqu'à ce jour les jeunes gens qui présentaient des signes de vocation sacerdotale étaient pris en charge par l'Eglise et élevés, afin d'être soustraits à l'influence néfaste de l'enseignement de l'Etat, dans des Petits Séminaires dont le nombre était très limité. On les oblige aujourd'hui à fréquenter les écoles publiques jusqu'à l'âge de quinze ans, c'est-à-dire, jusqu'à la fin des quatre premières années d'études secondaires. Ce qui signifie jeter en pâture à la propagande marxiste et à l'immoralité les jeunes intelligences de garçonnets qui se sentent attirés par la vie sacerdotale. La formation de nouvelles générations de prêtres pose ainsi un problème très grave : combien de ces jeunes gens sauront résister à cette dure et quotidienne école et demanderont, le moment venu, d'entrer au Séminaire ?

Le clergé souffre lui aussi d'une extrême pauvreté et il est inexact que dans son ensemble, il bénéficie d'un subside de l'Etat, ainsi que l'a déclaré d'une manière trop générale, le maréchal Tito dans une lettre au journaliste américain Drew Pearson ; d'après ce que nous savons, un maigre subside gouvernemental serait seulement accordé, jusqu'à présent, aux prêtres sympathisants du régime.

Ce n'est pas la pauvreté qui effraie le clergé ; bien plus amère est la campagne furieuse de mensonges déchaînée sans répit contre lui, surtout dans la presse.

Les insinuations et les accusations les plus vulgaires sur sa moralité sont très fréquentes et illustrées par des récits et des vignettes obscènes, par des caricatures indignes. Et, surtout, on veut accuser le clergé d'être le responsable de tous les maux de la nation. Il est notoire que l'application du système soviétique des kolkhozes a été une véritable catastrophe pour l'économie yougoslave. L'industrialisation tant désirée, elle aussi, malgré le gaspillage d'énormes capitaux, a fait faillite ; le butin trop facilement recueilli au moyen des nationalisations ayant été dilapidé et épuisé, les finances sont ruinées et l'économie se trouve dans de très graves difficultés.

Le responsable d'une telle situation ne peut évidemment pas être un régime qui a promis le paradis sur terre, ni un peuple, qui, d'après la propagande, travaille avec enthousiasme à l' « édification socialiste ». Les génies maléfiques de l'ère nouvelle ne peuvent donc être que les « réactionnaires » survivants, au premier rang desquels figure le clergé. Personne ne peut opposer la moindre résistance aux desseins du gouvernement ; malgré cela, le clergé est accusé de tout. Hostile à l'amélioration de la situation des classes populaires, allié aux ennemis du pays, excitant les agriculteurs contre les coopératives, il incite le peuple à ne pas payer ses impôts, il sabote les efforts nationaux, il corrompt les gens. S'il parle, ses paroles sont déformées, détournées de leur sens ; s'il se tait, son activité devient cachée et conspiratrice. Il ne manque plus, pour porter d'autres coups à ce bouc expiatoire auquel il est interdit de se défendre, que de lui faire grief de la sécheresse de 1950, qui constitue souvent aussi un alibi commode pour les insuccès de l'économie et de l'agriculture dans la Yougoslavie communiste. En substance, si le communisme, au lieu d'apporter le bien-être, répand et aggrave la misère d'un pays autrefois prospère, les paladins vaincus d'un système voué par essence à la faillite, trouvent commode de rendre responsable de cet échec une catégorie désarmée, grâce à un chœur infernal de calomnies dont l'insistante tente de couvrir ses propres iniquités.

Mais ce n'est là qu'un seul des chefs d'accusation ; il en existe d'autres, et qui n'épargnent même pas la hiérarchie.

Mgr Stéphane Bauerlein, évêque auxiliaire de Mgr Antoine Aksamosic à Djakowo, entré en charge le 29 janvier 1951, est choisi par le Saint-Siège — déclare le *Vjesnik* du 24 novembre 1951 — « parce que bien connu pour ses sentiments oustachis ». Mgr Cyrille Banic, nommé au cours de l'année 1951, administrateur apostolique de Sebenic, est vilipendé comme oustachi... Et aux calomnies s'ajoutent les moqueries vulgaires : par exemple, Mgr Salis Sevis, qui, Mgr Stepinac étant empêché, dirige l'archidiocèse de Zagreb, est tourné en dérision en raison de son titre de comte. Si le Saint-Père nomme quelques prélats domestiques, la presse se fait un devoir de les injurier de la manière la plus ignoble.

Si au moins le clergé pouvait travailler librement ! Mais c'est surtout cela que le gouvernement communiste veut empêcher au moyen d'un véritable siège qui serre de près le prêtre dans l'accomplissement de sa mission. Sans parler de plusieurs curés empêchés de prendre possession de leur paroisse, des mesures odieuses frappent les prêtres les plus zélés sous des prétextes ridicules ou inventés à dessein. L'abbé Cedomil Cekada a été condamné à vingt ans de prison pour avoir écrit contre le communisme bien avant que celui-ci fût au pouvoir ; un autre prêtre fut frappé d'une peine de quatorze mois de prison pour avoir transporté, d'un point de la ville à un autre, des livres parmi lesquels, selon l'avis de la police, certains étaient anticommunistes. Des cas de ce genre sont fréquents (1).

---

(1) Le *Slovenski porocevalec* du 5 octobre 1951 écrit que : « ... le curé Veselic de Marcovi ... a fait clandestinement sentir son influence sur la société de gymnastique et sur le groupe des pompiers » ; accusation plutôt ridicule, mais bientôt suivie de cinq ans de prison pour un tel méfait. Dans le diocèse de Segna, un religieux a été condamné récemment à un mois de prison pour s'être rendu dans une paroisse sans l'autorisation des autorités civiles. Un autre dut débourser 5 000 dinars pour avoir, sans autorisation préalable, dit la messe là où manquait un prêtre. Il s'est produit que, dans un cas de profanation de la Très Sainte Eucharistie, on en vint à accuser le prêtre lui-même, en affirmant qu'il en serait arrivé là pour pouvoir crier à la persécution ! Le R. P. Alphonse Volasko, de de Trbovlje, le 20 septembre 1951, fut conduit la nuit dans un bois après avoir été enlevé de chez lui sans lui donner même le temps de ramasser ses vêtements. Le jour suivant, parut un décret par lequel, « afin de protéger la tranquillité et l'ordre, on interdisait à M. Alphonse Volasko de résider plus longtemps sur le territoire de Trbovlje ». Le même sort fut réservé au curé qui résidait depuis trente-deux ans

Les évêques ne sont pas traités avec plus d'égards. Mgr François Cekado, évêque de Scoplje et jadis administrateur apostolique de Banja Luka, a été expulsé sans raison de la Bosnie Herzégovine. Le 7 janvier dernier un procès a eu lieu contre Mgr Antoine Vovk, administrateur apostolique du diocèse de Ljubljana, parce qu'il avait vendu une partie des dix mille catéchismes, don du Saint-Siège, qui furent séquestrés, bien que munis de l'autorisation du ministère du Commerce du gouvernement central. En même temps fut jugé également le Rev. François Mervec, chancelier épiscopal, déjà emprisonné depuis trois mois, coupable d'avoir vendu des chapelets et des images saintes : tous deux furent condamnés à une amende de 50 000 dinars.

Même à l'église, le prêtre doit se soumettre à d'exaspérantes précautions, surtout dans l'exercice de la prédication. C'est pour lui une torture de reconnaître dans la foule le policier, tantôt ignorant et fanatique, tantôt craignant d'être de son côté surveillé par un agent secret et, par conséquent, qu'il le veuille ou non, obligé de dénoncer les prétendus « abus de chaire ». Un langage qui se tient discrètement dans le cadre de la doctrine catholique peut être mal interprété et apparaître une invitation au sabotage, à la lutte contre le régime, à la révolte. On pourrait citer d'innombrables exemples (1). Si un prêtre proclame du haut de l'autel que ceux qui ne sont unis que par les liens du mariage civil ne sont pas en règle avec Dieu, il sera coupable d'avoir méprisé la loi de l'Etat ; s'il rappelle aux parents l'obligation d'envoyer leurs enfants au catéchisme, il sera accusé d'exercer une pression abusive sur les consciences ; s'il prêche sur la mort et sur l'enfer, cela signifie qu'il veut effrayer le peuple par la menace des châtiments éternels et l'éloigner ainsi de l'idée communiste ; si le clergé réunit les enfants à l'église pour le catéchisme sans l'autorisation de la police, on crie à la violation des consciences et ainsi des dizaines de prêtres, en Slovénie, sont frappés de peines de réclusion.

Les actes et les paroles de nature la plus rigoureusement religieuse sont également visés. Le 26 novembre dernier, Mgr Vovk adressa une circulaire au clergé pour l'exhorter à ce que le catéchisme, interdit dans les écoles, fût enseigné dans les églises et dans les familles. La police y trouva un prétexte pour soumettre de nombreux prêtres à un interrogatoire et à en condamner plusieurs à des amendes allant jusqu'à cinq mille dinars. Le même évêque, au mois d'avril dernier, avait inséré dans une circulaire au clergé un paragraphe concernant la profession extérieure de la foi, en un moment où la fidélité aux principes exige un héroïsme authentique de la part des nombreux étudiants expulsés des écoles et des ouvriers, des employés et surtout des maîtres renvoyés pour des motifs religieux. L'évêque, citant le canon 1325 du Code de droit canonique, le faisait suivre d'un bref commentaire doctrinal et de certaines règles pratiques. Pas un mot ni une allusion contre le gouvernement. Mais les communistes se mirent en fureur. Le *Borba* du 19 mai accuse l'évêque de vouloir empêcher, voire de détruire, l' « édification sociale » du pays. Et le jour suivant, il revenait à la charge avec une fureur renouvelée, dénonçant la circulaire comme une « preuve irréfutable que l'Eglise catholique officielle repousse la collaboration avec les pouvoirs civils », et qu'en plus, elle s'allie « aux forces réactionnaires », lesquelles « sous l'influence du Vatican » combattent la Yougoslavie. Ce que disait Mgr Vovk n'était que « mensonges et calomnies pour persuader le monde qu'en Yougoslavie sévit la persécution », tandis que l'avertissement qui terminait la lettre était « un appel évident au peuple de Slovénie afin qu'il agisse ouvertement contre le pouvoir populaire ». La presse en vint à reprocher à Mgr Banic d'en avoir appelé au tribunal de Dieu pour les parents qui négligeaient l'éducation de leurs enfants. De même pour Mgr Joseph Srebrnic, évêque de Veglia (*Vjesnik*, 3 mars 1952).

Il n'est pas vrai non plus que l'exercice du culte soit entièrement respecté. C'est ce dont se vantent triomphalement les communistes, comme si la liberté de conscience ne devait trouver place qu'entre les murs des églises. Mais si d'une part, il est faux que la religion soit une affaire privée et que ses manifestations ne doivent pas avoir un caractère public, il est tout aussi faux que la répression ne franchisse par le seuil du temple. Il arrive même que de jeunes prêtres slovènes à peine ordonnés reçoivent jusqu'à l'interdiction de célébrer la messe, sans autre raison que la plus aveugle des haines religieuses. Les processions sont interdites et, par crainte d'incidents intentionnellement provoqués, les autorités religieuses elles-mêmes sont quelquefois contraintes malgré elles de supprimer les manifestations extérieures de foi. Les pèlerinages, si chers au cœur du peuple, ont connu par le passé de graves difficultés et ne sont pas exempts, aujourd'hui encore, de mesures injustes et regrettables. Au cours de l'un d'eux, à Ptuiska Gora, le 15 août 1951, un incident fut provoqué par ceux qui y avaient intérêt et la conséquence, non certes imprévue, en fut le séquestre de toutes les offrandes des fidèles et la fermeture du sanctuaire, l'un des plus fréquentés de la You-

dans cette commune, où il jouissait de l'estime gtnérale. La raison de cette violence fut donnée par le *Slovenski Porocevalec* du 22 septembre suivant : les prêtres n'avaient pas voulu signer une demande d'extradition pour Pavelic et Artukovic, déclarant qu'il s'agissait d'une question politique à laquelle ils entendaient ne pas se mêler. Toujours en Slovénie, le curé de Brezice, François Klasinc, qui, en 1941, avait voulu partager généreusement le sort de ses fidèles déportés en Allemagne, et son vicaire furent expulsés de la paroisse en octobre 1951, sous le prétexte de la volonté populaire.

(1) L'*Oslobodjenje* du 8 mars dernier accuse les prêtres d'abuser de la liberté démocratique qui règne en Yougoslavie, pour avoir osé dire que « Christ était un ouvrier et que les apôtres étaient des ouvriers », et pour avoir défendu l'existence de Dieu : tout ceci serait répandre l'intolérance religieuse. Le R. P. Prpic, curé à Crikvenica, ayant, le 14 octobre 1951, tenu son sermon sur l'Evangile de ce dimanche : « Donnez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », fut longuement attaqué dans le *Vjesnik* du 18 octobre. Le prêtre avait bien, suivant le sens du passage de l'Evangile, exalté l'amour de la patrie mais, disait le journal, l'exhortation était tendancieuse, parce que, dans la deuxième partie du sermon, il avait précisé les limites de l'obéissance aux lois de l'Etat, faisant passer « en premier lieu Dieu et les lois divines ». Or, pour l'auteur de l'article, ceci est un acte de rébellion et de subversion, un pur « abus de chaire ». Et le journal poursuit, sur un ton ironique et par des insinuations compliquées, accusant le prêtre d'avoir parlé, au cours des réunions tenues à l'église pour les mères catholiques, de la nécessité de l'éducation des enfants au sein de la famille, puisqu'ils ne peuvent recevoir l'éducation religieuse dans les écoles ; et, parce qu'il a fait une collecte pour réparer l'orgue de l'église, on est prêt à lui reprocher de vouloir mobiliser l'église et le nom de Dieu, afin que « le peuple se fatigue de notre gouvernement populaire ».

goslavie. Les chœurs pour les chants religieux dans les églises suscitent eux aussi la suspicion des communistes et ont été dissous en plusieurs endroits. En Slovénie, le son des cloches a été limité, dans certains cas à cinq minutes, dans d'autres à trois, en raison de la nervosité du peuple « occupé à l'édification du socialisme », paraît-il, alors que cette nervosié pourrait peut-être s'expliquer davantage par la rareté des denrées alimentaires et de tant d'autres choses qui, jusqu'à présent, n'avaient jamais fait défaut en Slovénie. Dans certaines régions, sous le prétexte de l'aphte épizootique, les églises ont été fermées, mais les cinémas demeuraient ouverts. Au cours de l'hiver dernier, dans la région de Tolmino, plusieurs prêtres furent condamnés à des amendes allant de cinq à dix mille dinars pour avoir « sonné les cloches et appelé les fidèles à la messe les empêchant ou tentant de les empêcher de travailler » lors des nombreuses avalanches qui s'étaient produites à cette époque. Il ne servit de rien que les prêtres eussent été parmi les premiers à participer aux opérations de sauvetage et de déblaiement. Il est fréquent que les jours de fête, sans excepter la Noël, soient déclarés ouvrables ; les festivités en l'honneur du 1er mai se poursuivirent cette année, jusqu'au 3 : cela n'avait pas d'importance puisqu'on avait travaillé le dimanche précédent, 27 avril.

Les évêques eux-mêmes rencontrent des obstacles dans l'accomplissement de leurs fonctions. Il est arrivé que, en effectuant la visite pastorale, ils trouvassent les routes barrées, ce qui les obligeait, soit à interrompre leur voyage, soit à le poursuivre en faisant de grands détours entraînant des pertes de temps et de graves inconvénients ; qu'il suffise d'ajouter à cela le séquestre des moyens de transport et pour le peuple l'interdiction de circuler et, quelquefois, les actes de vandalisme contre les logements des prélats dont les vitres sont brisées à coups de pierres.

Le fait que, dans certaines régions de frontière, l'évêque ne se présente pas pour la visite pastorale, est interprété par la peuple comme la conséquence d'une interdiction qui cependant se s'applique pas à ceux qui doivent se rendre dans ces régions en raison de leur charge.

Un prêtre fut condamné à la prison pour avoir célébré en cachette le Mariage religieux de certains fonctionnaires afin de les soustraire aux représailles qu'un tel acte entraîne pour eux. Et le *Ljublianski dnevnik* (10 juin 1951), en annonçant la nouvelle, mettait au pilori le prêtre qui avait ainsi inculqué des sentiments d'hypocrisie à la jeunesse, puisqu'en Yougoslavie chacun est libre de pratiquer la religion. Dans le diocèse de Mostar, la célébration de la messe chez les particuliers fut interdite, même lorsqu'il s'agissait de permettre aux fidèles demeurant loin des églises d'accomplir, à l'occasion de Pâques, leurs devoirs religieux.

Le 15 août 1951, le *Vjesnik* dénonça dans ses colonnes le prêtre Jean Lonkar, de Velidi Bukovar, parce qu'il avait fondé l'Union du Sacré-Cœur de Jésus. Les Tiers-Ordres et les Congrégations mariales, là où ils sont encore tolérés, sont également frappés comme des organisations dont le clergé s'occupe abusivement. Le même journal, le 11 mars de cette année, s'attaquait à un prêtre coupable d'avoir persuadé le mari d'une communiste à célébrer son Mariage à l'église.

Ajoutons un exemple du vandalisme avec lequel sont détruits les Crucifix, les statues des saints et les emblèmes religieux répandus dans tout pays chrétien. A Fiume, en novembre 1949, fut abattue la monumentale église du Rédempteur, et la demande de reconstruction ne fut jamais accueillie ; d'autre part, à cause de l'interdiction de recueillir des offrandes, les églises et les sanctuaires qui ont besoin d'être restaurés tombent lentement en ruine (1).

Toutes ces vexations de caractère moral infligées au clergé viennent s'ajouter à une série de répressions brutales qui soulèveraient d'indignation le monde civilisé s'il accordait un peu de compréhension aux peuples esclaves du communisme.

A la fin de la guerre, des centaines de prêtres furent assassinés, tandis que d'autres disparaissaient sans l'ombre d'un procès, sans quelquefois laisser aucune trace. Leur nombre est évalué à 378. Aujourd'hui encore, près de 200 prêtres sont en prison ou aux travaux forcés : dans de nombreux cas, aucune procédure légale n'a précédé la condamnation ; dans d'autres, elle s'est déroulée avec un retard inexplicable, après trois ans de prison, par exemple. De graves épisodes ont été encore enregistrés ces derniers temps, concernant particulièrement les prêtres appelés sous les drapeaux. Pour des raisons non toujours connues, mais parmi lesquelles la plus grave semble être, à tort ou à raison, quelques mots de critique sur l'armée — de ceux qui sont coutumiers aux soldats de tous les pays, — quatre prêtres au moins ne sont pas revenus du service militaire, l'un ayant été condamné à quatre ans de prison et les trois autres à sept ans, sans que pour l'un ou l'autre on connaisse le lieu de leur détention.

Mais les prêtres qui résident encore dans leur paroisse vivent, eux aussi, de tristes moments. Dernièrement, dans le diocèse de Djakovo, en l'espace de quatre semaines, il s'est produit douze cas de vol à main armée, perpétrés la nuit contre des prêtres, et il y a tout lieu de croire que cette activité criminelle est due à des émissaires du parti. En tout cas, la police, à laquelle le gouvernement confie ses destinées et qui a partout des yeux et des oreilles, ne réussit jamais à trouver les coupables lorsque les victimes sont des prêtres ou des religieux. A Bizelisko, le 7 octobre 1951, une bande de jeunes gens assaille et blesse grièvement le curé, âgé de 60 ans : la police intervient, mais seulement pour pouvoir déclarer, le jour suivant, dans la presse, que le blessé, étant un ennemi du nouvel ordre social, a excité l'indignation des hommes qui travaillent à sa réalisation (2). A

---

(1) On ne peut passer sous silence une autre offense infligée déjà à plusieurs reprises aux sentiments du peuple sous la forme de la moquerie sacrilège à l'égard du nom et de l'idée même de Dieu. Des jeunes gens qui savent qu'ils agissent, sinon sur l'ordre, du moins avec l'appui des autorités, se réunissent autour d'un vieux balai, revêtu de chiffons, puis au milieu des cris et des blasphèmes, vont l'enterrer. Le balai représente Dieu, et cette répugnante parodie a déjà un nom dans le vocabulaire de la liberté religieuse garantie par les communistes : « l'enterrement de Dieu ».

(2) Rappelons ici comment le *Borba* du 22 janvier, lorsque certains ressortissants yougoslaves furent accusés d'espionnage en Bulgarie, s'indigna des méthodes employées par la police de ce pays, les appelant « plus terribles que celles employées au temps de l'Inquisition, dans les ténèbres du moyen âge ». Il faut, certes, déplorer que des êtres humains soient traités comme si leur vie « ne valait pas plus d'une

Preska, le 21 septembre 1951, est assassiné le R. P. Valentin Oblak, âgé de 76 ans. La toute-puissante police, comme toujours, arriva sur place en retard, et avec la seule préoccupation de fouiller dans les affaires de la victime pour y voler des papiers ; quant au crime et à son auteur, le *Slovenski Porocevalec* insinuait que l'assassin « inconnu » avait été le complice du prêtre dans le vol d'objets précieux de l'église, effectué en 1951, et concluait cyniquement qu'il s'agissait sans doute d'un règlement de comptes entre criminels et de la suppression d'un témoin gênant. Tout se serait terminé sur cette odieuse calomnie si les paroissiens n'avaient profité des obsèques pour rendre solennellement justice au malheureux prêtre deux fois victime de ceux qui, selon l'opinion de beaucoup, en étaient les assassins.

L'attentat, perpétré en pleine gare de Novo Mesto, dans la matinée du 20 janvier dernier, fut particulièrement horrible : plusieurs individus se jetèrent sur Mgr Vovk, le maltraitant de façon barbare, puis, après l'avoir inondé d'essence, ils mirent le feu à ses vêtements. L'évêque aurait connu une mort atroce n'eût été son sang-froid, qui lui permit de se débarrasser aussitôt de son manteau, déjà en proie aux flammes. Couvert de brûlures et même un moment évanoui, il ne put être transporté à l'hôpital, ses assaillants s'étant opposés à l'emploi d'une voiture ; ainsi, meurtri et tourné en dérision, le prélat dut attendre plusieurs heures le train qui le conduisit à Ljubljana, où il put enfin se faire hospitaliser. Ce fait tragique eut toutefois une conclusion encore plus répugnante. Cette fois, le criminel ne fut plus considéré comme un brigand aux prises avec un autre brigand, mais exalté comme un héros. En effet, le procès s'étant déroulé le 19 février, celui qui, ses complices étant oubliés, devait figurer comme coupable, fut condamné à dix jours de réclusion avec sursis « pour avoir agi sous une impulsion justifiée de révolte contre le clergé réactionnaire, ennemi du peuple... ».

Ce fait atroce rappelle le sort d'un autre évêque, Mgr Pierre Ciule, arraché à son diocèse de Mostar depuis le mois d'avril 1948 et condamné le 18 juillet suivant à onze ans et demi de prison, sous l'accusation habituelle de collaboration avec les Oustachis, alors qu'il n'était coupable, en réalité, que de fidélité aux principes catholiques et de zèle pastoral. Mais ces tristes vicissitudes ne se terminaient pas là, car, en juin dernier, victime d'un accident de chemin de fer alors qu'il était conduit, avec d'autres prêtres prisonniers, en Croatie, il eut non seulement une jambe fracturée, mais les opérations de secours pour le dégager furent rendues plus difficiles et plus lentes du fait qu'il voyageait étroitement enchaîné avec un évêque pravoslave ; ce sont les systèmes qui étaient en usage aux galères.

Ayant parlé de certains évêques, nous ne pouvons terminer sur ce sujet sans adresser une pensée respectueuse à l'archevêque de Zagreb et primat de Croatie, Mgr Louis Stepinac. Après cinq ans de prison, il est passé le 5 décembre dernier au presbytère de Krasic, où il continue de subir la peine qui lui a été infligée en octobre 1946. Nous devons tous nous réjouir de ce que son traitement se soit adouci, mais nous ne pouvons oublier l'injuste outrage qui lui a été fait et qui a été effrontément renouvelé par plusieurs personnalités communistes et par le maréchal lui-même : l'archevêque, dirent-ils, était un traître et un criminel et il devait encore expier. En fait, ce geste de clémence limitée ne rendait pas justice à la victime innocente, et il ressort clairement de l'ensemble de cet article que l'adoucissement de sa peine, loin de mettre un terme à la lutte contre le catholicisme, n'a même pas signifié une trêve.

Il ne faut pas oublier non plus le peuple, dont la part dans le martyre de l'Église est loin d'être négligeable ou dépourvue de gloire. Des catholiques éminents et des militants de l'apostolat ont subi le même sort que les prêtres : plusieurs d'entre eux furent supprimés dès que les communistes eurent le pouvoir en main ; d'autres disparurent, d'autres encore furent privés de leurs biens ou de leur profession. Et depuis lors, l'ombre de la persécution ne s'est pas dissipée.

Les étudiants qui fréquentent l'Eglise sont menacés de n'être pas admis aux examens. En certains endroits, on alla même jusqu'à les expulser de l'école, comme à Maribor, où, en mars dernier, 32 élèves subirent ce sort.

Il arrive d'autre part, toujours plus fréquemment, que les policiers enquêtent auprès des curés pour savoir qui a fait baptiser ses enfants, qui a voulu le Mariage religieux, qui rend service pour chanter à l'église et pour les cérémonies religieuses. Et ce ne sont pas là des menaces vagues puisque le *Borba* du 4 août 1951, annonçait que plusieurs ouvriers avaient été licenciés pour avoir fait baptiser leurs enfants, tandis qu'à Noël 1950 et 1951 d'autres ouvriers furent frappés par une mesure identique pour ne pas s'être présentés ce jour-là à leur travail, alors que celui-ci ne présentait aucun caractère d'urgence. Le même journal, le 10 mars dernier, relevait que certains membres du parti montraient qu'ils n'avaient fait aucun effort pour « se libérer de leurs conceptions religieuses », et il citait leurs noms : une véritable liste de proscriptions. Le *Vjesnik*, à la même date, en fit autant, et quelques jours plus tard, le maréchal lui-même (*Borba*, 16 mars 1952). Le licenciement de professeurs et d'instituteurs qui fréquentent l'église devient toujours plus fréquent.

Plus que dans d'autres catégories, les étudiants exceptés, la propagande communiste est intense parmi les soldats, chez qui circule un mot d'ordre : « Un militaire ne va pas à l'église » ! en même temps que, au cours de nombreuses « heures politiques » auxquelles ils doivent assister, on dénigre ce qu'il y a de plus sacré. Toute la vie des casernes constitue une vaste école de marxo-léninisme, et le maréchal, dans son discours du 21 décembre 1951, tint à donner, avec une évidente satisfaction, des chiffres exacts : 52 852 officiers et sous-officiers ont été reçus, de 1947 à 1950, à l'examen d'histoire du parti communiste, et 30 863 ont affronté avec succès l'examen en matière « d'édification du parti » et d'activité poli-

---

poignée de cendres ». Mais lorsque sont en jeu ceux que le communisme considère comme des ennemis, tout sentiment de pitié disparaît. « Qui n'est pas communiste n'est pas un homme », semble conclure leur logique. Vers les premiers jours d'octobre, un moine basilien ukrainien devait, en même temps que d'autres apatrides, russes pour la plupart, être expulsé de Yougoslavie. Il demanda à être dirigé sur l'Italie, la maison-mère de son Ordre se trouvant à Rome. Il fut, au contraire, cyniquement porté à la frontière hongroise pour être remis entre les mains des communistes de Staline.

tique de ce dernier. Il serait, au contraire, particulièrement dangereux pour les officiers de se montrer à l'église.

Qui, dans le pays, prendra la défense de tant de droits bafoués ?

Ce ne sera pas la presse catholique, complètement disparue. Autrefois si florissante en Yougoslavie, il n'en reste plus aujourd'hui que quelques bribes insignifiantes : tolérance dérisoire au milieu de la suppression quasi totale de la liberté d'expression. Sur seuf hebdomadaires, dix publications bimensuellles et une centaine d'autres périodiques, survivent seulement l'*Oznanilo*, simple feuille, au tirage limité, publiée par l'Ordinariat de Ljubljana ; le *Vjesnik* de Djakovo, mensuel, et le *Blagobest*, édité par la Curie archiépiscopale de Belgrade, de temps en temps, et avec très peu de pages. Le *Berski List*, de la Curie de Maribor, publia son dernier numéro le 10 juin de l'année passée parce que l'imprimerie, ecclésiastique jusqu'en 1945, s'est refusée de travailler à la publication d'une feuille « réactionnaire ». Le *Gore Srca* fut suspendu pendant plusieurs semaines pour un article où l'auteur avait exposé la doctrine catholique sur l'origine du pouvoir et des lois, observant, entre autres, que l'on ne peut obéir aux lois injustes. Ainsi, quand le maréchal (*Borba*, 10 septembre 1951) affirma que, parmi les libertés dont jouit l'Eglise en Yougoslavie elle a aussi sa presse, il ajouta avec une lâche ironie, indigne d'un chef d'Etat : « Peut-être moins abondante qu'avant la guerre ».

L'excuse fournie par Tito à l'époque était inconsistante car, les « devises précieuses nécessaires à l'achat du papier » ne manquent certes pas en faveur de l'énorme développement de la presse communiste, de la presse politique à la presse humoristique, qui est en mesure de répéter ses interminables monologues, certaine qu'aucune mise au point, aucune rectification, et encore moins une protestation, ne seront permises devant les calomnies les plus monstrueuses, le mépris des choses les plus saintes, les erreurs les plus grossières. Le sujet serait trop long ; qu'il nous suffise donc de rappeler combien est particulièrement envenimée et injurieuse la campagne menée contre le Saint-Siège et la personne du Souverain Pontife ; mais cela ne peut nous étonner alors que la virginité de Marie, sa maternité, son Assomption, le paradis, l'enfer et Dieu lui-même son l'objet de sarcasmes et d'attaques horribles.

Ce que nous avons exposé jusqu'ici est bien loin de constituer une série, même longue, d'intolérances sporadiques dues à des organismes secondaires. Il s'agit, en réalité, de lois et de mesures d'ordre général en même temps que de faits qui, en raison de leurs répétitions et des circonstances qui les entourent ne laissent subsister aucun doute sur le dessein organiquement conçu qui commande le tout.

Le maréchal l'a répété encore une fois le 29 avril dernier en s'adressant aux représentants du Congrès de l'Association des professeurs, des instructeurs et des instituteurs de Yougoslavie ; à cette occasion, après avoir exhorté à la lutte pour la formation de « l'homme nouveau », c'est-à-dire l'homme socialiste, et, faisant allusion à la réaction étrangère « parce que nous éloignons les enfants de Dieu (sic ! il en est toujours ainsi dans la presse yougoslave), de l'Eglise, etc. », il poursuivait : « Nous ne pouvons cependant pas accepter que des hommes s'abandonnent à la superstition parce que tout ceci (à savoir, Dieu et l'Eglise) est pour nous superstition. Maître des sciences naturelles, nous luttons contre la superstition... » (*Borba*, 30 avril 1952.)

La lutte, comme on le voit, se déroule entre deux doctrines opposées par un contraste essentiel. Mais l'inévitable compétition ne se déroule pas iréniquement dans le domaine des discussions théoriques. Le régime communiste prophète et paladin du marxisme jette dans la lutte non seulement le poids de ses idées, mais aussi toutes les forces dont peut disposer l'Etat dont il est le maître tyrannique. Administrations, écoles, presse, radio, justice, armée, coopératives, tout doit lui fournir une arme, interdite au contraire, de la manière la plus absolue, à son adversaire. Une véritable épée est levée contre l'esprit.

Tout cela pour les communistes de Tito n'a rien à voir avec la persécution religieuse. Ils pourront clamer que l'Eglise en Yougoslavie est libre, absolument libre. Ils prétendront même qu'elle est aussi libre en Yougoslavie qu'en n'importe quel autre pays occidental où soit en vigueur la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Mais les faits que nous rapportons plus haut démontrent que ce que les communistes appellent séparation n'est qu'une continuelle et féroce répression.

Pour ceux qui ont le culte de la justice et d'une objectivité qui les pousse à s'informer d'après les faits et non d'après les apparences et la propagande, notre exposé, en démentant point par point les assertions mensongères du régime yougoslave, constitue contre ce dernier un réquisitoire inattaquable. Les journalistes et hommes politiques, particulièrement américains, anglais et français, qui ont parlé trop légèrement des conditions religieuses de la Yougoslavie, devraient simplement se demander si les abus que nous dénonçons sont faux et s'ils seraient disposés à en supporter un seul dans leur propre pays.

Le maréchal Tito, dans son discours déjà cité du 11 mai, parlant du problème de Trieste, reprocha violemment à M. de Gasperi de ne pas vouloir entretenir de bons rapports avec la Yougoslavie et passa ensuite à l'attaque contre le « perturbateur principal, qui est le Vatican. L'Eglise catholique est l'instigatrice de tout cela. Nous le savons fort bien... L'Eglise catholique et les milieux réactionnaires qui en dépendent — les plus réactionnaires du monde, — mènent une campagne acharnée dans tous les domaines contre notre pays, en Amérique et partout » (*Borba*, 12 mai 1952).

Mais Tito et son régime s'élèvent à tort contre l'Eglise en la mêlant à des questions à l'écart desquelles elle s'est toujours tenue. S'ils veulent faire cesser l'antipathie qu'ils éveillent dans le monde et la répugnance que beaucoup éprouvent à leur offrir sans condition l'aide dont ils ont besoin, ils n'ont pas à faire taire l'Eglise ; ils devraient bien plutôt mettre un terme à leurs mensonges et à leurs orgueilleuses déclarations, et surtout étouffer la voix des faits qui, depuis sept ans, désormais se succèdent dans la Yougoslavie communiste contre les libertés les plus sacrées de l'homme et du chrétien.

F. CAVALLI, S. J.

Le communisme en France
danger imaginaire ou danger réel?

I.— Les principes du communisme sur la religion.

Quelle idée se fait-on du communisme ?

En France, bien des gens le considèrent comme un parti politique tout simplement plus à gauche que le parti socialiste S. F. I. O., « le parti frère », comme on disait. Que le communisme ait inspiré des craintes, surtout en certaines couches de la population, c'est sûr ; encore que ces craintes n'aient guère envisagé que bouleversements sociaux, voire pillages ou massacres, souvenirs des prises de pouvoir des Soviets en Russie ou du *Frente popular* en Espagne. On a redouté le communisme quand il sembla un moment prendre la direction du Front populaire, ou bien à l'occasion de grèves aux horizons tragiques ou encore aux heures troubles de la Libération alors qu'en certaines villes il parut faire la loi.

Certains procès retentissants où il est passé maître, en Russie ou dans les démocraties populaires, comme celui du cardinal Mindszenty, ont pu, un moment, alerter l'opinion pour une autre raison que la défense de la vie ou des biens de ce monde.

Mais les procès passés, la crainte qu'ils causent disparaît peu à peu. La vie continue comme avant. On reprend l'habitude de vivre côte à côte avec le communisme et de voir... *qu'il ne se passe rien*. On garde, tout au plus, l'impression d'un danger vague, dont une manifestation plus ou moins grave arrive à peine à secouer la somnolence. Des mois de cohabitation pacifique ou presque, une majorité au Parlement qui s'écarte de la gauche, la mise en place par l'Amérique d'un dispositif guerrier suffisent à calmer cette appréhension de scènes brutales ou... d'une invasion.

Or, ce danger, quelque conscience qu'on en puisse avoir, n'est pas de beaucoup le plus grave. Le communisme gagne sans tout cela qu'on redoute.

Le vrai danger est celui de sa *perversion*, que dénonçait Pie XI en prononçant ce jugement : « Le communisme est *intrinsèquement pervers* (1). Tout le reste passe après, est fonction de ce vice fondamental. »

Derrière le rideau des revendications sociales — dont on ne doit pas nier *a priori* la justice que d'autres revendiquent également — il y a le matérialisme athée. Il s'agit d'un athéisme militant, un athéisme de principe et de *réalisation*, tout ensemble. Il arrive que, pour des fins politiques ou autres, on l'oublie, et cet oubli crée de graves illusions favorisant ainsi le progrès du communisme. Le panneau de « la main tendue » a fait trop de dupes !

C'est donc sur ce point que nous insisterons d'abord avec des documents de date récente et divers.

Matérialisme dialectique et religion : un marché de dupes.

Dans les *Cahiers du communisme* (n° 4, avril 1952), sous le titre : « Le Vatican et les princes de l'Eglise contre l'Union des Partisans de la paix » (1), Victor Leduc a réclamé des militants communistes « la vigilance, pour ne pas laisser porter atteinte à nos principes et l'effort d'éducation lié à l'action ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Malgré les méandres de la dialectique, ou mieux en les suivant sans perdre l'orientation, sans avoir à lire entre les lignes, la consigne est bien claire, on va le voir.

Victor Leduc rappelle d'abord le fameux mot de Maurice Thorez, au micro de Radio-Paris, le 17 avril 1936, devenu la politique de la main tendue aux catholiques :

Nous te tendons la main, catholique, ouvrier, employé, artisan, paysan, nous qui sommes des laïques, parce que tu es notre frère et que tu es comme nous accablé des mêmes soucis.

Mais il note aussitôt que, dans son discours à l'assemblée de la Mutualité, le 26 octobre 1937, le secrétaire du parti communiste français commentait en ces termes sa déclaration :

1° *Les communistes sont des laïques, des matérialistes.*

2° *Il existe une solidarité de fait, matérielle, économique et sociale entre les travailleurs catholiques et communistes.*

C'est, en clair, un marché de dupes. « Pour le moment, catholique, marche avec nous. — Mais plus tard ? — Plus tard, on verra... »

On verra quoi ? Victor Leduc va soulever le voile avec le paragraphe intitulé : *Nos positions de principe sur la religion.*

Mais ce serait une erreur de croire qu'on étendrait et renforcerait cette union [avec les catholiques] en dissimulant nos positions matérialistes ou en cherchant avec les catholiques des compromis sur le plan de la doctrine ou même sur celui de la pratique.

Quelques cas de regrettable confusion quant au problème de l'unité d'action avec les catholiques et quant à l'attitude des communistes à l'égard de la religion se sont cependant produits. Par exemple, dans une organisation démocratique, des communistes ont participé à la rédaction d'un tract appelant à prier pour la libération d'Henri Martin. Autre exemple, un secrétaire de section du parti a cru devoir assister à la messe pour obtenir la participation du curé de la paroisse à un rassemblement pour la paix.

De tels faits sont de nature, non pas à aider au développement de l'unité d'action avec les catholiques, mais, au contraire, à l'entraver. Car l'unité d'action exige le respect des croyances d'autrui, et c'est manquer à ce respect que de manquer de franchise, de dissimuler ses propres opinions, d'accepter que l'action commune soit l'enjeu d'une sorte de marchandage sur les principes. L'action commune implique l'accord réalisé sur un ou plusieurs points déterminés, mais, en aucun cas, elle ne peut impliquer le renoncement à nos positions idéologiques et politiques.

Encore faut-il que les communistes aient une conception claire de notre position sur la religion et sur ce que représentent, du point de vue politique, le Vatican et la hiérarchie ecclésiastique, pour être à même de garantir l'unité d'action réalisée avec les catholiques pour être capables de combattre les manœuvres de ceux qui s'opposent

(1) *Communismus cum sit intrinsecus perversus.* A. A. S., t. XIII (31 mars 1937), p. 96. Cf. *Documentation catholique* n°s 837-838 (10-17 avril 1937), col 959.

(1) P. 371. — Les *Cahiers du communisme*, qui succèdent aux *Cahiers du bolchevisme*, d'avant-guerre, portent en sous-titre : *Publiés par le Comité central du parti communiste français.*

à l'union du peuple français dans la lutte pour la paix et pour l'indépendance nationale.

Sur ce point, il est bon de rappeler quelques principes établis par les maîtres du marxisme léniniste.

« *Notre programme*, dit Lénine, *repose tout entier sur une philosophie scientifique et notamment sur une philosophie matérialiste. L'explication de notre programme comprend donc nécessairement aussi l'explication des véritables causes historiques et économiques du travail d'intoxication religieuse.* » (1)

Quelles sont donc les causes de l'intoxication religieuse dans la société moderne ? Ce sont les contradictions de la société capitaliste, comme Lénine le précise :

« *La foi en une vie meilleure dans l'au-delà naît tout aussi inévitablement de l'impuissance des classes exploitées en lutte contre les exploiteurs, que la croyance aux divinités, aux diables, aux miracles, etc., naît de l'impuissance du sauvage en lutte contre la nature. La religion berçant de l'espoir d'une récompense céleste celui qui peine toute sa vie dans la misère, lui enseigne la patience et la résignation. Quant à ceux qui vivent du travail d'autrui, elle leur enseigne à pratiquer la bienfaisance ici-bas, leur offrant ainsi une justification aisée de toute leur existence d'exploiteurs, leur vendant à bon compte des cartes de participation à la félicité céleste. La religion est l'opium du peuple.* » (*Ibid.*, p. 25-26.)

Remarquons que, dès l'origine, le christianisme eut ce caractère. Né au moment d'une crise profonde du monde antique, il reflétait l'impuissance des masses. Aux esclaves, aux paysans ruinés, aux hommes libres déchus qui ne pouvaient trouver une issue positive, il offrait l'espoir du salut dans une autre vie ; aux riches, il conseillait un bon usage des richesses.

Voici, entre de nombreux textes analogues, un passage de saint Jean Chrysostome :

« *D'où vient que celui-ci est riche ? Je vous répondrai : les uns le sont par un don de Dieu, les autres par sa permission, d'autres, enfin, par les effets d'une dispensation dont le secret nous est inconnu. Or, si Dieu dispense la richesse ou la permet, n'acquiert-elle pas, par là même, un caractère sacré ? N'est-ce point renforcer la loi temporelle par la loi divine ?* » (2)

Contrairement à une erreur très répandue et jusque dans nos rangs, le christianisme primitif n'a pas joué un rôle révolutionnaire, mais, au contraire, un rôle réactionnaire ; il prêcha la renonciation à la révolte, soutint l'esclavage, puis le servage.

Il ne fut pas égalitaire :

« *Le christianisme n'a connu qu'*UNE *égalité entre tous les hommes, celle du péché originel, qui correspondait tout à fait à son caractère de religion des esclaves et des opprimés. A côté de cela, c'est tout juste s'il connaissait l'égalité des élus sur laquelle on ne mit d'ailleurs l'accent que tout au début. Les traces de communauté des biens qui se trouvent également dans les débuts de la religion nouvelle se ramènent plutôt à la solidarité entre persécutés qu'à des idées réelles d'égalité.* » (1)

Les théoriciens sociaux-démocrates se sont fréquemment servis de cette erreur pour idéaliser la religion, ce qui permet un certain nombre d'opérations :

1° en distinguant la religion — qu'ils appellent « religion des masses » — du clergé, ils peuvent se livrer à un anticléricalisme vulgaire et en même temps rechercher des compromis doctrinaux avec la religion ;

2° ceci leur permet de nouer des coalitions politiques avec les partis confessionnels pour sauver la bourgeoisie : alliance avec le centre catholique en Allemagne avant Hitler, alliance avec le M. R. P. en France.

Or, la religion, quelle qu'elle soit, possède, dans une société de classes antagonistes, un caractère et des fonctions de classe.

Lénine le dit avec une grande netteté :

« *Religion et Eglises modernes, organisations religieuses de toutes sortes, le marxisme les considère toujours comme des organes de réaction bourgeoise, servant à défendre l'exploitation et à intoxiquer la classe ouvrière.* » (2)

C'est avant tout aux racines sociales de la religion qu'il faut s'attaquer : exploitation capitaliste, crises, misère, guerre.

« ON NE DOIT PAS CONFINER LA LUTTE CONTRE LA RELIGION DANS UNE PRÉDICATION IDÉOLOGIQUE ABSTRAITE ; ON NE DOIT PAS LA RÉDUIRE A UNE PRÉDICATION DE CETTE NATURE ; IL FAUT LIER CETTE LUTTE A LA PRATIQUE CONCRÈTE DU MOUVEMENT DE CLASSE VISANT A FAIRE DISPARAITRE LES RACINES SOCIALES DE LA RELIGION. » (*Ibid.*, p. 230.)

Donc, il n'y pas suppression, liquidation de l'explication idéologique, mais *liaison* de cette explication avec la lutte de classe effective. L'essentiel est de réaliser l'unité d'action dans cette lutte :

« *Ni livres ni prédications n'éclaireront le prolétariat s'il n'est pas éclairé par la lutte qu'il soutient lui-même contre les forces occultes du capitalisme. L'unité de cette lutte réellement révolutionnaire de la classe opprimée pour se créer un paradis sur terre nous importe plus que l'unité de l'opinion des prolétaires sur le paradis du ciel.* » (3)

Le travail politique commun implique le respect pour les convictions religieuses, mais aussi la vigilance, pour ne pas laisser porter atteinte à nos principes et l'effort d'éducation lié à l'action.

C'est donc clair : la lutte contre la religion doit demeurer en tout état de cause un des principes du matérialisme dialectique qui est le *credo* du communisme. Le respect de la conviction religieuse du catholique pour réaliser l'unité d'action n'est ni la suppression ni la liquidation de la doctrine communiste sur la question de la religion. Mais l'unité d'action réalisée entraînera tout le reste. Entrer dans le jeu du communisme, sous prétexte de ce respect *tactique* des convictions religieuses, aboutit donc à un marché de dupes. Nous verrons dans les pages suivantes comment les communistes, dans

(1) « Socialisme et religion », la *Vie nouvelle*, n° 28, 16-3 décembre 1905, repris dans *Lénine et la religion*, Editions sociales, 1949, p. 29.

(2) Cité par CHARLES HAINCHELIN, dans les *Origines de la religion*. Editions sociales 1950, p. 211.

(1) ENGELS, *Anti-Dühring* (*M. E. Dühring bouleverse la science*). Editions sociales, 1949, p. 136.

(2) LÉNINE, « De l'attitude du parti ouvrier à l'égard de la religion », *Marx, Engels, marxisme*. Editions de Moscou, 1947, p. 227-228.

(3) *Lénine et la religion*, p. 30.

les pays qu'ils contrôlent, arrivent, en engageant les chrétiens dans cette *unité d'action dans le respect des croyances*, à les compromettre et les acheminer adroitement à la *destruction par leurs propres mains* de tout l'édifice religieux.

C'est toute la tactique contenue dans ce bout de phrase : « Il faut lier cette lutte (contre la religion) à la pratique concrète du mouvement de classe... »

Comment joue la tactique communiste.

Tout catholique sait que la hiérarchie en union avec le Successeur de Pierre constitue l'armature visible de l'Eglise qu'a fondée Notre-Seigneur. Tout catholique sait que la reconnaissance du pouvoir apostolique dans le Souverain Pontife se trouve incluse dans son *Credo : in unam, sanctam, apostolicam Ecclesiam.* Toute la tactique communiste, précisément, vise à détacher la foi du Siège de Pierre et de la hiérarchie. Il y a la foi — nous la respectons — et il y a « le Vatican et les princes de l'Eglise » qui font, non de la foi, mais de la politique. C'est tout l'argument de l'article de Victor Leduc que nous avons cité. De même dans l'action, là où il règne, le communisme cherche à séparer le fidèle de Rome et de la hiérarchie, comme nous le verrons plus loin.

Il y a en effet 7 pages (sur 10) consacrées à *prouver*, si l'on peut dire, que toute l'action de la hiérarchie catholique, le Pape et les évêques, n'est que politique (1).

Dans le paragraphe *La politique du Vatican*, on déclare que « le Vatican représente une force politique traditionnellement réactionnaire », et que « la papauté qui a toujours servi les classes exploiteuses, n'a jamais renoncé à la direction politique ». On s'en rapporte au député Garaudy qui, dans *L'Eglise, le communisme et les chrétiens*, écrit que « le Vatican est devenu le trust le plus puissant du monde ». Et on aligne des chiffres et les noms de banques et d'industries que, affirme-t-on, « il contrôle ».

Tel est le début d'une argumentation qui aboutit à cette conclusion :

« Les buts du Vatican sont inséparables de la politique de préparation à la guerre d'agression avec tous ses aspects : fascisation des régimes, atteinte à l'indépendance nationale des peuples, etc. » (P. 377.)

Après *La politique du Vatican*, un autre titre : *Les manœuvres de division des princes de l'Eglise*, pour rappeler « les condamnations traditionnelles » portées par l'Eglise contre le communisme. Pie XII, la condamnation du cardinal Mindszenty, l'épiscopat italien, Léon XIII, Pie XI, le syndicalisme chrétien et Force ouvrière sont alignés pour brandir l' « arme idéologique et politique : *la doctrine sociale de l'Eglise* », car c'est de cela qu'il s'agit !

Si la doctrine sociale de l'Eglise est une « manœuvre de division », son horreur de la guerre devient, sous la plume de Victor Leduc, une manœuvre *contre l'Union des Partisans de la paix*, ultime trouvaille et dernier paragraphe ! Mgr Ancel n'a-t-il pas « condamné catégoriquement la guerre préventive » ? Justement, c'est la preuve, n'écrivait-il pas :

« Même si vous avez raison d'affirmer que le joug capitaliste est un joug insupportable et que l'on ne peut pas libérer le prolétariat autrement que par l'insurrection et la guerre, vous n'avez pas le droit de susciter des insurrections dans les pays capitalistes et vous n'avez pas le droit de les envahir. »

Et Victor Leduc commente ainsi cette citation qu'il fait : « C'est-à-dire que, sur un point essentiel, la notion d' « agression intérieure », Mgr Ancel reprend l'argumentation des impérialistes. En vertu de son raisonnement, un peuple en lutte pour son indépendance ou pour sa libération sociale serait coupable de guerre préventive. Mgr Ancel insinue en même temps que les luttes du prolétariat sont « suscitées » de l'extérieur. » (*Ibid.*, p. 379-380.) Victor Leduc sait très bien ce que dit Mgr Ancel, sans avoir besoin « d'insinuer » quoi que ce soit. Mais il a besoin de cette « insinuation » pour son argument.

Même tour de passe-passe pour l'archevêque de Paris :

« Mgr Feltin, dans une conférence sur l'Eglise et le problème de la paix, parlant du désarmement, déclare : *Le vœu de l'Eglise, c'est la suppression des armements* EN TANT QUE NATIONAUX. (Souligné par nous, V. L.) » On voit déjà l'insinuation qui pointe, et voici où on veut en venir : « Mgr Feltin préconise un *gouvernement mondial* qui *interviendra par la force pour contraindre une nation coupable à respecter le droit*, il ajoute : *L'emploi de la force ne constituera plus à proprement parler une guerre, mais une opération de police internationale.* » « Qui ne voit, conclut Victor Leduc, dans ces paroles, l'appui donné par le haut prélat au département d'Etat, tendant à faire de l'O. N. U. un instrument de sa politique de guerre, comme il le fit pour la Corée du Nord ? » (*Ibid.*, p. 380.) Et d'appeler à la rescousse le R. P. Riquet — sollicité à son tour — pour prouver qu'il ne s'agit pas là d'un « plan purement spirituel » !...

Et la conclusion ? Elle est tout entière dans la tactique préconisée et mise en action par le parti communiste : « expliquer aux catholiques, sans heurter leur foi, la politique réactionnaire du Vatican et de la haute hiérarchie ecclésiastique... en soulignant les raisons politiques qui n'ont rien à voir, en vérité, avec la défense de la religion... ». (*Ibid.*, p. 381.)

Sans heurter leur foi !... Tout le problème de la tactique est là et il revient à vider de tout sens le *credo unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam* pour lequel le chrétien est prêt à mourir. Et on verra comment ce mot d'ordre du parti, cette tactique passe à l'action.

Le parti communiste français devant la jeunesse

Il n'est pas facile à première vue de mesurer, de chiffrer, diraient les amateurs de statistiques, l'influence et l'emprise du communisme sur la jeunesse de France. C'est comme une mainmise diffuse, telle la tache d'huile qui gagne imperceptiblement du terrain ; mais une fois chaque partie infime touchée, la trace reste toujours comme indélébile.

Comment saisir sur le vif cette diffusion lente et latente du communisme qui, dans la jeunesse, prépare la relève des générations et l'expansion de la foi communiste dans le monde ? Par la presse du parti spécialement créée pour la jeunesse. Il faut l'avoir lue pour se rendre compte de l'art consommé de sa technique qui a gradué savamment les étapes de sa pénétration. Il ne faut jamais

(1) Cf. VICTOR LEDUC, *Le Vatican et les princes de l'Eglise contre l'Union des Partisans de la paix*, dans les *Cahiers du communisme* (n° 4, avril 1952), p. 371-381.

oublier qu'un acheteur, surtout parmi les jeunes où l'on se passe si facilement ses illustrés, vaut plusieurs lecteurs. Il suffit alors de faire une addition et une simple multiplication, la presse communiste atteint sûrement, au minimum, plus d'un million de lecteurs. Mais, encore une fois, c'est l'estimation la plus faible en ne comptant qu'un seul lecteur en plus de chaque acheteur.

Cette propagande est assurée par l'insouciance des pères et mères de famille qui ne s'occupent nullement de se renseigner sur ce que lisent leurs enfants. Il n'est pas rare de voir à un kiosque de gare une mère de famille acheter, au petit bonheur la chance, n'importe quel illustré à son garçon ou à sa fille pour avoir la paix à bon marché. Eh bien, voici ce qu'il en est :

Comme tous les partis, aussi bien que naguère le nazisme d'Hitler ou le fascisme de Mussolini, le communisme sait que lorsqu'une idée n'enthousiasme plus les jeunes, elle meurt, et que tout mouvement qui n'a pas l'adhésion de la jeunesse est condamné à périr. Aussi mène-t-il, avec habileté et méthode, une action, directe ou indirecte, en vue d'assurer son recrutement, pour le maintien des avantages acquis, et, plus encore, son développement, pour en obtenir de nouveaux.

Cette action prend les deux formes de la presse et de l'association, la première ouvrant la voie à la seconde, et toutes les deux remarquablement adaptées aux conditions de vie des participants. Nous allons le montrer.

La presse.

Pour les tout petits.

La presse communiste a une voix pour tous les âges. Le langage des fleurs n'est pas le même que celui des moissons. Mais les unes préparent les autres. Ainsi les enfants, les tout petits, du moins ceux qui savent lire, ont leur journal. Ils en ont même deux. C'est *Roudoudou* et *Riquiqui*.

Leur nom est complété par cette mention : « Les Belles Images ». Ils sont mensuels ; le premier paraît le 10 de chaque mois et le second le 20. Ils seraient frères jumeaux, tant ils se ressemblent, si *Roudoudou* qui, en juillet 1952, portait le numéro 20, ne comptait pas onze numéros de plus que *Riquiqui* dont le numéro du même mois est le neuvième. De mêmes dimensions, ils ont un nombre égal de pages — huit — et leur prix est de 30 francs. Ils sortent de la même firme, que nous retrouverons plus loin. Ils conviennent aussi bien aux garçons qu'aux filles.

Pourquoi ces noms de *Roudoudou* et de *Riquiqui ?* Roudoudou est un « cabri », Riquiqui un petit ours brun. Chaque numéro est consacré tout entier au récit de leurs aventures respectives en la compagnie d'autres bêtes. C'est donc une histoire unique qui se continue à travers chacune des deux collections, selon la formule de *Bécassine* ou de *Tintin*.

Des dessins bien composés (quatre pages en couleurs et quatre en noir), dus à deux artistes différents attachés chacun à la même histoire, tiennent les trois quarts de la surface du journal et illustrent le texte, en gros caractères, d'un épisode assez court, qui forme un tout.

Il est très difficile d'écrire pour les tout petits, car leur univers n'est pas le nôtre. Il y faut un sens pédagogique éclairé. Sous ce rapport, les histoires de *Rodoudou* et de *Riquiqui* sont une réussite. Emaillées de traits spirituels ou drôles, elles frappent l'imagination des petits lecteurs ou lectrices et exaltent les sentiments de justice et de fraternité, le fonds généreux sur lequel devront se greffer plus tard, avec la déviation matérialiste, les théories revendicatives du communisme.

L'importance de ces deux journaux d'enfants est soulignée par leur tirage, lequel atteint pour chacun d'eux le chiffre de 120 000 exemplaires (moyenne du premier trimestre 1952).

Pour les enfants.

Après les tout petits, voici pour les enfants.

Vaillant se présente comme « le journal le plus captivant » et « l'illustré du dimanche ». Cet hebdomadaire, qui est dans sa huitième année, comprend seize grandes pages, dont quatre en couleurs, la première et la dernière et les deux du milieu. Comme tous les illustrés de ce genre, il est un mélange d'histoires gaies, de récits d'aventure, d'articles d'actualité et de vulgarisation scientifique, de recettes et de bricolages, de jeux d'esprit, d'anecdotes et de bons mots. Il s'adresse aussi bien aux filles qu'aux garçons et se vend 30 francs.

La page 2 commence par un billet signé « Moustique », d'inspiration variée, précédé de ces mots : « Chers copains ».

Dans le numéro 376, du 27 juillet 1952, une des histoires en images, *Fils de Chine*, relate les exploits de Tao, enrôlé dans les rangs des « partisans » de Canton. C'est la seule allusion, encore que discrète et indirecte, au communisme.

Ce qui constitue le lien, c'est la rubrique de la petite correspondance, intitulée : « Voilà le facteur ». Ce courrier imprimé, où tous les correspondants sont tutoyés, est fort bien fait. Les conseils y sont prodigués et les vœux exprimés avec beaucoup de cordialité. Cela crée une atmosphère d'attachement et d'amitié, un esprit de famille.

Le tirage moyen de *Vaillant*, pour le premier trimestre 1952, a atteint le chiffre hebdomadaire de 121 613 exemplaires.

Camera 34 est un magazine bi-mensuel de 64 pages, du format des *digests*, vendu 30 francs. Il s'intitulait naguère : « Magazine de la jeunesse moderne ». Il paraît convenir aux aînés. Il est dans sa quatrième année.

Des histoires en images, du sport, des enquêtes, des jeux, un reportage, une grande nouvelle, tel est le menu qu'il offre à ses clients. Il présente, il faut le reconnaître, une bonne tenue morale : sa lecture est un divertissement honnête. Si quelque souci de propagande s'y fait jour çà et là, ce n'est que par allusion. Son tirage s'élève à 90 020 exemplaires.

Comme *Roudoudou* et *Riquiqui*, *Vaillant* et *Camera* 34 ont leur administration à Paris, 5, boulevard Montmartre. La dernière page de ces quatre publications porte ces références : *Directrice :* Madeleine Bellet. *Rédacteur en chef :* René Moreu. *Administrateur :* Maurice Coignoux.

Pour les adolescents.

Après les tout petits et les enfants, voici pour les adolescents.

A ce palier nouveau, le ton s'échauffe, la discussion s'ouvre, l'appartenance communiste éclate, nettement caractérisée. Jeunes filles et jeunes gens ont chacun leur organe. C'est *Filles de France* et *L'Avant-Garde*.

Filles de France est un magazine bimensuel de 16 pages, bien présenté, abondamment illustré d'héliogravures. Son prix est de 30 francs. Sa directrice-gérante est Mme Jacqueline Gelly. Il en était à son numéro 234 le 23 juillet dernier.

Le sommaire est varié : une chanson, une nouvelle, une histoire en images avec suite, le récit illustré de Fanfan la Tulipe, déroulement du film à travers plusieurs numéros, un roman en reproduction, bien choisi (*La grande crevasse*, de FRISON-ROCHE), une page sur la mode, et des articles de combat, comptes rendus de congrès, revendications sociales, commentaires d'événements politiques, apologie de la Russie.

Au premier verso de la couverture, une rubrique de petite correspondance, « Les Glaneuses », précède cet ensemble. Les réponses sont chaleureuses, superlatives.

Filles de France tire à 23 500 exemplaires.

Quand on lit *Filles de France*, on a le sentiment de se trouver dans l'antichambre de *l'Humanité*, mais quand on lit *l'Avant-garde* on est tout à fait entré.

C'est un hebdomadaire qui a le format des quotidiens. Il se qualifie « organe de combat des jeunes travailleurs ». Il est dans sa 31e année et se vend 20 francs le numéro ordinaire. Son directeur actuel est M. Léo Figuères.

L'unique numéro d'août est un numéro spécial de vacances. Ses pages sont doublées — il en compte 12 — et son prix aussi. Dès le leader, signé Jean Merot, et intitulé : « Bonnes vacances les gars ! », titre qui ouvre vainement de paisibles horizons champêtres ou marins, il est question de Ridgway, de la guerre microbienne, du service de deux ans, de MM. Jacques Duclos, André Stil, Henri Martin, du feu gouvernement de Vichy et de l'U. R. S. S. C'est le diapason de l'ensemble, sur lequel nous n'insisterons pas. De nombreux articles suivent qui sont dans ce ton, conformément au programme que s'est tracé « l'organe de combat des jeunes travailleurs ».

Il y a pourtant une « nouvelle d'amour inédite », un reportage sur le film *Le dernier Robin des bois*, des articles sportifs, souvenirs et comptes rendus sur le Tour de France, les Jeux olympiques, des notes littéraires sur des livres amis, des récits de voyage à la gloire de la Russie, de la Pologne et de la Chine, une chanson avec sa musique, des jeux d'esprit, des mots croisés. Tout cela, parsemé d'illustrations, s'achève par une page de dessins humoristiques.

On ne saurait mieux présenter *l'Avant-Garde* que ne le fait le texte suivant publié en tête de la page 2 du numéro d'août, sous le titre : « Un seul et même combat ». C'est, en quelque sorte, le *curriculum vitae* de cette feuille :

L'Avant-Garde est née après la première guerre mondiale. Le premier numéro, paru le 25 septembre 1920, brandissait bien haut le drapeau pour la défense de la jeune Révolution d'octobre 1917.

A son exemple, elle allait appeler les jeunes de France à la conquête d'une société nouvelle où les exploiteurs de la jeunesse seraient chassés.

Etant née dans le combat contre la guerre impérialiste, sa ligne de conduite resta toujours la même : la lutte pour la paix.

L'Avant-Garde mena une vigoureuse campagne pour la libération d'André Marty et des autres marins de la mer Noire.

En 1923, notre journal mène le combat contre l'occupation de la Ruhr par les troupes françaises. « Fraternisez avec les ouvriers allemands », disait-elle, en s'adressant aux soldats.

Au Maroc, une guerre colonialiste est déclenchée en 1925. *L'Avant-Garde* la dénonce et engage la lutte pour sa cessation. Gabriel Péri, rédacteu en chef du journal, est condamné à la prison pour l'action de la jeunesse contre la guerre.

1933-1934... C'est la lutte contre le fascisme. En Allemagne, avec la venue au pouvoir de Hitler, *l'Avant-Garde* appelle à la solidarité avec le prolétariat allemand assassiné. En France, en 1934, c'est la lutte victorieuse contre le fascisme avec la grève du 12 février.

L'Avant-Garde mena campagne pour la réalisation du front unique de la jeunesse contre le fascisme. La classe ouvrière unie, et sa jeunesse, obtiennent ensuite les victoires du Front Populaire de 1936.

L'Avant-Garde de 1936 appelle à la solidarité avec le peuple d'Espagne. Franco, avec l'appui des capitalistes, des fascistes hitlériens, vient de porter un mauvais coup à la République espagnole.

Hitler avait marqué un premier point en Espagne. La guerre de 1939 arriva. *L'Avant-Garde* continua à paraître dans la clandestinité.

Gabriel Péri, son fondateur, fut fusillé, une nuit de décembre 1941. Deux de ses rédacteurs tombèrent également sous les balles nazies : Paul Casteur et Lucien Dorland.

1944... La Libération ! *L'Avant-Garde* reparaît au grand jour.

Depuis, notre beau journal poursuit la lutte pour une vie meilleure. Son directeur, Léo Figuères, est poursuivi par le gouvernement de trahison, pour avoir réclamé la fin de la guerre au Viet-Nam. Oui un seul et même combat pour la liberté, pour la paix, contre la guerre.

Le tirage de *l'Avant-Garde* s'élève à 45 941 exemplaires. Comme le bimensuel *Filles de France*, cet hebdomadaire est lancé par les « Editions de la Jeunesse », 9, rue Humblot, Paris, XVe.

Avec ces deux organes, l'initiation des jeunes au communisme prend fin, quand déjà nombre de leurs lecteurs sont aussi des lecteurs de *l'Humanité*.

Notons encore qu'à l'exemple de *Vaillant*, qui trouve un complément dans *Caméra* 34, les clients de *l'Avant-Garde* et de *Filles de France* sont sollicités par *Regards*, illustré mensuel, revue pour la famille si l'on veut, sorte de *France-Illustration* du communisme. Ces 30 pages sans couverture se vendent 50 francs. L'administration de *Regards* est installée 6, boulevard Poissonnière, Paris, IXe.

Plus de la moitié du numéro de juillet (n° 351) est consacrée à la manifestation communiste du 28 mai dernier : « Toute la vérité sur le complot. » La seconde partie, sous le titre : « Pendant ce temps », donne des reportages photographiques plus ou moins tendancieux sur l'Allemagne, la Corée, le Viet-Nam, le Japon, les grèves de juin et diverses manifestations communistes.

Le tirage de *Regards*, qui était autrefois hebdomadaire, atteint 59 208 exemplaires.

Les apparentés.

Il convient maintenant d'ajouter à toutes ces publications franchement communistes deux périodiques qui, sous une autre étiquette, n'en demeurent pas moins un terrain de culture pour le communisme : *Miroir-Sprint* et *La revue de la Jeune génération*.

Miroir-Sprint, comme son nom l'indique, est un hebdomadaire qui consacre uniquement aux sports ses 16 pages couvertes d'illustrations soignées. Au-dessous de son nom figure la mention : « Le miroir des J. O. », indiquant qu'il s'adresse aux jeunes ouvriers. C'est un organe progressiste. Il est bien difficile, en vérité, de le discerner à travers ses reportages, neutres par essence. Le numéro 320, daté du 28 juillet 1952, laisse cepen-

dant percer, à propos des Jeux olympiques d'Helsinki, une sympathie particulière pour tous les athlètes des pays de derrière le rideau de fer.

Miroir-Sprint, dont le directeur est M. Maurice Vital, a sa rédaction 27, rue de la Michodière, Paris, IIe, et son administration 6, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris, IXe. Un cartouche de sa couverture porte ces mots : « La plus forte vente des hebdomadaires sportifs. » Son prix est de 35 francs, son tirage de 164 144 exemplaires.

La Revue de la Jeune Génération, 15, rue Taitbout, Paris, IXe, qui s'intitule encore : « Revue internationale de la Jeunesse », forme un beau fascicule de 64 pages, sous couverture illustrée. A l'intérieur, quelques clichés émaillent le texte des articles. Sa dernière page nous apprend qu'elle est éditée « par le Comité français de la jeunesse démocratique » et que son administratrice a nom Geneviève Leroy. Sa couverture nous donne la liste de son Comité de rédaction. Il est assez éclectique, comme on va le voir.

Il comprend d'abord le directeur de la revue, M. Louis Baillot, et le rédacteur en chef, M. Jean Ellen. Puis les membres suivants : Guy Ducoloné, secrétaire de l'Union de la Jeunesse républicaine de France ; Mauricette Vanhoutte, secrétaire de l'Union des Jeunes Filles de France ; Robert Mension, secrétaire de la Fédération sportive et gymnique du travail ; Yves Morel, secrétaire de l'Union des Vaillants et Vaillantes ; Andrée Barniaudy, dirigeante des Eclaireurs de France ; Raoul Dubois, dirigeant des Francs et Franches Camarades ; Mascarello, secrétaire de la Fédération des métaux C. G. T. ; abbé Jean-Pierre Fourmenteaux, Raymond Lavigne, journaliste ; Gérard Singer, artiste peintre ; René Rival, international de basket-ball ; Henri Bassis, écrivain ; Prodromides, chef d'orchestre ; Charles Imbert, chanteur ; Charles Dobsynski, journaliste.

Cette revue prêche notamment la lutte contre le colonialisme, défend les « opprimés » de tous les pays, exalte le comportement des démocraties dites populaires, fait campagne pour la « défense des droits de la jeunesse », etc. Elle apparaît, en somme, comme progressiste.

Sa périodicité est bimestrielle ; son prix est de 60 francs. Son tirage ne dépasse pas 10 000 exemplaires.

Les groupements.

Nous venons de montrer quel moyen de formation était la presse communiste pour les jeunes. Cette formation trouve son aboutissement dans différents groupements constitués par la clientèle propre à chaque publication. A l'exception des tout petits, tous sont enrôlés dans des organisations adéquates à leur âge.

Ces groupements, tout à fait indépendants des périodiques grâce auxquels ils se recrutent, sont entre les mains des militants du parti qui leur donnent les mots d'ordre, et le siège de leurs fédérations n'est point celui des administrations ou des rédactions intéressées.

De *Vaillant* est issue *l'Union des Vaillants et Vaillantes*, qui a élu domicile 10, rue Vézelay, Paris, VIIIe. Son secrétaire est M. Yves Morel, déjà cité plus haut parmi les membres du Comité de rédaction de *la Revue de la jeune génération*.

Les Vaillants et Vaillantes semblent remplacer les « Faucons rouges » d'avant la guerre. Ils mêlent les activités du plein air à celles du genre « cercle d'étude ». Ainsi mènent-ils actuellement une « grande » enquête sur les vacances.

Filles de France est le principal agent recruteur de *l'Union des Jeunes Filles de France*, installée, 110, rue Richelieu, Paris, IIe. L'Union a pour secrétaire Mauricette Vanhoutte, elle aussi membre du Comité de rédaction de la *Revue de la jeune génération*.

L'U. J. F. F., qui a tenu à Ivry, les 12, 13 et 14 juillet 1952, son VIe Congrès national, constitue des groupes appelés « foyers ». Il y a le foyer de tel arrondissement, le foyer de telle ville. Les activités de ces foyers « où règnent l'entraide et l'amitié » sont celles, mais plus amplifiées, des groupes de Vaillants et Vaillantes, eux aussi répartis par secteurs.

Cette organisation a été créée par Danièle Casanova, dont l'héroïque souvenir constitue une véritable mystique et entretient la flamme des adeptes.

L'Union de la Jeunesse Républicaine de France, que prône *l'Avant-Garde*, est une formation front national où les communistes ne doivent représenter, en principe, que l'un des éléments constitutifs, tout comme les socialistes et les démocrates d'appartenance variée. M. Guy Ducoloné en est le secrétaire. On a vu déjà qu'il était encore, à l'exemple des deux secrétaires de l'Union des Vaillants et Vaillantes et de l'Union des Jeunes Filles de France, comme par hasard, membre du Comité de rédaction de *la Revue de la jeune génération*. Les bureaux de l'U. J. R. F. se trouvent, 20, rue du Mail, Paris, IIe.

Les communistes membres de ce mouvement, dont ils forment le véritable noyau, s'emploient, suivant leur habile tactique, à régler son action selon les consignes de Moscou. La réussite est là, pour des buts de moindre envergure, presque aussi complète qu'elle l'a été à la C. G. T.

Il en est, hélas ! de même pour la *Fédération sportive et gymnique du Travail*, de caractère progressiste, qui a, pour secrétaire, M. Robert Mension — un autre protecteur de *la Revue de la jeune génération* — et dont le siège est, 23, rue Drouot, Paris, IXe.

A cette formation de la jeunesse par le journal et par le groupe, il y a lieu d'ajouter, pour être complet, celle qui vient de certains maîtres de l'enseignement. Un inspecteur de l'Académie de Paris nous confiait récemment que la proportion des communistes dans les rangs des professeurs de l'enseignement secondaire était bien plus forte que chez les instituteurs qui s'arrêtent volontiers au socialisme. Ainsi se prépare, dans la classe intellectuelle, par le prosélytisme de ces éducateurs, des générations de doctrinaires du matérialisme dialectique. Certes, au regard de la masse changeante et moutonnière, ils ne composent qu'une élite restreinte, mais il ne faut pas les sous-estimer puisqu'ils sont le levain dans la pâte.

L'action communiste dans la jeunesse italienne

Sous ce titre, nous lisons dans la Rivista del Clero Italiano *de Milan (juin 1952) les pages suivantes où les faits énoncés se ressentent évidemment du tempérament et de la mentalité de la jeunesse en Italie* (1) :

A côté des *Associazioni dei Pionieri d'Italia*, instituées pour la déchristianisation des enfants,

(1) Traduction de *la D. C.*

l'organisation qui, en ces derniers temps, attire l'attention particulière du P. C. I. (parti communiste italien), est la *Federazione Giovanile Comunista Italiana.*

Elle fut précédée, comme formule et structure d'organisation, d'autres expériences qui ne se révélèrent pas correspondre entièrement au but, comme l'*Alleanza Giovanile,* le *Fronte della Gioventù,* l'*Associazione Ragazze Italiane.* Celles-ci demeurent toutefois, sous la spécieuse apparence d'organismes apolitiques, comme des miroirs aux alouettes, pour attirer garçons et filles au mouvement communiste. Elles servent de réclame et sont des tremplins de lancement.

Le véritable instrument pour la formation marxiste de la jeunesse est, aujourd'hui, en Italie, la F. J. C. I. (Fédération de la Jeunesse communiste italienne). Elle accueille les jeunes de 14 à 21 ans (1). Elle a son hebdomadaire particulier qui s'intitule *Pattuglia* (Patrouille).

Directives supérieures.

Les directives pour le travail parmi les jeunes sont venues de haut et de personne qualifiée. L'honorable Longo, vice-secrétaire national du P. C. I., parlant dans l'*Unità* (5 avril 1949) des forces des jeunes, constatait que « déjà en 1947-1948 l'affluence des jeunes au parti a diminué ». La faute en était aux organisations de jeunesse catholiques dans lesquelles le P. C. I. « a désormais des adversaires aguerris ». En conséquence, l'honorable Longo insistait pour qu'on donne « un plus grand élan et de meilleures possibilités d'initiatives au mouvement de jeunesse, en créant la *Federazione Giovenile Comunista,* c'est-à-dire l'organisme qui doit recueillir les jeunes non seulement sur le plan de cellule mais de section, de fédération et, enfin, sur le plan national ». Il concluait en réclamant qu'on « se tourne vers les plus jeunes, c'est-à-dire vers ceux de 14 à 18 ans, qui restaient jusqu'alors en dehors des cellules communistes » et auxquels « l'organisation catholique s'intéressait avec le plus grand soin ».

En vérité, la propagande communiste parmi les jeunes, depuis quelque temps, s'est fortement intensifiée, et on doit reconnaître qu'elle n'a que trop atteint une bonne part de ses buts. L'œuvre de prosélytisme est menée avec une activité fébrile, en se servant de multiples initiatives et en employant des moyens dépourvus de tout préjugé.

Vers la jeunesse étudiante et ouvrière.

Les communistes s'orientent avec un soin particulier en deux directions : vers les jeunes étudiants et vers les jeunes travailleurs. Beaucoup n'ont pas apporté une attention suffisante au travail silencieux et peu apparent, mais en réalité mené avec une grande adresse, parmi la jeunesse étudiante. Le mot d'ordre lancé par la direction de la F. G. C. I. est de faire éclore une cellule de jeunes dans tout Institut ou Ecole supérieure (lycées, Ecoles normales, Instituts techniques ou de formation professionnelle, etc.). Même dans les Universités on doit créer des organismes dirigés vers le même but.

Naturellement, puisqu'il s'agit d'un secteur bien délicat, les communistes usent de la tactique qui leur est habituelle : en se donnant de belles apparences, en donnant vie à des organisations d'étudiants qui, d'après leur étiquette et leur forme extérieure, ne paraissent pas liées à un parti politique ni à une idéologie particulière.

Ce n'est qu'au bout d'un certain temps, quand l'initiative a pris pied, que les jeunes communistes dévoilent le but et manifestent ouvertement les fins idéologiques et morales desdites organisations.

Les prêtres, particulièrement ceux qui sont chargés de l'enseignement de la religion, et les professeurs sincèrement catholiques devront être très vigilants pour empêcher la création de ces organisations ou pour en circonscrire l'action délétère, quand elles existent déjà.

D'une enquête menée pour connaître à quel point est parvenue la pénétration communiste en ce secteur, il résulte que, pour notre part, il n'y a pas lieu d'être trop tranquilles et optimistes. Dans les régions où le P. C. I. est mieux organisé et actif, désormais presque dans tous les principaux Instituts est constitué un noyau actif de jeunes étudiants communistes qui se réunissent régulièrement et qui étudient le moyen d'influencer leur milieu : dans les autres régions on tend au même but.

Où pourtant le parti communiste développe une activité encore plus grande et en recueille les fruits les plus abondants, c'est parmi la jeunesse ouvrière.

Des conditions particulièrement favorables facilitent son travail. Il s'agit de très graves problèmes d'ordre économique et moral qui poussent les nouvelles recrues du monde ouvrier vers le communisme. Le manque d'emploi de la jeunesse (en Italie, sur 2 millions environ de chômeurs, un demi-million est composé de jeunes) ; le manque presque absolu d'instruction professionnelle ; un intérêt insuffisant pour la santé et l'hygiène à l'usine et la sécurité des jeunes ouvriers ; l'absence de logements, sont des facteurs qui, réunis aux plus graves périls moraux, ouvrent naturellement la voie à la pénétration marxiste. Les communistes ne rencontrent que peu de difficultés et d'opposition de la part des organisations catholiques qui, nous devons l'admettre, dans ce secteur sont peu efficaces.

Le prosélytisme est vraiment impressionnant. Déjà, à l'heure actuelle, en certaines régions d'Italie, la plus grande partie de la jeunesse ouvrière, consciente et active, ou bien milite dans la F. G. C. I. ou bien se trouve sous l'influence des organisations paracommunistes. Il résulte de récentes enquêtes que, dans presque toutes les provinces de l'Emilie, 80 pour 100 des jeunes ouvriers proprement dits se meuvent dans l'orbite du parti communiste ; et le pourcentage, s'il pèche, pèche certainement par défaut et non par excès. En de nombreuses paroisses rurales, ou à la périphérie des grandes villes, même aux jours de fête, l'église est déserte de jeunes, alors que les maisons du peuple, les salles de bal et les cinémas en sont combles.

Ce qui pousse l'activité du P. C. I. en cette direction, c'est la conscience que, aujourd'hui, qui a avec soi la jeunesse ouvrière aura demain de son côté la classe ouvrière. Cette classe, tous lui reconnaissent le rôle décisif dans l'instauration d'un nouvel ordre social.

Méthodes et éducation communistes.

La directive générale pour l'action est la suivante : la nouvelle éducation qu'il faut donner à la jeunesse doit neutraliser, bien plus, remplacer

(1) *Statuto della F. G. C. I.,* éd. Giuventu, Rome 1950.

l'éducation morale et religieuse du christianisme. Le but final : former les jeunes à une conception matérialiste de la vie en les marquant d'un esprit de lutte et en les poussant à l'athéisme militant.

Les moyens pour cette éducation sont des moyens communs : éteindre chez les jeunes gens et jeunes filles le sentiment moral, instiller l'insouciance et le mépris de la religion.

Démontrer que la F. G. C. I. devient une école d'immoralité, n'est vraiment pas difficile. A la base de la vie interne et de toute manifestation externe de la F. G. C. I. une camaraderie absolue entre garçons et filles ; on ne fait aucune attention à ce que la promiscuité ne dépasse pas certaines limites au-delà desquelles s'ouvre la voie à l'immoralité.

Il n'y a pas de manifestation organisée par les associations communistes qui ne se termine par un bal. L'étiquette « bal populaire ou démocratique », en opposition avec les divertissements des classes aristocratiques, ne cache pas la nature d'une chose qui énerve et corrompt la jeunesse. Il est certain que le P. C. I. est, en ces dernières années, le plus tenace organisateur de fêtes et de bal : il semble que de cette manière il a trouvé un des meilleurs filons pour remonter ses finances.

Toute occasion est bonne pour l'élection d'une miss, d'une petite reine, d'une starlette. Des plus grandes manifestations jusqu'à la plus modeste fête de cellule, c'est une floraison prodigieuse d'étoiles et de petites reines. Miss Unità, Miss Vie Nuove, Miss régionales, provinciales, communales et paysannes, Miss Semailles, Miss Vendanges, Miss Primavera, etc., on a l'impression d'être à une « foire » où des juges qualifiés sélectionnent des têtes de bétail et où les animaux sont estimés et admirés suivant une seule valeur : leur corps. Il manque à cette revue une « Miss Vice » et le défilé serait complet.

Que dire de la chose absolument nouvelle dans les traditions du peuple italien, qui fait que dans toutes les manifestations et parades du P. C. I. défilent des groupes de filles qui, foulant aux pieds tout sens naturel de pudeur, se présentent en public à demi nues ? Lors des dernières célébrations du 1er mai, de la Fête nationale de l'*Unité* à Bologne, le 23 septembre 1951, cet indécent spectacle a atteint des limites intolérables.

C'est une règle, admise sans discussion et très répandue, d'éducation communiste, que pour les jeunes « est licite et moral tout ce qui est utile aux intérêts du parti, est immoral tout ce qui nuit à ses fins ».

Pour ce qui regarde le problème religieux, l'éducation donnée aux jeunes est cohérente avec la ligne marxiste. La tactique est toujours la même : on part du mépris et de la haine à l'égard des ministres de Dieu, désignés comme ennemis de la classe ouvrière et alliés des riches, pour passer graduellement à l'insouciance des pratiques religieuses et au rejet des vérités révélées.

L'école facilite le chemin à une haine absolue, vraiment satanique, qui est un reniement de l'essence même du christianisme, l'amour.

Le point d'arrivée : l'athéisme militant.

Quelques documents significatifs.

Que ces principes et enseignements soient destinés à corrompre profondément l'âme des jeunes et à briser en elle tout lien avec la morale et la foi chrétienne, n'est que trop prouvé par des documents très nombreux et impressionnants.

Nous en rapportons quelques-uns, en assurant qu'il s'agit de faits rigoureusement vérifiés.

A l'occasion d'une fête religieuse, un prêtre du diocèse de Bologne se rendit à Rondi di Crevalcore (Bologne). Il put approcher une dizaine de jeunes ouvriers de 15-16 ans. Ils étaient les seuls dans tout le pays à avoir participé à la procession. Entrés dans le vif de la conversation, les garçons répétèrent toutes les calomnies que la presse et la propagande communistes insinuent contre les prêtres et l'Eglise.

A propos de la moralité, ils assurèrent que chacun d'eux avait trois ou quatre jeunes filles, leurs « compagnes », avec lesquelles ils s'amusaient ; qu'on pouvait aller danser trois ou quatre fois la semaine, et que la vie était belle ainsi, non comme l'enseignaient les prêtres. Interrogés s'ils croyaient en Dieu et dans la religion, ils répondirent : « Nous croyons à la religion, mais pas à celle des prêtres. »

Durant le Festival de la Jeunesse de la Fédération de Plaisance qui se déroula du 14 au 17 juillet 1950, fut lancée la surprise de « quatre jours de mariage symbolique entre jeunes ». Un manifeste, diffusé parmi la jeunesse, annonçait : « Le syndic (maire) du village fait savoir qu'il y aura aussi le Bureau des Mariages et Divorces. Quatre jours, par conséquent, de gogaille. » Et on ajoutait que le syndic délivrerait aux jeunes des copies improvisées de « certificat de mariage », où l'on disait que les jeunes, « symboliquement unis en mariage » devant le syndic en personne, s'engageaient, « sur leur honneur de jeunes..., à passer ensemble quatre jours de félicité ».

La haine qui est systématiquement inculquée dans l'âme des jeunes en empoisonne le cœur et peut être difficilement déracinée.

Récemment un Excellentissime évêque se rendit en prison où étaient détenus les assassins du jeune martyr Giuseppe Fanin. L'instigateur du crime, Gino Bonfiglioli, alors secrétaire de la Fédération de S. Giovanni in Persiceto, ne fit aucune réponse aux paroles paternelles de l'évêque. Seulement à la demande s'il se repentait de ce qu'il avait fait, il répondit :

— J'ai fait ce que je devais faire, et je suis content.

Le 10 janvier 1950, à Forli, quatre jeunes communistes abordèrent le jeune d'Action catholique Naviglio Badocco et lui intimèrent de remettre sa carte d'A. C. Passé le premier moment de stupeur, le garçon leur opposa une fière résistance. Aussi, fut-il attaqué sauvagement, frappé à coups de poing et à coups de pied et laissé à terre évanoui.

Les quatre jeunes communistes, non contents de cela, revinrent avec un fil de fer barbelé et griffèrent la poitrine en traçant deux profondes croix.

Ce qui arriva à Ostina di Regello (Florence), à la veille des élections administratives du 10 juin 1950, eut un vaste écho, suscitant une profonde émotion.

Deux garçons de 16 à 17 ans, postés à l'angle d'une maison, firent feu brutalement sur le curé Don Emilio Servolini, le blessant à la tête.

Transporté à l'hôpital, il pardonna à ses agresseurs, qu'on avait découverts.

Les deux garçons, Luciano Turini et Guido Maffei, qui avaient agi par haine du prêtre, appartenaient à des familles extrêmement rouges ; ils étaient inscrits à la *Federazione Giovenile Comunista Italiana*.

A quelle forme d'athéisme cynique et déconcer-

tant on peut parvenir, on en eut la preuve par les deux faits suivants, dont les protagonistes sont deux garçons de 20 ans.

En 1950, dans la paroisse de Viadagola di Granarolo (Bologne), se déroulait la procession traditionnelle du *Corpus Domini*. Les rues et les maisons, sur le parcours de la procession, étaient décorées pour la fête. A un certain point tout était nu. On sut bientôt pourquoi.

La soirée précédente, la famille qui habitait près de là, invitée à préparer quelque chose, ne voulait pas entendre raison. Une jeune fille de 19 ans alla même jusqu'à dire : « Il n'y a rien à préparer ; nous, nous l'avons déjà préparé l'autel pour la Madone et pour le Seigneur : c'est le fumier. »

Dans un petit coin de la commune de Castelfranco Emilia (Modena), en 1949, un jeune homme de 25 ans environ se mourait. L'assistait à ses derniers moments sa sœur, inscrite au P. C. I. et secrétaire de l'A. R. I. (*Associazione Ragazze Italiane*. Association des jeunes filles d'Italie). Celle-ci ne l'abandonnait pas un instant pour l'empêcher de faire appeler le prêtre, et lui suggérait les plus infâmes blasphèmes. Une jeune fille, amie de la famille, put entendre les dernières paroles que la sœur disait à son frère mourant : « Si, de l'autre côté, il t'arrive de rencontrer Jésus-Christ, crache-lui à la face aussi pour moi. »

Ce n'est pas sans un sentiment de révolte qu'on lit ces choses. Des faits semblables fournissent la preuve, avec une éloquence incomparable, de l'étendue et de la profondeur du mal qui a été semé et mûrit déjà au milieu de la jeunesse.

D'une enquête menée avec sérieux par un hebdomadaire français sur les mouvements de jeunesse communistes dans toutes les nations de l'Europe, il résulte que, pour le nombre des inscrits et pour la technique de pénétration et de formation, la première place revient à l'Italie. Le clergé italien doit être conscient de cette triste réalité et étudier les mesures opportunes pour porter remède à un mal si grave.

Rien ne doit être négligé pour assurer à l'Eglise et au Cœur de Jésus l'âme de nos jeunes gens.

P. Dr TOMMASO TOSCHI, O. F. M.,
vice-assistant provincial de l'A. C. L. I. de Bologne.

Une application étudiée des méthodes communistes

« Mouvement patriotique » et persécution religieuse en Chine.

Voici enfin, prise sur le vif, une application des méthodes communistes. Nous avons signalé en son temps le caractère pernicieux du « Mouvement patriotique » et de la « Triple économie » en Chine, deux organisations du communisme triomphant. Ici, une plume autorisée a rassemblé les informations fournies de première main à ce sujet (1) *:*

> « La loi garantit la liberté de religion ? Ne t'illusionne pas, ce n'est plus pour longtemps !... »
>
> *Commissaire politique à un missionnaire, en février* 1951.

Vus du côté communiste, la nature et le sens du « Mouvement patriotique » ne laissent place à

(1) *Bulletin de la Société des Missions-Etrangères de Paris*, mai 1952, p. 304-314.

aucune équivoque ; l'historique et les textes sont fort clairs (1). La réalisation pratique du plan persécuteur l'est beaucoup moins, surtout si l'on ne prend pas soin de relier les faits épars aux principes qui les commandent. Car on se retrouve là dans le champ propre de l'action dialectique, et qui dit dialectique dit confusion, lutte et anarchie. L'homme « dans le bain » s'abstrait difficilement des phénomènes superficiels immédiats, tout comme le soldat auquel une vue d'ensemble de la bataille est impossible. On peut cependant reconstituer la manœuvre telle qu'elle s'est déroulée en Chine et plus spécialement dans l'Ouest du pays. Nous savons déjà que la méthode persécutrice repose sur le noyautage interne de l'Eglise par la dialectique ; le Mouvement patriotique religieux n'a d'autre but que de l'introduire dans la société catholique et d'y nourrir son activité. Pratiquement, les choses se passèrent de la façon suivante :

PREMIER TEMPS. — **L'approche.**

L'Eglise catholique, comme les autres religions, est un milieu humain caractérisé ; ses membres appartiennent à la communauté nationale chinoise ; au même titre que les autres citoyens, ils sont tenus à l'effort patriotique.

Ils doivent, en tout premier lieu, manifester publiquement leur amour du pays. Dès lors, ils sont invités, soit en bloc aux grandes réunions de masse, soit par délégations représentant les paroisses, les écoles, les groupements spéciaux (*v. g.* les unions féminines). En outre, il faut organiser des manifestations et défilés composés uniquement de catholiques. Le caractère particulier de ces démarches est qu'elles sont faites par les chrétiens *en tant que tels, et sous la dénomination « Eglise catholique »*. Les banderoles et drapeaux portent, la plupart du temps, sur prescription directe des autorités, le titre : « Eglise catholique de X... », « Paroisse de X... » Tantôt une seule paroisse organise ces manifestations, tantôt ce sont toutes les paroisses d'une même ville, ou encore tous les districts relevant d'une même sous-préfecture doivent s'y rassembler pour une démonstration de masse.

Naturellement, on y clame les slogans habituels, les discours règlementaires y sont prononcés, enfin l'assemblée adopte « à l'unanimité » des résolutions et proclamations qui sont publiées dans la presse, tirées à part et envoyées aux autres diocèses et chrétientés. Dès le début, les communistes s'efforcèrent de mêler à ces déclarations, slogans, discours ou proclamations des phrases tendant au schisme et à l'Eglise indépendante. Ils obtinrent gain de cause immédiat en certains lieux, un refus absolu ailleurs, des textes équivoques le plus souvent.

Les promoteurs en scène appartiennent à la catégorie des chrétiens conquis dès la première heure, les meneurs réels du ballet restent invisibles. Là où s'affirme la résistance, ils reculent (2), donnent des explications apaisantes et interprètent eux-mêmes dans un sens catholique les formules les plus aventureuses : « Qu'allez-vous donc chercher ? Mais non, voyons ! Il ne s'agit nullement

(1) Voir *Bulletin*, n° 46, p. 233.

(2) Un exemple entre mille : Dans une ville, on attaqua directement les missionnaires locaux. Echec complet. Changement de tactique : on lance les chrétiens contre les impérialistes en général, puis contre un personnage lointain et inconnu : « Riberi, citoyen de Monaco » et accessoirement (mais cela présenté comme une qualification sans importance) représentant du Pape. Les chrétiens marchèrent, car c'est si loin Nankin, et l'exécution d'un inconnu absent secoue moins les nerfs que le meurtre d'une personne amie et présente. Mais, durant cette campagne contre l'internonce, le contact des chrétiens-communistes était maintenu, la gangrène agissait : quelques mois plus tard, les mêmes chrétiens réclamaient la « punition » de leur évêque et des missionnaires locaux ! On voit le processus. Les ponts auraient été rompus dès la première escarmouche, la communauté chrétienne se serait bandée dans la résistance. Le dialogue continué a tout perdu.

d'attaquer le Pape ou de s'en séparer. La foi, le culte et l'Eglise n'ont rien à craindre. La liberté de croyance est inscrite dans le « Programme commun »... Le gouvernement protège la religion, ses édifices, ses personnes et ses biens. » (1)

Ces phrases sonnent toujours dans nos oreilles...

Le virus entre dans l'Eglise.

Les beaux défilés ne suffisent pas. Certes, on y prend conscience du devoir patriotique, mais il faut passer à l'action, prouver son amour du pays dans les faits. A chaque groupe social, à chaque individu de penser très sérieusement aux moyens de collaborer à la grande œuvre nationale. De discours en proclamation, de meeting en défilé, on arrive à cette résolution : je dois consacrer mon temps, mon travail, mes forces et ma vie au service total de la nation. Je dois tout lui sacrifier.

Sans délai, on passe au « traité d'amour du pays ». C'est un engagement solennel, un acte public, par lequel individu, famille ou corporation promet d'accomplir tel acte, d'augmenter le rendement de son travail, de réaliser telle économie ou de se consacrer à telle tâche dont l'utilité et le bénéfice iront directement et uniquement à la puissance nationale...

Plus que les autres, les chrétiens sont obligés au patriotisme de par les impératifs de leur foi et l'exigence du quatrième commandement. C'est également l'ordre de saint Paul : « Soyez soumis aux autorités. » C'est enfin la volonté du Christ, simple fidélité à son esprit : « Rendez à César... » Les malédictions de Jésus contre les pharisiens, cette « race de vipères », ne sont-elles pas la preuve de sa haine contre ceux qui utilisent la foi à des desseins honteux ? Le Christ n'est-il pas le premier réformateur, celui qui chassait les vendeurs du temple et stigmatisait les chefs religieux infidèles à leur mission ? N'est-ce pas suivre ses traces que vouloir une Eglise pure ? (2)

Or, en raison de l'agression impérialiste, la patrie est en danger. Mon devoir de chrétien est clair : je dois la défendre.

Mais, pour la défendre, il me faut d'abord connaître l'ennemi et ses ruses, il me faut étudier la conjoncture actuelle, il me faut compléter ma « culture politique »...

Et voilà comment de multiples déclarations de chrétiens abusés contiennent ce programme : « Avant tout, pour mieux comprendre leur devoir à l'égard du pays et pour mieux l'accomplir, les fidèles s'engagent à fonder des cercles d'étude et à les suivre avec assiduité... »

La dialectique est dans l'Eglise !

DEUXIEME TEMPS. — **L'étude.**

Tout le monde, dans le pays, étudie, toutes les classes sociales, toutes les corporations, toutes les écoles, tous les individus ; les chrétiens comme les autres. Mais les cercles de chrétiens, d'après la nature des choses, étudient le patriotisme sous l'angle « ecclésial ». On arrive à ce stade par le cheminement suivant : l'ennemi de la patrie, c'est l'impérialisme ; la nation engage son existence dans la lutte qu'elle doit mener contre lui. On étudie donc l'impérialisme sous ses formes différentes : militaire, culturelle (gare aux écoles), « économique », « charitable » (gare aux hôpitaux, dispensaires et orphelinats !), coloniale ou politique, etc. L'impérialisme est partout, ses activités innombrables, son habileté effrayante, sa nocivité pour la Chine du passé et du présent immense.

Deux ou trois fois par semaine, parfois tous les jours quand la question traitée revêt une particulière importance, les chrétiens étudient..., sous la présidence, si possible, d'un ecclésiastique progressiste et sous la direction effective des délégués du gouvernement local. C'est donc une session d'études politico-sociales... qui se teinte presque immédiatement d' « ecclésiologie ». Car enfin, l'impérialisme aurait pu se servir aussi de la religion dans un but inavouable ; par exemple, ce chrétien, ce prêtre, cet évêque... Il y aurait bien des réserves à faire sur son activité... Et ceci encore... et cela... Bref, on insinue, bientôt on exprime ouvertement, puis on affirme, enfin on accuse... La gravité des insinuations et accusations suit exactement le progrès des esprits ; on dose le poison dans la proportion que les assistants peuvent ingérer sans mettre en branle les automatismes de défense (1). Autrement dit, on brouille insensiblement toutes les idées, tous les plans, tous les faits. Le chrétien moyen perd pied... Quand il est mûr, c'est-à-dire quand la manœuvre peut obtenir un minimum d'adhésions, on passe à l'accusation directe contre les missionnaires étrangers, contre l'internonce, contre les œuvres... Chaque fois qu'une résistance est sentie, on lâche du lest (2), *on reprend soigneusement l'étude de la question* (3) par la base, pendant des semaines au besoin, jusqu'au moment où les esprits seront amenés au point voulu.

Le deuxième temps de la manœuvre consiste donc à miner la confiance des fidèles dans leurs chefs religieux...

On a ainsi des prêtres et des chrétiens de bonne foi qui ne voient plus clair : « Le P. Tong s'est trompé. » Le P. Tong est vraiment un impérialiste, c'est pour cela qu'il est puni et non pour son discours de l'autre jour. » (4) « Il faut reconnaître que le Vatican est bien sous la puissance des impérialistes américains. » « Il est bien vrai que vous, les missionnaires étrangers, vous nous

---

(1) Un autre fait caractéristique : chaque fois que la résistance s'affirmait, les dialecticiens communistes temporisaient, mais les meneurs officiels (chrétiens progressistes) accentuaient leur pesée. Apparemment, ceux-là n'étaient que des « réformateurs » modérés, ceux-ci, des « indépendants » farouches. On identifie ici encore la norme suprême : la « purification » de l'Eglise est, officiellement, l'œuvre des chrétiens. Les communistes sont de parfaits montreurs de marionnettes.

(2) Argumentation absolument authentique, entendue par de nombreux missionnaires en des lieux différents ou tirés des journaux et des proclamations progressistes. L'un de nous écouta patiemment, un jour durant trois quarts d'heure, un commissaire politique lui expliquer le devoir patriotique d'après le quatrième commandement. Le même commissaire reprenait sa dissertation dans la soirée, devant les 300 chrétiens du lieu, et pendant une heure trois quarts cette fois. En suite de quoi un chrétien fut torturé et six autres emprisonnés à l'issue de la séance ; l'un d'entre eux a été fusillé peu après. Voilà ce que produit l'interprétation communiste de l'Evangile et du dogme !

---

(1) Remarquer l'intransigeance des principes et des buts affirmés dans les documents officiels et la souplesse, la prudence de la tactique immédiate sur les individus. Le communisme n'a jamais nulle part dissimulé ses intentions, on peut même trouver dans le commerce les manuels pratiques dans lesquels l'action du militant est codifiée, démontée, expliquée dans tous ses détails, rapportée aux principes du matérialisme dialectique et historique. L'équivoque et le brouillard ne commencent qu'au niveau de l'action directe immédiate sur les personnes à séduire. Quand on regarde quelqu'un poser un piège à alouettes, peut-on se tromper sur ses intentions ?

(2) Si la plus grande partie des chrétiens sont rétifs ou alarmés, le recul tactique est absolu ou change alors de front (cf. note 2). Si quelques sujets seulement sont opposés on les attaque directement et en face (sauf s'ils ont une influence morale considérable ou déterminante sur les autres, car, en ce cas aussi on temporise en changeant de front), ou mieux, on les fait attaquer par le reste de l'assemblée qui, ainsi, se compromet, s'enferre davantage et plus rapidement.

(3) Par où l'on voit, une fois de plus, que le cercle d'étude est à la base de tout, le moyen *sine qua non* de la réussite du plan communiste, car c'est lui qui désagrège et brouille tous les concepts. Le cercle d'étude à tout prix, et quelles que soient les conséquences du refus, doit être écarté par nous. Le refus ne peut entraîner qu'une coercition extérieure sur des âmes inentamées, le cercle d'étude les pourrit au plus intime d'elles-mêmes.

(4) Le *P. Jean Tong Che Tche*, qui prononça le célèbre discours de Chungking, le 3 juin 1951 ; arrêté le mois suivant, jamais plus on n'en a entendu parler. Cf. *Bulletin* n° 39, septembre 1951, p. 524.

maintenez dans une mauvaise éducation. » « L'Eglise est vraiment agent de l'impérialisme. » (1)

TROISIEME TEMPS. — Le combat.

Les prêtres et les chrétiens sont mûrs pour la purification de l'Eglise. On passe aux meetings et défilés de protestation contre les agissements de tel ou tel bouc émissaire, parmi lesquels quantité de missionnaires étrangers, l'internonce et souvent l'évêque du lieu... Accusations politiques ou de droit commun (*v. g.* espionnage, trafic d'armes ou de devises, assassinats dans les orphelinats, Légion de Marie « organisation terroriste », oppression du peuple, etc.). Suppliques des chrétiens demandant au gouvernement la punition des « criminels ». Naturellement, l'autorité accède aux désirs du « peuple chrétien » (2).

Les cercles d'étude ont donc changé d'allure : ils se sont mués en moteur de lutte directe du peuple chrétien contre ses « mauvais bergers ». En même temps, leur champ d'investigations s'étend : ce n'est plus seulement l'histoire chinoise contemporaine qui en fait l'objet, mais l'histoire de l'Eglise universelle sous tous les cieux et à toutes les époques. Or, comme l'histoire est nécessairement interprétée selon les règles du matérialisme historique, il est clair que l'action de l'Eglise apparaît malfaisante de bout en bout... La Papauté elle-même est infectée et centre principal d'infection (il s'agit des services supérieurs de l'Eglise, avec allusions seulement à la personne du Pape, car la fidélité au Pape est encore presque inentamée partout)... Il faut purifier l'Eglise non seulement dans ses personnes, mais encore dans ses structures.

QUATRIEME TEMPS. — L'annexion.

Le cercle d'étude s'est à nouveau métamorphosé : il a pris en main les destinées de l'Eglise, car on ne peut la laisser pourrir plus longtemps sous l'emprise impérialiste. On lui ôte son « venin féodal et réactionnaire » en la démocratisant : le cercle d'étude devient le Comité directeur de la paroisse ou du diocèse. Il est composé pour les trois quarts de chrétiens et contrôlé directement par les agents politiques. Les activités religieuses (!) ne sont plus guère que des prétextes à réunions de culture marxiste. L'Eglise véhicule l'idéologie communiste beaucoup plus que le dogme catholique, qui cède la place un peu plus tous les jours.

Au cours des différentes périodes de la manœuvre, les religions ont perdu leurs distinctions. La purification entraînait l'unification. Les diverses confessions se fondaient en une super-religion, celle des « croyants chinois ». Les délégations des groupes religieux à des assemblées lointaines ou d'un degré supérieur se faisaient sans distinction de dénomination religieuse. Le groupe unique constitué par les différentes confessions d'une ville élisait n'importe quel représentant : on vit ainsi un prêtre catholique député par les protestants à une réunion projetée à Pékin ; par contre, le représentant des catholiques d'une cité voisine était un protestant, ailleurs c'était un bouddhiste...

Mélange des religions aussi pour l'épuration : protestants, musulmans, bouddhistes, taoïstes, prenaient une part active, et souvent prépondérante, par le nombre, aux accusations contre la hiérarchie catholique.

Signification et nocivité du Mouvement.

Les faits matériels sont moins importants que leur signification ; par elle on mesure la chute progressive des âmes. Celles-ci abattues, les structures s'écroulent d'elles-mêmes.

Dans « France, prends garde de perdre ta liberté », le P. Fessard assimile l'action communiste à une entreprise de séduction. Comparaison pleinement valable ici.

L'innocente fille à qui un beau garçon conte fleurette n'a aucune idée du but réel poursuivi par le séducteur. Celui-ci se garde bien de heurter sa délicatesse, il sait que le flirt prolongé est nécessaire et suffisant ; ses hardiesses suivront pas à pas les démissions successives de la victime. En somme, tout se ramène à une évolution de l'âme de la jeune fille.

Or, que voyons-nous ici ?

Séduire.

Au départ, la thèse communiste paraît non seulement inoffensive, mais encore elle offre un certain charme. Le patriotisme n'est-il pas un impératif de la foi chrétienne ? En outre, la direction des diocèses par les nationaux chinois n'est-il pas au programme de l'Eglise elle-même ? (1) Et n'est-ce pas un rêve ancien de beaucoup ? L'offre communiste éveille un écho profond dans certaines âmes. Quelle tentation, pour certains, d'entendre dire clairement par les communistes ce qu'eux-mêmes pensent depuis toujours !

Les défilés et réunions de masse conduisent à l'introduction du cercle d'étude ; les sophismes dialectiques inaugurent leur œuvre corrosive, les idées se brouillent, la conscience s'obscurcit.

La phase de séduction proprement dite touche à sa fin.

Compromettre.

Commencent les concessions et compromissions. Les abandons, les privautés que permet la jeune fille ne vont pas sans l'inquiéter ; c'est le début de la véritable déchéance : *les actes posés contre la conscience*. L'acceptation des postulats communistes contre l'Eglise ne va pas sans troubler les chrétiens ; ils se demandent dans quelle mesure leur acquiescement est licite et juste. Mais les déterminismes du flirt jouent inéluctablement : les barrages sautent. On arrive aux actes positivement délictueux. Faire accuser l'Eglise, la hiérarchie par les chrétiens, c'est leur faire poser des actes qu'instinctivement ils sentent mauvais, injustes et gravement coupables : les âmes déchoient (2). De concession en compromission,

---

(1) Nous pourrions multiplier ces citations, elles émanent d'ecclésiastiques (dont un vicaire général) qui tous, sauf un, sont revenus de leurs erreurs.

(2) Arrivé à la fin du deuxième temps, le chrétien n'est plus libre de refuser son concours à la purification de l'Eglise. En l'obligeant au combat contre la hiérarchie, le gouvernement tire simplement la conséquence nécessaire de ce qu'il l'a acculé à dire, reconnaître ou promettre. Comment un chrétien qui aura admis que « le P. Tong est un impérialiste » pourra-t-il refuser d'éliminer ce P. Tong ? Et comment, plus tard, pourrait-il refuser de démocratiser l'Eglise, c'est-à-dire d'en assurer la pureté religieuse en la dirigeant lui-même, puisqu'il a reconnu que la hiérarchie est infidèle à sa mission ? Après avoir posé les prémisses, certains refuseront de tirer les conclusions nécessaires. Oui, mais le gouvernement a trouvé le moyen idéal de ne pas faire *officiellement* de martyrs, car le chrétien qui recule est *condamné sur ses propres affirmations* : d'une part, il admet que l'Eglise est pourrie et nuisible à la Chine en raison de son virus impérialiste ; d'autre part, il refuse de la « réformer ». Il se reconnaît donc lui-même impérialiste et antipatriote... Il tombe pour un motif profane.

Les mailles du filet dialectique sont serrées et ne relâchent jamais leur victime.

(1) Raison qui a trompé certains missionnaires eux-mêmes et leur a fait sous-estimer le caractère dangereux de l'autonomie proposée par les communistes, car il y a autonomie et autonomie...

(2) L'instinct profond des simples touche souvent plus juste que la sagesse des clercs. Dans un district, avant toute mise en garde théologique et dès qu'ils furent sollicités par l'autorité civile, les chrétiens vinrent trouver leur prêtre et lui dirent : « Père, que faut-il faire ? C'est mauvais ce que demandent les communistes, ils ont sûrement une intention cachée et elle n'est pas bonne ; l'aboutissement sera mauvais... » Ils entreprirent cependant le Mouvement patriotique, car il ne semblait pas dangereux à leurs supérieurs. Aujourd'hui...

d'acceptation en mensonge, d'approbation en accusation, l'individu se dégrade. Lié à son séducteur, il n'a plus le courage ni le ressort suffisant pour couper court. La chute définitive est à l'horizon.

Pervertir.

Elle vient rapidement. Transformés en simples pantins entre les mains des communistes, les chrétien ne sont plus que de dociles instruments pour la destruction de l'Eglise. On peut leur faire mettre debout l'Eglise « marionnette » en attendant de les abattre et d'éliminer celle-ci à son tour.

L'élément grave, ici, et contraire à la technique des persécutions classiques, c'est la dégradation systématique et généralisée des âmes avant celle des structures. Cette déchéance morale est justement le moyen par lequel les marxistes utilisent les chrétiens à leurs fins. Cela va très loin : c'est dans la boue et la puanteur que s'écroule l'Eglise. Il faut avoir vu certaines séances, certaines réunions pour mesurer la chute des âmes et l'effrayante malignité de la manœuvre. Que de beaux chrétiens d'autrefois sont devenus de misérables larves parce que le flirt apparemment innocent des débuts les a conduits de chute en chute *à profaner la plupart des commandements de Dieu!*

Comprend-on exactement notre pensée? Dans une persécution classique, un chrétien peut poser un acte d'apostasie, plus ou moins sincère et superficiel. C'est une faute énorme, mais qu'il garde le plus souvent comme une plaie ouverte. Ses ressorts proprement moraux subsistent et donc sa qualité *humaine*. Il est tombé, il ne s'est pas vautré dans le mal. Ici, ce sont les actes mauvais *et répétés* contre la plupart des commandements — dans un domaine qui les affecte aussitôt de la note de sacrilège — que cherchent et veulent les communistes (1). L'apostasie ne vient qu'ensuite, quand l'individu, sali à fond, atteint dans ses œuvres vives, n'a plus la force morale nécessaire pour refuser l'acte définitif. Les communistes détruisent l'homme avant de détruire le chrétien ; le chrétien détruit, ils lui font détruire l'Eglise.

Salir! A une certaine époque, la plupart des accusations contre les prêtres avaient lieu dans les édifices religieux. C'est dans le propre temple de Dieu que les fidèles devaient cracher sur leur Eglise. Il nous souvient — c'était en avril 1951, — d'une paroisse où une telle séance avait été prescrite dans l'église le jour de la fête patronale. Il s'agissait d'attaquer l'évêque. Ecœurés, les meilleurs chrétiens voulurent au moins protéger le lieu saint. Ils louèrent une salle en ville; les autorités refusèrent l'arrangement. Les fidèles, alors, sortirent les bancs de l'église sur une petite place devant l'édifice : espace largement suffisant pour le millier de participants, et le temps était serein. Les officiels firent tout remettre en état primitif. Les diatribes contre le chef du diocèse et quelques prêtres — calomnies et accusations menées par les chrétiens progressistes — eurent donc lieu dans l'église, suivies immédiatement après de la bénédiction solennelle du Saint Sacrement! La résistance des malheureux chrétiens était déjà trop minée pour qu'ils réagissent à la flagrante provocation. Relent d'enfer!

De cette façon, tous les barrages sautent les uns après les autres. La défiance initiale semée dans les esprits contre la hiérarchie et l'action de l'Eglise a pour effet premier et extrêmement grave d'obnubiler le sens du martyre. « Le martyre ? Que parlez-vous du martyre? La foi n'est nullement en jeu ; nous menons simplement le combat contre les impérialistes réactionnaires cachés dans nos rangs. » (1) Si le martyre n'a plus de sens, comment éviterait-on les concessions et les chutes successives jusqu'à la dernière?

La perversion des personnes est donc condition et moyen de la perversion des structures, mais elles s'aggravent réciproquement. Une certaine baisse qualitative du milieu chrétien est nécessaire avant que soient portés les premiers coups à la hiérarchie, mais une fois accomplis, ils accélèrent la gangrène des âmes. Ici, comme en tout autre domaine soumis à la dialectique, les deux mouvements sont corrélatifs et se renforcent l'un l'autre.

En somme, la tactique communiste dans l'Ouest chinois consiste en ceci : le mouvement patriotique fait glisser les chrétiens *en tant que tels* sur terrain profane. On les y maintient de bout en bout, en commençant par brouiller leurs idées sur la distinction des plans. Les impératifs élémentaires de leur foi s'obscurcissent. On les pousse alors à des actes — contre l'Eglise — qui engagent gravement leur conscience morale. Celle-ci, touchée à mort, la foi s'écroule, l'Eglise aussi.

Le régime communiste « garantit » la liberté de croyance; il n'attaque pas directement la foi. C'est vrai. Il anéantit simplement le suppôt humain nécessaire à son existence!

> « Il te faut ou bien quitter l'Eglise, ou bien passer à l'action contre les missionnaires et les mauvais prêtres. Il n'y a pas de milieu... »
>
> *Dilemme (en termes textuels) imposé à maints chrétiens de Chungking par les délégués communistes.*

Les dangers du dialogue.

Le patriotisme, en soi, est parfaitement légitime; bien plus, dans la perspective chrétienne, c'est un devoir strict... Pour le savoir, nous n'avons pas besoin des leçons communistes sur le quatrième commandement.

Alors, en face du « Mouvement patriotique » exigé par le régime, quelle doit être notre attitude? L'acceptation et la collaboration ou le refus... avec ses conséquences?

L'ensemble des articles parus dans le *Bulletin* depuis le mois de janvier, et plus particulièrement dans le dernier numéro (2), nous semblent indiquer la réponse. Bien entendu, les conclusions tirées ici ne sont que le sentiment des missionnaires qui ont vécu les faits — et combien douloureusement! — elles ne sauraient prétendre à la qualité de directives officielles de la hiérarchie. Toutefois, étant donnés la nature de l'idéologie communiste, ses principes d'action et l'évidence que la politique religieuse des régimes marxistes est identique partout, elles peuvent servir à éclairer la route de ceux qui, éventuellement, auraient à faire connaissance avec le paradis rouge.

Principe général :

Devant toute entreprise marxiste, de quelque nature qu'elle soit et sur n'importe quel plan, on

---

(1) Tactique universelle : lors de la destruction des pagodes de campagne, ce furent des païens locaux, usagers de ces pagodes, qui durent briser de leurs propres mains les poussahs et les emblèmes religieux ; les agents communistes excitaient la foule sans mettre eux-mêmes la main à la pâte. Dans le même ordre d'idées, faire salir l'épouse par son mari et réciproquement, faire accuser, torturer et souiller les parents par leurs propres enfants est le meilleur moyen de détruire l'institution familiale et de changer la mentalité de la jeunesse à son égard. Il y a là un élément psychologique extrêmement subtil mais dont, hélas ! l'efficacité n'est que trop certaine.

(1) Paroles d'un prêtre de très grande valeur. Il était trop noble et trop pieux pour ne pas se reprendre. De fait, il est en prison maintenant. Mais cette anecdote prouve la puissance d'illusion de la dialectique. Si dans un cas comme celui-ci, si en beaucoup d'autres lieux un redressement admirable s'est produit, il faut l'imputer simplement à la miséricorde divine qui n'abandonne pas ses enfants aux illusions de l'enfer. C'est Dieu seul qui agit dans ces redressements, l'action humaine n'y a aucune part. *Non nobis, Domine, non nobis sed nomini tuo da gloriam...*

(2) Cf. *Bulletin*, nos 43 à 47 ; plus spécialement sur le « Mouvement patriotique », nos 46 et 47.

doit se souvenir qu'en régime communiste le gouvernement est identique au Parti ; même là où l'action gouvernementale tombe sur un objet ou un secteur étranger, de sa nature, au marxisme (1), elle est inspirée et dirigée par les principes de l'idéologie. Autrement dit, le Parti est premier, le gouvernement et sa politique y sont entièrement soumis.

Or, le Parti communiste est identique au marxisme, il *est* la révolution marxiste en marche.

Si donc, par exemple, le gouvernement parle de « Mouvement patriotique », d'amour du pays, c'est en fonction des principes marxistes qu'on doit en apprécier le sens et la valeur, et non pas — comme on serait tenté naturellement de le faire — en fonction de l'intérêt national d'un pays déterminé (2). Le Parti communiste n'a d'autre raison d'être que de promouvoir la société marxiste ; s'il impose le patriotisme, c'est que ce patriotisme est une étape de la révolution et rien d'autre.

Quand le Mouvement patriotique lui arrive, par le canal du gouvernement et des organisations diverses aux échelons successifs, le citoyen est requis, en fait, de participer à une activité ordonnée au progrès de la révolution marxiste.

La révolution marxiste veut dire pour nous, chrétiens : établissement d'une société matérialiste dont Dieu aura été banni.

Un chrétien peut-il collaborer à une telle œuvre ?

Pie XI et Pie XII ont répondu par leurs Encycliques, avertissements et prohibitions diverses...

Dangers spécifiques :

Contenu du « patriotisme ». Le « Mouvement patriotique » est basé, en fait, sur l'opposition à « l'impérialisme ». Or, dès l'origine du mouvement, l'Eglise est représentée comme ayant partie liée avec cet impérialisme, comme l'un de ses agents les plus précieux et les plus efficaces. Les communistes l'ont toujours, sans détour, affirmé. Le Mouvement patriotique des chrétiens recèle donc un très grave danger à l'égard de l'Eglise, classée *ab initio* dans les rangs ennemis.

Prostitution du nom chrétien. Les fidèles ont été requis de faire le Mouvement patriotique en tant que chrétiens, en tant que dénomination religieuse autonome et sous la raison sociale « Eglise catholique ».

L'accepter ainsi était extrêmement dangereux, car le Mouvement patriotique étant, au fond, une manœuvre politique dont le sens et la portée relèvent des principes et des intérêts communistes, on laissait l'Eglise, *en tant que telle*, glisser sur le terrain de la politique partisane, au service d'un objectif marxiste, sur un plan contrôlé directement par l'autorité civile. Conséquence immédiate : les chrétiens étant passés sur terrain relevant de l'autorité civile, en tant que chrétiens et sous l'étiquette « Eglise catholique », *le gouvernement a le droit et le devoir de « contrôler la politique du groupe religieux »* (sic) *en tant que tel*. Si l'autorité civile juge ou prétend ce groupe religieux contaminé par des influences politiques contraires (?), elle a le droit d'y porter le fer, c'est-à-dire d'exiger la réforme — la « purification » — de ce groupe religieux. *Tout opposant ne sera plus un défenseur de sa foi, mais un réfractaire politique*.

De même, le gouvernement a aussitôt le droit de faire passer au crible la « politique religieuse » de certains membres du groupe par les autres, par les « purs », c'est-à-dire de faire juger la hiérarchie par les progressistes, les chrétiens fidèles par les « réformistes », etc. C'est la légitimation des cercles d'étude dans l'Eglise. Par ailleurs, comme on l'a placée sur terrain profane et que, par ce biais, on a semé la défiance contre le clergé, mis en question la pureté de son action apostolique, renversé l'ordre des valeurs, on peut impunément détruire les structures internes de l'Eglise en abattant les personnes. Cette suppression automatique du martyre enlève tout sens à la résistance, en élimine jusqu'à la possibilité psychologique, car *la volonté de martyre* n'est possible que dans un certain climat et sous une forte tension spirituelle (1).

---

(1) En stricte idéologie communiste, *rien* dans le monde n'est étranger au marxisme.

(2) Ce principe vaut dans tous les domaines. Un exemple typique : la réforme agraire. En France, des journaux catholiques ont commenté avec une sympathie non dissimulée la réforme agraire... On y a vu une amélioration des conditions de travail et de vie du paysan chinois... acquise définitivement, et on a porté ce progrès au compte du régime. Tout cela, parce qu'on a interprété la réforme agraire d'après la conception « réactionnaire » et « bornée », qui est celle des doux rêveurs en pays capitaliste...

En fait, les communistes, en Chine, n'ont jamais dissimulé que la réforme agraire n'est qu'une étape bien imparfaite — mais nécessaire — avant la collectivisation. Quant à l'amélioration du standard de vie des paysans..., mieux vaut n'en pas parler !

Et ce petit fait : Un de nos confrères avait pour compagnon de geôle à Chungking un brave homme incarcéré pour avoir crié : « Dix mille ans de vie à la Nouvelle Démocratie populaire ! » Arrêté pour mentalité réactionnaire : en effet, la Nouvelle Démocratie n'est qu'une étape passagère de la révolution ; lui souhaiter dix mille ans de vie, c'est faire montre d'esprit réactionnaire, car c'est souhaiter l'arrêt de la révolution !

Or, la Nouvelle Démocratie, c'est le stade actuel de la Chine, c'est l'étape qui est caractérisée, *spécifiée par la réforme agraire* et, d'une façon plus générale, par le transfert des grandes propriétés ou industries aux mains des Comités de gestion...

En somme, ce que les rêveurs progressistes de chez nous louent dans le communisme, c'est justement ce que celui-ci considère comme négligeable et comme simple moyen — transitoire — de promouvoir le communisme intégral...

D'où l'équivoque fondamentale — et grosse de désastres futurs pour les chrétiens — qui plane sur les positions des catholiques à sympathies marxistes. Ne l'oublions jamais : les mots employés de part et d'autre sont identiques, mais n'ont pas le même sens.

---

(1) Proposer ouvertement le mal à toute honnête jeune fille provoquera sa révolte. Mais plusieurs filles soumises à l'entreprise de séduction réagiront différemment. Les unes sentiront assez vite le danger et briseront sans délai ; d'autres mettront plus de temps : il faudra que les avances du mauvais garçon deviennent plus précises, plus compromettantes, avant que les yeux de la malheureuse s'ouvrent ; d'autres enfin, d'une moins forte personnalité, abdiqueront progressivement jusqu'à la chute finale.

C'est l'histoire de beaucoup de chrétiens et de beaucoup de chrétientés. La séduction a réussi au début dans la plupart des cas. Mais les meilleurs ont flairé assez vite l'ennemi ; d'autres ont reculé quand les compromissions leur donnèrent l'éveil ; d'autres attendirent l'évidence immédiate du danger ; les derniers, enfin, moins forts ou l'âme lézardée depuis toujours, sont parvenus à la phase de perversion.

Les luttes, les refus, les rechutes, les reprises se sont échelonnés au cours des différentes étapes, selon la qualité spirituelle des individus. Un peu partout désormais, la situation est claire, mais ceux qui ont été pourris trop profondément continuent leur dérive.

Ce qui est grave, c'est que, même là où les individus se sont repris, la plupart du temps cependant la hiérarchie ecclésiastique est profondément atteinte. Elle l'a été au cours de la manœuvre de compromission. Les communistes ont réalisé en partie leur intention : l'Eglise mise à terre par les chrétiens eux-mêmes, les persécuteurs n'ont plus qu'à les éliminer à leur tour un à un. Les chrétiens reconnaissent leur erreur, sans doute ; ils reviennent par conséquent à Dieu et se sauvent..., mais l'Eglise, en tant que société hiérarchique visible, en tant que moyen diffuseur de salut établi par le Christ, est en ruine. Et c'est ce que voulaient les communistes : n'oublions pas que la mort de la foi chez les individus ne sera, dans la pensée communiste obtenue qu'avec le temps. Mais ce qu'ils veulent, c'est enlever aux chrétiens l'organisme religieux qui soutient et encadre cette foi. Leur calcul est faux, sans doute, car il néglige la présence de la grâce dans les âmes, et donc le soutien indéfini de la foi des individus... Mais nous ne pouvons tout de même pas nous résigner à la disparition de l'Eglise visible !

Cette tactique est conforme en tout point à l'idéologie marxiste : la mentalité des individus est, d'après les théoriciens, *créée* par les structures extérieures. Pour changer les mentalités, il faut donc agir sur le milieu, sur les structures, soit politiques, soit sociales, soit économiques, soit religieuses. La persécution est ordonnée à ce dernier but : la destruction des structures religieuses pour entraîner,

Le glissement sur terrain profane empêche la naissance de ce climat. Enfin, la critique menée dans les cercles d'étude entraîne forcément la démolition de l'Eglise puisque les critères employés pour la juger lui sont par nature diamétralement opposés (matérialisme historique).

Une conséquence des cercles d'étude. Si les cercles d'étude sont menés à l'intérieur de l'Eglise et présidés ou dirigés par des prêtres, les chrétiens n'en voient pas le danger : ils sont trop formés à la confiance envers leurs chefs religieux. Si les cercles n'existaient pas, les fidèles entendraient les mêmes attaques contre l'Eglise dans les autres réunions auxquelles ils prennent part en tant que personnes civiles. Mais ces attaques, non patronnées par les chefs religieux eux-mêmes, menées par des païens et de l'extérieur de l'Eglise, auraient tout de suite saveur de calomnies : elles créeraient immédiatement le climat de persécution et mettraient en branle les automatismes de défense. Les fidèles se serreraient autour de leurs prêtres ; la manœuvre communiste deviendrait infiniment malaisée. La meilleure preuve en est que la plupart des chrétiens abandonnent les cercles d'étude dès que les prêtres leur en donnent l'exemple.

Le Mouvement patriotique est injustifié. En dernier lieu, le mouvement patriotique religieux est parfaitement injustifié. Les chrétiens sont déjà tenus de participer au patriotisme actif dans leurs milieux naturels (corporation, rue, quartier). Le patriotisme « chrétien » est donc surérogatoire. Il est remarquable que seules les grandes religions monothéistes, catholicisme et protestantisme — car l'Islam est plus prudemment visé en raison de la masse de ses adeptes : 80 millions, on l'atteint par le biais de sa classification en minorité raciale ; quant au bouddhisme et au taoïsme, ils ont été neutralisés par la dispersion des bonzeries et la destruction des pagodes, leurs représentants ne sont intervenus dans le patriotisme religieux que pour faire nombre et y entraîner les chrétiens — ont été requises de faire ce Mouvement patriotique. Or ces religions sont celles qui sont le plus directement incompatibles avec le matérialisme marxiste. Nouveau motif de défiance devant les propositions communistes.

Le véritable piège.

En règle générale, on a hésité à repousser les avances communistes par peur de conséquences graves : on risquait de déclencher la persécution ouverte. Cette crainte est explicable, mais elle est venue en aide au plan communiste de destruction de l'Eglise par l'intérieur.

Ambiguïté des offres communistes. Pour justifier l'acceptation des propositions communistes, on se retranche derrière leur caractère ambigu. En effet, les suggestions adverses sont, dans leur teneur, acceptables, *elles le sont toujours.* C'est-à-dire que, assez douteuses et inquiétantes dans leur rédaction ou leurs conséquences, elles peuvent néanmoins supporter une interprétation conforme aux impératifs doctrinaux ou disciplinaires. Au surplus, quand les communistes sentent l'hésitation chez l'interlocuteur, ils s'empressent de le rassurer : ils abondent dans le sens catholique, protestent que rien d'essentiel n'est en cause. Fort de cette bonne conscience, le chrétien accepte et s'engage à tel mouvement, ou signe telle déclaration. Aidé en cela par les communistes eux-mêmes, il a affecté leur proposition du signe moral qui lui convient à lui-même.

Raison de cette ambiguïté. Par malheur, il n'a pas vu l'essentiel : les communistes ont proposé une formule susceptible d'une interprétation acceptable, précisément parce qu'ils veulent la faire prendre en ce sens. Les activités qu'ils suggèrent, risquées, mais tolérables à la rigueur, sont telles parce qu'ils savent qu'on les interprètera en un sens conforme aux principes catholiques ; *c'est cette interprétation « catholique » qu'ils veulent positivement.* Des formules directes et brutales seraient rejetées. Ce refus annihilerait le plan marxiste : destruction de l'Eglise par l'intérieur. En offrant des textes ou des activités qui rassurent la conscience des chrétiens, l'intention des persécuteurs porte donc *spécifiquement* sur l'élément de cette proposition acceptable pour des catholiques. Cela revient à dire qu'ils attendent et provoquent l'interprétation orthodoxe. Une fois l'acceptation obtenue, ils triomphent, car :

a) ils ont contact avec les chrétiens et les organisations religieuses ; ils peuvent les noyauter par la dialectique.

b) dans l'application des engagements pris par les fidèles et la direction de leurs activités, ils utilisent leur sens et leurs principes à eux... et, comme ils ont la force, personne ne peut rien dire ni faire pour les en empêcher.

En somme, les communistes font accepter aux chrétiens des thèses et des actes d'après le sens que ces chrétiens y mettent et font interpréter ou exécuter ces thèses et ces actes d'après leur sens à eux, le sens marxiste.

Les communistes savent, eux, que d'un bord à l'autre, les mêmes mots n'ont pas de signification identique ! Toute leur politique de séduction et de main tendue à travers le monde est basée sur cette connaissance...

Refuser le dialogue ?

Devant un tel état de choses, que doivent faire les catholiques ? Refuser ? Quelles que soient les conséquences du refus ?

Pour nous, la réponse est simple : les communistes ne veulent pas, en principe, de la persécution ouverte. Si la destruction par l'intérieur leur est impossible, ils temporisent, cherchent d'autres voies d'accès... Cela prolonge d'autant la durée de l'Eglise hiérarchique visible. En Chine, au moins, c'est un fait d'expérience que les chrétientés les moins touchées jusqu'à présent sont celles qui ont montré de la répugnance au dialogue.

En outre, quelques remarques supplémentaires viennent renforcer cette volonté de refus :

Rome. Les mises en garde de l'autorité romaine sont assez claires et mettent suffisamment l'accent sur les dangers de l'action commune. Or quand cette action commune est proposée par les communistes sur un terrain qui engage — en la compromettant — la transcendance de l'Eglise par rapport aux activités profanes : politiques, nationales, etc., il semble que ces dangers soient encore plus à redouter. Si Rome craint que l'action commune sur terrain social ou politique nuise à la foi des fidèles, que dire alors quand c'est l'Eglise, en tant que telle, qui est compromise et aventurée... quand, pour comble, on la dresse contre une forme politique (l'impérialisme) dans laquelle on l'a elle-même arbitrairement classée et qui, prétend-on, l'infecte !

Dialogue de sourds. Les principes de l'action communiste sont l'antipode des principes catholiques... et les mots n'ont pas le même sens. En tout état de cause, on ne peut engager qu'un dialogue de

---

par contrecoup, la modification des pensées, c'est-à-dire la disparition de la foi catholique.

Le premier but atteint, les chrétiens, en tant qu'individus, perdent-ils ou non la foi ? Tout dépend de la qualité de leur religion. Si celle-ci est trop formaliste et superficielle, donc en dépendance complète des cadres religieux extérieurs, elle disparaît avec eux ou ne leur survit que de peu... Si la religion du chrétien est une vie, elle demeure après le naufrage des cadres et ne peut disparaître qu'avec l'individu lui-même, à sa mort. C'est la raison pour laquelle nous avons insisté dans l'article « Se défendre » du mois de janvier, sur l'urgence primaire d'une intériorisation, d'une « vitalisation » de la foi et de la piété des chrétiens.

sourds (1). Dans un pays soumis à la force communiste, lequel des deux partenaires a le moyen de faire prévaloir son point de vue ?

Volonté communiste de garder le contact. 1. — Antireligieux par essence, le communisme ne peut que vouloir du mal à la religion. L'intensité même des efforts qu'il déploie pour attirer les chrétiens dévoile l'intérêt qu'il y trouve. Plus il veut être persuasif, plus il faut se méfier. Les sourires des communistes sont infiniment plus dangereux que leurs armes.

2. — Chaque fois que les communistes sentent une résistance chez les chrétiens, ils jettent du lest. Cela signifie que pour eux la rupture du dialogue est souverainement indésirable. Ils l'estiment essentiel à leur but... par conséquent, il est très dangereux pour nous.

Danger de l'ambiguïté. Sans doute, l'ambiguïté — l'ambivalence — voulue des propositions communistes soutient une interprétation rassurante pour la conscience du catholique. Mais, parce que voulue, cette ambiguïté est dangereuse au maximum. Elle ne vaut que pour la conscience *de l'individu ;* mais, en fait, elle place l'Eglise dans une position compromettant irrémédiablement sa sécurité. L'interprétation rassurante tranquillise les individus en tant qu'individus (2)..., mais assure la défaite de l'Eglise. Elle équivaut à la manœuvre du général qui abriterait soigneusement chacun de ses soldats au prix d'une disposition tactique désastreuse de l'armée. La défaite ainsi assurée, les soldats que l'on avait voulu protéger, que deviennent-ils dans la déroute ? (3) L'interprétation rassurante fait accepter le Mouvement patriotique des chrétiens, celui-ci conduit au cercle d'étude, le cercle d'étude à la destruction de l'Eglise par l'intérieur ; l'Eglise détruite, que deviennent les chrétiens que l'on avait voulu protéger ? L'interprétation orthodoxe des propositions communistes conduit au dialogue, le dialogue à la dialectique, la dialectique à la division, la division à la mort.

L'enjeu de la lutte est trop grave ; il faut avoir le courage d'en tirer les conséquences : les chrétiens ont affaire à une persécution sans merci ; il ne s'agit pas de les protéger dans leur vie humaine, mais de sauver leur foi. Tout dialogue commencé et prolongé est un gage de catastrophe...

Conclusion.

La petite phrase mise en exergue à cet article fournira la conclusion de cette trop longue étude sur la persécution religieuse en Chine.

« Il te faut quitter l'Eglise... ou bien passer à l'action contre les missionnaires étrangers... Il n'y a pas de milieu. »

Ce dilemme révèle sans détour le but et le sens de la persécution : c'est l'Eglise, en tant que société hiérarchique, qui est visée, c'est elle qu'on veut détruire. Nous l'avons déjà dit : le régime communiste a pour tactique première de réduire en poudre les structures anciennes qu'il trouve devant lui, et ce — on ne le soulignera jamais trop — par l'intérieur. Quand il n'a plus à pétrir qu'un magma anarchique d'individus inorganisés, alors il peut édifier les cadres de la société marxiste au lieu et place des anciennes structures. La disparition de celles-ci entraîne la modification des mentalités (d'après les principes idéologiques sur la formation des sociétés humaines, c'est-à-dire d'après le matérialisme historique). La disparition de l'Eglise visible (structures religieuses) est donc la condition de la mort de la foi, et c'est pourquoi on s'en prend directement non à celle-ci, mais à la hiérarchie...

Du point de vue communiste, le but peut être atteint de deux façons :

Ou bien le chrétien quitte sa société religieuse, ou bien il reste à l'intérieur, mais alors il doit abattre les cadres qui la soutiennent (1). Si les chrétiens quittent nombreux l'Eglise, celle-ci devient inutile par évanouissement de ses troupes ; s'ils préfèrent rester, l'Eglise disparaît quand même, mais, cette fois, par corruption des structures.

Un chrétien peut-il quitter l'Eglise, même de bonne foi, par un éloignement tout extérieur, sans mettre en danger, au moins à la longue, la sécurité et l'intégrité de sa foi ? En fait, la plupart des fidèles refuseront d'abandonner l'Eglise... et alors la dialectique les amènera à poser les actes contre la conscience dont nous avons déjà parlé.

---

(1) Il existe des encyclopédies et dictionnaires communistes. Un simple regard sur les *descriptions* — car les marxistes ne *définissent* presque jamais des concepts, ils *décrivent* des phénomènes sociaux ou naturels et en tirent leurs intangibles postulats ainsi que les règles tactiques — qu'on y trouve permet de mesurer l'infranchissable fossé qui sépare leurs idées des nôtres sous le revêtement identique des mots.

En face des propositions communistes (*v. g.* les Trois autonomies), pourquoi vouloir, contre la logique et l'évidence, remplacer le sens marxiste originel — seul valable dans un contexte social ou politique communiste — par le sens « classique » qu'on ne peut absolument pas imposer ? Cela fausse toutes les positions et tous les problèmes — et donc toutes les solutions, — et c'est aussi inutile que de vouloir concilier l'eau et le feu.

(2) Et encore ! Car elle laisse une marge à l'inquiétude sur la légitimité réelle de l'acceptation de tel mouvement ou de tel engagement : le danger et les conséquences inquiétantes sont tout de même perçus par le sens chrétien profond. On a, en fait, le plus souvent, une conscience non pas certaine mais *douteuse*. L'inquiétude et le doute se renforcent à chaque compromission plus évidente à laquelle on est entraîné. Les actes mauvais contre l'Eglise — et donc contre la conscience, — aggravent sans cesse le malaise de l'âme. Actes mauvais posés avec une conscience douteuse, est-ce un bon climat moral ? Est-ce la sécurité devant le jugement de Dieu ? Et agir avec une conscience douteuse, n'est-ce pas interdit par la théologie morale ?

(3) Dans un ordre d'idées voisin, il n'est pas bon, pour le choix des moyens de défense de s'en remettre au seul sens chrétien des fidèles ou des prêtres, sous le prétexte que les énoncés du *Credo,* de la théologie et du Droit canon suffisent à chacun pour résoudre les difficultés qui se présentent à lui. Ce serait encore le général qui enverrait ses soldats à la bataille avec, pour toute règle stratégique et tactique, la consigne : « A chacun de se débrouiller, vous gagnerez la bataille, puisque vous avez le Manuel du gradé et le Règlement de l'infanterie. »

Ce serait aller au désastre, car :

1. — Les fidèles sont incapables d'utiliser *rationnellement* les présupposés théologiques pour sauver l'intégrité de leur Eglise. Ils seraient livrés à leur seul instinct chrétien et aux dangers du subjectivisme, aux tentations de la « morale de situation ».

2. — Chez les prêtres, l'un balancera ou cédera par crainte, un autre ne sera pas forcément un théologien de grande classe, encore moins un canoniste valable ; un troisième interprètera de façon très subjective les propositions communistes... et les règles du Droit canon ; un peu tout le monde enfin saisira assez mal l'ondoyante tactique ennemie. Un bon nombre, sans doute, réagira magnifiquement, mais, en tout état de cause, on aura autant de lignes de conduites que de prêtres et de districts ; division qui réjouit les communistes et qu'ils utilisent.

La défense de l'Eglise et de la foi doit être pensée, étudiée et conduite avec la même unité de direction, la même rigueur de consignes et la même souplesse d'application que l'attaque ennemie. Elle ne peut être efficace à l'échelon district ou diocèse. Seule *l'unité sans faille* des diocèses *à l'échelle du pays entier* peut porter fruit..., et tous les éléments de cette défense monolithique doivent être prêts *avant* l'attaque adverse. (Cf. article « Se défendre » dans le *Bulletin* de janvier 1952.)

(1) Ce dilemme imposé aux chrétiens est absolument inévitable dès lors qu'on ne refuse pas le dialogue. Le fondement, la raison et l'objet du dialogue ne sont autres que cette prémisse communiste : *l'Eglise est impérialiste.* Accepter de causer « pour éviter le pire », c'est accepter de gloser, épiloguer, composer et *céder* plus ou moins (sous l'effet de l'interprétation rassurante) sur cette proposition fondamentale. Cette faiblesse initiale engendre le dilemme fatal, car comment un « bon citoyen » de « démocratie populaire » pourrait-il concilier ses devoirs patriotiques avec son appartenance à une société religieuse « impérialiste » ? Ou bien il rompt toute attache avec l'impérialisme en quittant l'Eglise, ou bien il « purifie » celle-ci... en la détruisant. Un seul moyen d'éviter le dilemme : rompre en visière, refuser le dialogue par un ferme et définitif : *Nego majorem !*

Dans les deux cas, il y a un mouvement corrélatif d'effondrement des structures hiérarchiques et d'obscurcissement, puis de disparition de la foi. Dans les deux cas, la mort du christianisme est inévitable ; telle est, du moins, la persuasion du communiste.

Il n'y a pas de troisième issue : si le chrétien refuse l'alternative, il rejoint en prison, dans les bagnes ou au poteau d'exécution ceux qui l'ont déjà précédé. C'est tout !

Remarquons encore que le chrétien doit lutter contre ses chefs religieux et les abattre, *parce qu'il est encore dans l'Eglise* et parce qu'il veut y rester ; en définitive, *il doit mener le combat contre le christianisme parce qu'il se dit et veut se conserver chrétien.* N'est-ce pas un chef-d'œuvre de perversion à mettre au compte du marxisme ?

Chef-d'œuvre, oui, perfection luciférienne dans le mal, dialectique parfaite, trop parfaite même, car elle « condamne les chrétiens à l'héroïsme ».

En effet, le génie infernal qui mène la lutte contre Dieu, par la rigueur même de ses méthodes, prépare sa défaite. Il ramène — de force dirait-on — les chrétiens au centre de leur religion, à son sens le plus profond, à ce par quoi elle est salvatrice : le sacrifice rédempteur. Aujourd'hui, comme autrefois, au Golgotha, la haine diabolique semble victorieuse, les issues humaines interdites au christianisme. Mais le Christ a vaincu par sa défaite apparente, son échec humain était condition de la victoire. En acculant les chrétiens — et Dieu sait le nombre de ses saints dans la Chine d'aujourd'hui ! — au sacrifice suprême, en les écrasant sous sa haine, la dialectique communiste *réalise* la dialectique salvatrice de Dieu : l'identification de l'Eglise au Christ rédempteur par l'holocauste vainqueur de ses enfants, prix et gage du salut du monde.

Comment on fabrique un faux pour les besoins de la propagande communiste

Dans le même Bulletin de la Société des Missions-Etrangères de Paris, *mai* 1952, *p.* 345-348, *nous lisons les pages suivantes :*

Aujourd'hui, il convient de faire un peu la lumière sur la genèse du mouvement de réforme dans l'Eglise catholique. On sait que c'est de Kwangyuan, sous-préfecture du Nord-Szechwan, relevant du diocèse de Chengtu, que fut lancée cette réforme, sous le nom du P. Matthias Wang.

Pour bien comprendre les événements, il faut se rappeler que le mouvement réformateur commença dans les confessions protestantes, au cours de l'été de 1950, *après entrevue du Conseil national protestant avec le ministre Chou En Lai.* L'inspiration officielle n'est donc pas douteuse.

Or, le 22 novembre 1950, à Kwangyuan, un délégué du gouvernement venu de Nanchung, capitale du Nord-Szechwan, et le préfet de police de la ville, font organiser une réunion réformiste dans la communauté protestante, sans grand succès d'ailleurs.

Le 28, les deux leaders communistes convoquent deux catholiques (dont un converti récent du protestantisme, M. Sen). En petit comité, il est décidé de lancer la réforme chez les catholiques et de convoquer le curé du lieu, le P. Matthias Wang.

Le 29, les deux catholiques circonvenus la veille, le P. Wang et quelques chrétiens rédigent une proclamation parfaitement orthodoxe, où se trouve simplement exprimée l'autonomie financière de l'Eglise.

Le 30 novembre, trois dirigeants communistes, à savoir : le délégué du gouvernement de Nanchung, le préfet de police de Kwangyuan et membre du « T'ong tchan pou » (service de liais spécialisé dans la réforme religieuse), et les de catholiques progressistes déjà cités, se réunisse dans la chambre du P. Wang et, *en l'absence ce dernier,* substituent purement et simplement texte orthodoxe de la veille le fameux manifes schismatique. L'Eglise y est accusée d'impéri lisme. Dans la Chine démocratique, une telle Egli ne peut survivre que si elle se purifie... Et c'e l'appel à tous les catholiques de Chine pour ét blir l'Eglise indépendante.

Signé : Wang, prêtre chinois ; X..., catéchist et une quarantaine d'autres noms de chrétiens.

Or, le P. Wang *était absent,* il n'a donc aucu part à la rédaction de ce manifeste.

Peu après eut lieu la réunion plénière qui co prenait les personnages ci-dessus et une quara taine de catholiques, dont au moins 15 enfan Ces catholiques ignoraient tout du but de la ré nion. Mais cependant, un peu inquiets, ils voulure manifester leur foi en ouvrant la séance par récitation du *Pater.* Les trois officiels communist s'y opposèrent formellement.

L'un des deux catholiques progressist M. Sen, lut alors la proclamation précitée, inspir comme on l'a vu, par les autorités communist (ce qui est d'ailleurs avoué dans le texte même « Nous avons demandé aux autorités locales nous accorder leurs directives... »).

Les chrétiens, ignorants de la portée de le geste, durent lever le poing en signe d'assentime et les noms de tous les assistants, enfants à mamelle y compris, furent apposés au bas du ma feste... Ils étaient censés être les porte-parole d « cinq cents » catholiques de Kwangyuan !

Il faut noter que :

1. La signature de ces chrétiens fut extorqu
2. Le nombre des catholiques dans la ville Kwangyuan n'atteint pas la centaine, et dans t le district administratif de la sous-préfecture ne recense pas 1 000 catholiques.
3. Sauf les 40 présents à la réunion du 30 n vembre, tous les catholiques de la sous-préfectu ignoraient l'existence et la teneur de ce fame manifeste au moment de sa parution...

Le 1er décembre, les communistes firent imprim le manifeste. 200 exemplaires en furent remis P. Wang pour diffusion dans toute la Chine. curé les passa au catéchiste, sans prendre de dé sion ; le catéchiste refusa de les envoyer et garda chez lui.

Deux jours plus tard, en l'absence du catéchis sa femme, ignorante de leur importance, remit exemplaires à M. Sen qui les lui réclamait et se chargea lui-même de la diffusion...

Le 13 décembre, le texte était distribué à t les journaux de Chine par l'Agence offici *Hsinhua.*

La vérité sur l'origine « spontanée » du m vement de réforme dans l'Eglise catholique donc claire :

Tout repose sur un mensonge !

... Car le P. Wang n'a ni rédigé ni diffusé ce déclaration de triple autonomie. Il en écriv quelques jours plus tard à son évêque, Mgr Pina et, après avoir raconté objectivemnet les faits et les difficultés qui l'assaillaient, il terminait

(1) Le récit du P. Wang a été confirmé en tout p par des témoins autorisés, les PP. Dupont et Grande, se trouvaient dans la région de Kwangyuan, lors des é nements.

« Je suis un fidèle disciple du Christ et un fils soumis de l'Eglise, aujourd'hui et toujours jusqu'à mon dernier souffle. Aidez-moi, par vos prières, à échapper au loup dévorant. » Et quelque temps après : « Monseigneur, je ne suis pas libre en tout. Priez pour votre dévoué... »

... Car les « 500 » catholiques de Kwangyuan ne furent en réalité qu'une quarantaine, dont plus d'un tiers d'enfants. Ils étaient si peu « réformés » que les communistes durent leur interdire de prier.

... Car, enfin et surtout, la qualité des promoteurs réels et la succession chronologique des faits montrent à l'évidence que l'affaire de Kwangyuan fut montée de toutes pièces par les autorités communistes elles-mêmes (délégué de Nanchung, préfet de police de Kwangyuan, etc.) pour servir de base à la campagne de réforme qui était décidée depuis longtemps par les chefs de la nation (diffusion dès le 13 décembre du manifeste de Kwangyuan par l'Agence officielle *Hsinhua* et démarrage immédiat de la campagne réformiste dans toute la Chine).

La campagne de réforme était mise au compte des chrétiens, la purification de l'Eglise était apparemment réclamée par eux et sa poursuite leur œuvre propre : *c'est tout le sens — et le seul — de l'affaire de Kwangyuan !*

IV – POLITIQUE ET COMMUNISME

La position de l'Église en face du communisme est unique. Rien n'est plus faux que de ranger l'Eglise, comme on le fait aussi bien à droite qu'à gauche, dans les rangs des anticommunistes où l'on s'inspire soit de politique pure, soit d'autres raisons bien plus que de la vérité et de la loi naturelle. On oublie que l'Eglise a même condamné le nazisme — ce néo-paganisme qui fut pourtant à la pointe de l'anticommunisme, si on peut dire, — entaché des mêmes erreurs foncières que le communisme. Ce contre quoi elle lutte et par des moyens tout pacifiques, c'est l'erreur qui, dans la doctrine, les méthodes et les actes, bafoue la vérité, le droit naturel et la loi divine. Ce ne sont pas les hommes qu'elle poursuit, ce sont les erreurs et les mensonges qui les égarent. Ce qu'elle défend, c'est la vérité et la liberté profonde et totale de l'homme.

Est-ce vraiment la défense de ces biens qui font toute la dignité de l'homme, qui grossit les rangs des anticommunistes ? Les rivalités politiques, la crainte de voir s'effondrer un ordre social où l'on se trouve bien en dépit des injustices criantes qui révoltent l'âme droite, la peur du « ôte-toi de là que je m'y mette », voilà ce qui recrute pour l'anticommunisme plus sûrement que tout le reste. Des partis qui se refusent de condamner les erreurs par libéralisme doctrinal, qui, par un libéralisme économique sans frein, refusent les sanctions d'une loi supérieure, et même des partis qui admettent comme loi fondamentale le marxisme matérialiste et athée du communisme, partent en guerre contre les communistes, laissant intact ce qui fait la virulence néfaste du communisme.

Bien plus, on en voit — la « bigoterie » puritaine des États-Unis est allée jusque-là — qui prétendent identifier dans leur réprobation Eglise et communisme !

L'Eglise a refusé pendant la guerre — comme le rappelait encore dernièrement S. S. Pie XII dans la Lettre apostolique aux peuples de Russie — de se joindre à la campagne — qu'on décorait du nom de « croisade » — contre la Russie (1).

Réactions politiques contre le parti communiste.

Il ne faut donc pas confondre son action avec celle de la politique. C'est pour faire ressortir cette distinction fondamentale que nous citons à titre documentaire, en marge de ce dossier, des textes empruntés à des publications qu'inspirent la politique ou d'autres milieux.

(1) Cf. Lettre apostolique *Sacro Vergente Anno* dans *la D. C.* n° 1128 (24 août 1952), col. 1029.

Le Bulletin hebdomadaire de France-Documents, *dans son billet politique du* 1er *août* 1952 (*n°* 291), *résumait ainsi, en invitant le gouvernement français à entrer dans cette voie, ce qui a été entrepris en différents pays contre le parti communiste :*

La Suisse, le Danemark, les Pays-Bas, la Suède, l'Angleterre, le Canada, les Etats-Unis ont pris des mesures de défense contre le communisme intérieur. La France n'a rien fait : est-elle donc plus en sécurité que le Canada ?

L'exposé des motifs de « l'Internal Security Act of 1950 », voté par le Congrès américain en septembre 1950 est particulièrement clair. « Le mouvement communiste mondial, y est-il dit, est un mouvement révolutionnaire dont le but est, par la trahison, par des manœuvres frauduleuses, par l'infiltration, par l'espionnage, par le sabotage, par le terrorisme et par tous autres moyens jugés nécessaires, d'établir une dictature totalitaire communiste dans tous les pays du monde. Aux Etats-Unis, les individus qui, en connaissance de cause, font partie du mouvement communiste mondial, répudient en fait leur allégeance aux Etats-Unis et en réalité transfèrent cette allégeance à un pays étranger... L'organisation communiste aux Etats-Unis, qui poursuit la réalisation de ses objectifs connus, les récents succès des méthodes communistes en divers autres pays, la nature et la direction ds mouvement communiste lui-même présentent un danger précis et actuel pour la sécurité des Etats-Unis et pour l'existence des libres institutions américaines. Elles obligent le Congrès d'élaborer et d'adopter une législation qui reconnaisse l'existence d'une conspiration mondiale et qui fournisse les moyens de prévenir la réalisation de ses objectifs aux Etats-Unis. »

La loi s'applique au P. C. américain, à ses filiales (jeunesses, etc.) et aux organisations fonctionnant sous la direction du communisme (Mouvement mondial des femmes, Partisans de la paix, etc.). Toutes ces associations doivent se déclarer au bureau de contrôle des activités subversives, lui communiquer la liste de leurs adhérents et lui remettre chaque année un rapport détaillé sur leurs activités, leurs dépenses et leurs ressources (ces déclarations sont faites sous la foi du serment ; la loi américaine punit le faux serment). En outre, toutes les publications communistes ou paracommunistes doivent mentionner de façon visible, en première page, leur qualité de communiste. La loi réprime la communication de renseignements officiels à un communiste, le complot en vue d'établir une dictature totalitaire contrôlée par une organisation étrangère ou un individu étranger. Préventivement, elle exclut les communistes et paracommunistes de tout emploi dans les services publics (art. 5) et elle leur retire le

droit de quitter le territoire des Etats-Unis (art. 6).

Dans les années qui ont précédé la guerre, la Suisse avait pris de nombreuses mesures contre le communisme, allant jusqu'à l'interdiction du Parti dans certains cantons. Ces mesures furent étendues et renforcées durant la guerre. Abolies en 1945, elles furent remplacées par une autre législation, visant les personnes qui « mettraient en danger d'une manière illicite l'ordre constitutionnel ». En septembre 1950, le Conseil fédéral ordonna, sous la forme d'un arrêté, « le congédiement des agents de la Confédération indignes de confiance ». L'article premier ordonne : « Les fonctionnaires, employés et ouvriers de la Confédération qui, par leur activité politique, ne méritent pas la confiance qu'exige l'exercice de leur charge seront congédiés. Ne mérite pas cette confiance celui dont on ne peut plus être sûr qu'il est indéfectiblement fidèle au pays, qu'il fera tout ce qui est conforme aux intérêts de la Confédération et qu'il s'abstiendra de tout ce qui leur porte préjudice. » Les douteux seront exclus des postes dont les titulaires doivent inspirer une confiance particulière, dirigés vers des postes anodins à titre d'employés ou d'ouvriers à engagement résiliable. Enfin, le 5 octobre, les Chambres fédérales introduisaient dans le Code pénal un article 266 *bis* punissant « celui qui, à l'effet de provoquer ou de soutenir des entreprises menées de l'étranger contre la sécurité de la Suisse, sera entré en rapport avec un Etat étranger, ou avec des partis étrangers, ou avec d'autres organisations à l'étranger, ou avec leurs agents, ou aura lancé ou propagé des informations inexactes ou tendancieuses ». Ces dernières dispositions ont été, à peu de chose près, adoptées en Norvège et au Danemark.

L'Angleterre, en mars 1948, a adopté, à titre préventif, une mesure de sécurité (security ban) excluant les communistes et les paracommunistes de tout emploi d'Etat dans un service vital. Une autre décision, prise le 15 avril de la même année, interdit aux fonctionnaires dits supérieurs, au nombre de 451 000 (la définition est large et s'applique à près de la moitié des fonctionnaires), d'exercer aucune activité politique, soit en acceptant un poste dans une organisation politique, soit par des articles, des discours, des lettres à la presse, des livres, des brochures, soit en faisant circuler des tracts ou en soutenant des candidatures. En gros, les mêmes précautions sont en vigueur au Canada.

Aux Pays-Bas, l'article 97 du statut des fonctionnaires donnait le droit au président du Conseil de révoquer les fonctionnaires qui, par leur comportement, donnent le soupçon qu'ils n'accompliront pas leur devoir en toute occasion. Une ordonnance de décembre 1951 complète cet article en le rendant automatique. Sont exclus de la fonction publique les membres du parti communiste néerlandais et de ses filiales, entre autres, l'Union ouvrière pour la culture, la Ligue générale néerlandaise pour la jeunesse, la Centrale syndicale unitaire (communiste), etc. Il avait même été question d'interdire aux communistes tout mandat parlementaire.

Bref, sans même parler de l'Espagne, du Portugal ni des Républiques de l'Amérique latine, tous les pays menacés ont organisé légalement leur défense intérieure contre le communisme. La France seule n'a rien fait.

Dans son numéro précédent, la même publication insistait sur la publication du fameux Cahier *du leader et député communiste Jacques Duclos, dont* le Figaro *du* 17 *juillet* 1952 *avait donné d'amples extraits. Elle rappelait également les ouvrages de M. A. Rossi, « le plus grand connaisseur des choses russes et communistes », disait-on* (1), *pour conclure : « Le communisme en baisse dans le monde ouvrier* (le Cahier de M. Duclos *en porte témoignage) cherche des alliés et des dupes. »*

Le parti communiste, « religion cléricale ».

Nous empruntons les lignes ci-après à une conférence que, sous le titre : Le Stalino-Fascisme, péril majeur pour la libération humaine, *M. Jean Baylot, préfet de police de Paris, faisait le* 8 *juin* 1950, *à un auditoire rien moins que sympathique à l'Eglise. Est-ce pour sacrifier à la passion de son auditoire que le conférencier montrait, dans le communisme stalinien, comme un décalque caricatural de l'Eglise,* une religion dogmatique, avec ses dogmes, sa hiérarchie, sa Terre promise, un paradis, son Panthéon, ses Séminaires, sa mythologie, son apologétique, son fanatisme exigeant, ses prétentions œcuméniques ? *Après avoir qualifié le communisme de* religion cléricale (1), *il*

---

(1) Le dernier ouvrage de M. A. Rossi a paru aux Editions Wapler ; c'est un volume de grand format intitulé : *Les Cahiers du bolchevisme pendant la campagne* 1939-1940 : *Molotov, Dimitrov, Thorez, Marty.* Avant-propos de A. Rossi. Cet avant-propos est une longue préface de VII-LXXXVII pages qui situe ce fameux numéro camouflé des *Cahiers du bolchevisme* (titre d'avant-guerre des actuels *Cahiers du communisme*) au centre des événements qui furent la « drôle de guerre ». De nombreuses références et notes appuient son exposé. Le morceau de résistance c'est évidemment la reproduction en fac-similé de ce numéro des *Cahiers du bolchevisme* dont la couverture, avec son titre : *La défense de la liberté,* cachait, si l'on peut dire, l'identité. *La D. C.* a déjà signalé la parution, en son temps, de *la Physiologie du parti communiste français* du même auteur. Il y a dans ces ouvrages de très nombreux documents rassemblés que les curieux de la vie du parti communiste chercheraient vainement ailleurs. Cette reproduction du numéro des *Cahiers du communisme* peut éclairer sur les procédés du parti. Disons à ce propos que les numéros de cette revue (en particulier les trois années d'avant-guerre) seraient à relire pour s'informer de première main sur les méthodes et procédés de prosélytisme, d'organisation légale et clandestine, et de lutte du parti suivant que l'Etat donne à ses membres droit de cité dans la nation ou les met hors la loi.

(1) Le conférencier, dans une note annexe, montrait comment le communisme avait banni la Franc-Maçonnerie. Voici le texte de cette note :

***Extrait des thèses, manifestes et résolutions adoptés par le IVe Congrès de l'Internationale communiste, novembre* 1922.**

Si le deuxième Congrès de l'Internationale communiste n'a pas formulé, dans les conditions d'adhésion à l'Internationale, de point spécial sur l'incompatibilité du communisme et de la Franc-Maçonnerie, c'est parce que ce principe a trouvé sa place dans une résolution séparée, votée à l'unanimité du Congrès...

L'Internationale considère comme indispensable de mettre fin, une fois pour toutes, à ces liaisons compromettantes et démoralisatrices du parti communiste avec les organisations politiques de la bourgeoisie. L'honneur du prolétariat de France exige qu'il épure toutes ses organisations de classe des éléments qui veulent appartenir à la fois aux deux camps en lutte.

Le Congrès charge le Comité directeur du parti communiste français de liquider, avant le 1er janvier 1923, toutes les liaisons du parti en la personne de certains de ses membres et de ses groupes, avec la Franc-Maçonnerie. Celui qui, avant le 1er janvier, n'aura pas déclaré ouvertement à son organisation et rendu publique par la presse du parti, sa rupture complète avec la Franc-Maçonnerie est, par là même, automatiquement exclu du parti communiste sans droit d'y adhérer à nouveau, à quelque moment que ce soit. La dissimulation par quiconque de son appartenance à la Franc-Maçonnerie sera considérée comme pénétration dans le parti d'un agent de l'ennemi, et flétrira l'individu en cause d'une tache d'ignominie devant tout le prolétariat.

Considérant que le seul fait d'appartenir à la Franc-Maçonnerie, qu'on ait poursuivi ou non, ce faisant, un but matériel carriériste ou tout autre but flétrissant, témoigne d'un développement extrêmement insuffisant de la conscience communiste et de l'activité de classe, le IVe Congrès reconnait indispensable que les camarades qui ont appartenu jusqu'à présent à la Franc-Maçonnerie et qui rompront maintenant avec elle, soient privés, durant deux ans, du droit d'occuper des postes

concluait : « La religion bolchevique, le nouvel Islam, est le plus effroyable des cléricalismes que connut l'histoire. Le parti communiste est la plus dominatrice des Eglises qui prétendirent imposer leur dogme par la violence et l'intolérance. » Puis le conférencier continuait sous les trois sous-titres suivants :

Le bolchevisme est-il un fascisme?

Phénomène moderne, le fascisme est un effort de réaction contre une liberté dont un peuple n'a pas su user.

Il suit une abdication, une impuissance de la liberté.

Il se définit par :

— une mystique soutenue par une propagande abêtissante.

— une dictature totale.

— une oligarchie docile et nantie.

— une méthode de violence résorbant l'action de tous les membres d'un Etat en la volonté du chef et supprimant ceux qui résistent.

La mystique du fascisme italien était une résurgence des fastes de l'empire romain, née du chaos d'un régime désordonné et misérable.

La mystique hitlérienne se fondait sur la consécration prédestinée de la race élue. Elle est née de la crise économique écrasant un gouvernement faible.

La mystique stalinienne a tous les attributs fascistes. Elle se fonde sur la prédestination du prolétariat à ouvrir les voies à une société bienheureuse (1). Sans doute se qualifie-t-elle de scientifique. Le mot ne fait pas la chose. En fait — et quelque opinion favorable, hostile ou nuancée que l'on ait sur le marxisme — aucun économiste valable n'y trouve la moindre trace d'un marxisme cohérent. Les exégètes sont le fait de philosophes fumeux ou de mystiques volontaires qui eussent aussi bien sombré dans le thomisme ou l'existentialisme.

Et d'ailleurs, le refus de discussion, par une sorte d'inaptitude à la concevoir, n'établit-il pas la nature mystique ?

La dictature ? Nous en avons dit les traits indéniables en analysant sa forme implacable et son appareil, ramenant le commandement total de la vie personnelle à la volonté du tyran.

L'oligarchie ? La race élue, c'est ici la fraction « consciente et évoluée » du prolétariat. On lui demande peut-être compétence. On exige surtout crédulité et soumission totale. Elle fournit des instruments ou des rouages. Bureaucratie à l'intérieur du pays roi, émissaires et mercenaires en terres conquises, zélateurs fanatisés en terres encore infidèles.

Dans le pays dirigeant, les membres de l'appareil sont nantis grassement. On le sait, dans aucun pays du monde, il n'existe un tel écart entre le mode de vie des dirigeants et de la masse. Cet écart, qui est de 1 à 10 en Grande-Bretagne, est chiffré pour la Russie par le coefficient 60, nonobstant les difficultés de la comparaison.

Les membres de l'appareil ont le choix entre la vie aisée, mais subordonnée et obéissante, et la radiation de l'espèce humaine. Ne leur faisons pas trop reproche de leur servilité. Les candidats martyrs ne foisonnent que dans les statistiques. Ils sont une autre élite, une vraie, celle-là, mais combien rarissime.

Quant à la méthode, ce que nous avons dit en examinant le caractère religieux et clérical du bolchevisme, trace en traits fulgurants les parallèles d'assimilation au fascisme. Camp d'internement où l'on soumet les indociles par une inhibition totale qui abat dans l'être tous les centres de résistance. Mise à l'écart de tout ce qui résiste, volonté de domination à tous prix, dépersonnalisation de l'individu qui perd l'habitude de parler au nom de la personne, ne conçoit d'expression possible qu'au nom du groupe. Prenez des libelles communistes : ils sont anonymes, établis au nom de la population qui exige... des amis qui veulent... des paysans qui réclament... des militaires ou des bonnes d'enfants. Une poignée d'hommes s'autorise à parler au nom des masses et joint à cette prétention l'abdication de toute pensée individuelle.

Une liste des sujétions pesant sur la masse russe figure au document parlementaire 9968 de la session de 1950 de l'Assemblée nationale, développant la proposition de certains parlementaires au sujet des mesures à prendre contre les communistes. Ces sujétions sont connues. Elles découlent de prescriptions anciennes et l'on pourrait me reprocher le parrainage politique modéré des auteurs du document. Je préfère vous donner, avec la référence, quelques exemples plus récents montrant l'asservissement des travailleurs au paradis de l'Union soviétique :

Les communistes dénoncent dans les pays capitalistes l'application du travail aux pièces et la chaîne mouvante. Or, le *Troud*, organe de la C. G. T. russe, écrit le 19 avril 1949 : « Nos syndicats s'efforcent d'introduire le salaire au rendement dans toutes les branches de l'industrie. »

Le décret du 26 juin 1940 — l'U. R. S. S. n'était pas en guerre — dispose que « employés et ouvriers qui quittent leur emploi ou arrivent en retard seront condamnés à l'emprisonnement et expulsés de leur logement ».

On sait que tout travailleur est obligatoirement muni d'un livret de travail, véritable passeport, sans lequel il lui est impossible d'être embauché, tout déplacement étant soumis à agrément.

---

importants dans le parti. Ce n'est que par un travail intense pour la cause de la révolution en qualité de simple militant que ces camarades peuvent reconquérir la confiance complète et le droit d'occuper dans le parti des postes importants.

DECISIONS

b) *Postes prohibés pour les anciens francs-maçons.* — Par postes prohibés pour les anciens francs-maçons, on entend les postes dont les titulaires ont le mandat de représenter plus ou moins indépendamment sous leur propre responsabilité, les idées du parti, devant la masse ouvrière, par la parole et par la plume...

(*Manifestes, thèses, résolutions des quatre premiers Congrès mondiaux de l'Internationale communiste*, 1919-1923. Textes complets. Bibliothèque communiste, éd. Juin 1934, p. 197 et 198.)

Ces textes sont anciens, dira-t-on, et contredits par des décisions ultérieures. Faut-il souligner que des décisions ultérieures sur lesquelles on s'appuie pour contester la validité des résolutions et décisions du IVe Congrès de l'Internationale communiste restent sans valeur dès l'instant qu'il s'agit de pays où le parti communiste détient le pouvoir comme parti unique ? Ni l'U. R. S. S., ni la Pologne, ni la Roumanie, ni l'Albanie, ni la Hongrie, ni la Tchécoslovaquie ne donnent asile à une Franc-Maçonnerie nationale ou à des Loges étrangères. Dans les faits, les décisions antimaçonniques de l'Internationale communiste gardent donc toute leur rigueur.

Dissolution de la Franc-Maçonnerie en Hongrie.

Le *Journal Officiel* de la République démocratique populaire hongroise a publié, le 13 juillet 1950, un décret ordonnant la dissolution de la Franc-Maçonnerie.

Cette décision a été reproduite par la totalité de la presse hongroise dans les termes suivants :

« *Le ministère de l'Intérieur dissout les Loges franc-maçonniques.* — Le ministère de l'Intérieur communique : « Le ministre de l'Intérieur a dissous les Loges de la Franc-Maçonnerie qui sont devenues visiblement, dans les derniers temps, des lieux de rassemblement des éléments capitalistes dévoués aux impérialistes occidentaux. »

(*Nepszava*, organe de la C. G. T. hongroise, 13 juillet 1950.)

(1) En fait, c'est d'ailleurs une équipe qui, se réclamant du prolétariat, exerce sa dictature sur toute la population, y compris le prolétariat. Cf. CILIGA : *Lénine et la Révolution.* Spartacus, éditeur.

Le décret du 27 juin 1940, toujours en vigueur, dispose que « l'absence du lieu de travail est passible des cours de justice qui condamneront les coupables au travail pénal dans leur entreprise pour une durée de six mois avec retenue de 25 % sur le salaire ».

Le parti bolchevik serait un parti ouvrier. Il donne en France l'illusion d'un ouvriérisme. Au dernier Congrès pansoviétique du parti, on comptait 9,3 pour 100 d'ouvriers désignés contre 90,7 pour 100 de fonctionnaires, ingénieurs, directeurs...

Les permanents syndicaux sont, dans cette démocratie, nommés par le gouvernement. Le *Troud* du 19 avril 1949 rapporte ce propos d'Ossipov, secrétaire de la C. G. T. : « Les syndicats soviétiques effectuent leur travail sous le contrôle de la direction du Parti. »

Le 16 février 1950, un décret du gouvernement communiste de Hongrie édicte la peine de cinq à dix ans de prison contre les travailleurs coupables d'exécution défectueuse de leur travail. »

Les officiers peuvent appliquer la peine de mort aux soldats, de leur propre chef, et sans tribunal (décret du 12 octobre 1940).

On n'en finirait pas de citer les faits — connus malgré le camouflage soigneux et filtrant au travers du rideau de fer — qui établissent qu'au paradis soviétique, pays de l'affranchissement des prolétaires, le travail est asservi, qu'il est un esclavage. Le niveau d'existence des masses est misérable ; la classe dirigeante est opulente, marquant une différenciation que ne connaît aucune société capitaliste ; aucune liberté n'est reconnue à l'individu ; un directeur, servi par une caste docile, paré du plus haut titre militaire, impose, sous risque de déportation et de mort, son pouvoir absolu et prétend à l'hégémonie mondiale. Et que la comparaison est frappante avec les méthodes de Mussolini et de Hitler !

Si l'on recherchait une différence, on la trouverait dans l'excès de brutalité barbare au compte du stalinisme.

Imitation du nazisme et du fascisme, il les surclasse.

La statistique est édifiante. Les déportés des camps allemands ou des îles méridionales italiennes ne compterent jamais par millions. Ils passent en U. R. S. S. la dizaine de millions.

Hitler fusilla en 1934 quelques acolytes, mais pas toute la génération de ses compagnons du début.

Certains récits font paraître la Gestapo, si odieuse, bénigne auprès de la Guépéou. Que l'on relise l'émouvant témoignage de Mme Neuman, veuve du chef communiste allemand « disparu ». Ces récits ne s'inventent pas, et surtout l'horreur qui transparaît sous la traduction.

Et par une contradiction singulière, l'oligarchie russe, suivant la vision prophétique de Pareto, sociologue parti du libéralisme pour finalement rejoindre Sorel, l'oligarchie russe, moyen du régime, réalise les conceptions synarchiques de Coutrot ou devance les thèses de l'Américain Burnham.

Religion cléricale, le bolchevisme est un fascisme plus dominateur et plus cruel. « Mussolini ne se trompe jamais », écrivaient sur les murs les mercenaires du fascisme. Des graffiti analogues étaient disposés par les hitlériens. Nos murs s'ornent des affirmations crédules de la même infaillibilité.

Les méthodes du bolchevisme.

Dans les pays conquis, ces méthodes s'analysent en une dictature totale. Dans les pays à conquérir, la propagande ne fait pas tellement appel aux idées, mais s'adapte aux milieux à séduire. Elle s'attache à utiliser les instincts se camouflant pour ne pas heurter certaines élites. Elle pratique :

Le mensonge,

L'infiltration,

Le noyautage.

Le noyautage est une pratique bien connue. Il s'agit de s'assurer des influences progressives dans certaines organisations, pour les subordonner ensuite à la règle du parti dont elles deviennent des instruments. Au départ, on trompe sur les sentiments vrais. On utilise en surenchérissant les idées ou les mystiques familières aux collectivités convoitées. En France, les communistes ont renoncé à leur titre. Connaissant le vieil attachement à la démocratie, ils ne s'intitulent plus que démocrates. Et, simultanément, ils font l'assaut de tous les milieux dont le nôtre, arguant la pureté de leurs intentions et l'intransigeante pureté de leur idéal.

La main tendue est la machine à piper les milieux chrétiens.

Les Combattants de la paix exploitent sans vergogne le noble sentiment pacifique de notre pays.

La comédie allemande, où les communistes vont jusqu'à reprendre les accents de Déroulède, a pour but d'orienter vers l'U. R. S. S. les sympathies des Français inquiétés par trois invasions.

En Allemagne de l'Est, les communistes pratiquent un chauvinisme germain pour assurer à l'U. R. S. S. le potentiel de guerre de cette zone.

La farce de l'interdiction de l'arme atomique n'est-elle pas édifiante ? Elle est la plus récente des escroqueries morales du communisme. J'y insisterai quelque peu.

Alors que de 1944 à 1947, le parti communiste fut en France militariste et chauvin, il devient soudainement hostile à l'armée et ultra-pacifiste.

Nous disons bien en France. En Russie, un militarisme hystérique est soigneusement entretenu, et l'on célèbre à longueur d'année les journées nationales de l'artillerie, de l'armée blindée ou de quelque autre technique guerrière.

Mai 1947 marque en France un tournant pour l'éviction des ministres communistes. Le coup de Prague devient impraticable.

La défense contre l'impérialisme communiste s'organise. L'Amérique prend conscience du péril. Les nations d'Europe concluent le pacte atlantique.

La démoralisation par infiltration et le coup d'Etat sans risques s'avèrent impossibles. Il faut désormais annihiler les moyens défensifs.

C'est la raison de cette campagne qui aboutit en France aux raids sur les wagons de matériel militaire, quel qu'il soit, même le matériel d'instruction ou de transport entre corps de troupe résidant en France.

Mais la supériorité de la défensive américano-européenne est faite en grande partie d'une avance technique en matière d'emploi de l'énergie atomique. Il s'agit pour la Russie, d'abord de rattraper le retard en imposant un temps d'arrêt à l'adversaire, ensuite, si possible, de rester seul possesseur d'un moyen formidable de conquête.

Alors s'amorce la campagne dite de Stockholm. Un appel bénin, que tout le monde approuve, alors que le 8 avril 1945 *l'Humanité* exaltait la bombe atomique et les U. S. A. On spécule sur la sensibilité occidentale, la répugnance à la guerre et, au moins, à l'emploi des moyens de destruction les plus horribles, qui ne distinguent pas entre civils et combattants, fauchent les femmes et les enfants comme les armées. Que l'on réussisse à émouvoir l'opinion ! Les Etats occidentaux arrêteront leurs fabrications et leurs recherches. L'U. R. S. S. demeurera seul possesseur de l'arme et s'en servira, bien entendu, par un de ces retournements qu'elle n'aura même pas besoin de légitimer auprès des fidèles. Les mêmes qui auront fait campagne contre la bombe en France applaudiront à son emploi si Staline y recourt.

La machination est tellement effroyable et le démontage en est tellement simple que l'on hésite à y croire en raison même de l'évidence. C'est cette hésitation devant la plausibilité du monstrueux qui est le meilleur atout du bolchevisme.

L'Occidental répugne à la mauvaise foi, la juge impossible à ce degré inouï d'impudence et de mensonge. Il oublie que M. Staline, ennemi juré des fascismes, décorait, en septembre 1939, Von Ribbentrop de « l'Ordre de Lénine ».

Or, la preuve est faite. Elle n'est pas contestable. Elle est inscrite dans les textes les plus authentiques.

Au mois de juin 1946, alors qu'ils étaient seuls à posséder la bombe et les moyens de production d'énergie nucléaire, les U. S. A. prenaient l'initiative de proposer aux Nations Unies la cessation de la construction des projectiles atomiques, la destruction des stocks et la mise à la disposition des pays pacifiques des informations relatives à l'énergie atomique.

La contrepartie était évidemment un contrôle international, dont le plan a été fourni dans le rapport adressé le 21 décembre 1946 au Conseil de sécurité de l'O. N. U. par la Commission de l'énergie atomique des Nations Unies.

Ce rapport fut approuvé par tous les membres du Conseil, sauf la Russie et son satellite polonais.

Le 11 juin 1947, l'U. R. S. S., sentant la difficulté de sa position, soumettait un plan de contrôle. Ce plan se limitait à un contrôle national.

Le 11 septembre 1947, la Commission de l'énergie atomique adressait au Conseil de l'O. N. U. un nouveau rapport insistant sur la remise à l'organisme international de tous les pouvoirs de contrôle et de recherche. A nouveau, l'U. R. S. S. opposa son veto.

Récapitulant les efforts faits, l'O. N. U., sauf l'U. R. S. S. et ses satellites, a constaté :

1° Que l'U. R. S. S. veut que les nations continuent d'avoir la propriété des explosifs atomiques.

Or, il n'existait évidemment aucune protection efficace contre l'utilisation soudaine de ces armes.

2° Que l'U. R. S. S. veut que chaque nation continue d'avoir la propriété d'exploiter et la gestion des moyens de fabrication et l'utilisation des matériaux atomiques.

Or, il est évident qu'il serait impossible de découvrir ou d'empêcher le détournement de ces matériaux en vue de leur emploi comme armes atomiques.

3° Que l'U. R. S. S. limite l'inspection aux moyens dont l'existence serait signalée à l'organisation internationale par le gouvernement intéressé.

Or, il est évident qu'une telle inspection serait sans efficacité. Cette dernière dépend de la souveraineté de l'inspection internationale que toute limitation de ses investigations rendrait inefficace.

Il est donc établi que le danger atomique n'existe que par le refus de l'U. R. S. S. d'accepter suivant la formule de Jaurès qui reste celle de tous les pacifistes démocrates loyaux les moyens du « désarmement général, simultané et contrôlé ».

Cette hypocrisie du communisme, la dernière en date, est édifiante. Les lévites fanatisés n'en continuent pas moins à faire signer l'appel de Stockholm qui, me dit-on, a été au nom de la neutralité politique, adressé pour signature à toutes les Loges.

Expert dans le camouflage, fort parce qu'il sait mentir au delà de ce qui est concevable à des esprits façonnés au rationalisme libéral, exploitant sans vergogne sentiments et instincts, le communisme consacre ainsi son fanatisme clérical, allant au delà des pratiques des ordres militants les plus soumis.

Les résultats ? Le progrès social ?

Ceux qui, de biais, cherchent quelques excuses au communisme, objectent la misère ouvrière et la nécessité du progrès social.

Sur la « misère ouvrière », il faudrait souhaiter une enquête objective et comparative. Il y a des détresses. Il y a des sous-rémunérations. Un large champ est ouvert aux redressements, à un effort soutenu vers plus de justice. Mais il faut ajouter que rien ne justifie le slogan selon lequel le pays vit un régime de « misère et de guerre ».

Les progrès à accomplir sont-ils tributaires d'une influence du communisme ? Quels sont les propres résultats dont il peut se targuer pour jouer les mentors ?

Nous avons vu ce qu'il en était des libertés. L'effroyable statut de l'individu a-t-il en U. R. S. S. des compensations matérielles par l'accession à un certain bien-être ?

On ne sait rien de l'économie russe. Le rideau de fer fait barrage aux informations. L'U. R. S. S. est le seul pays qui ne publie aucune statistique sur la condition du consommateur. Le paradis terrestre est aussi discret sur ses félicités que son concurrent céleste.

Ce qui filtre — de la lecture quotidienne de *la Pravda* à la rubrique copieuse des confessions — n'indique pas une prospérité qui vaudrait l'acceptation d'un effroyable esclavage.

Ceux qui voient chaque jour les deux Berlin et comparent ne concluent pas au succès du soviétisme.

On sait, par contre, ce qui se passe aux U. S. A. Tant pis si mon propos me fait passer pour un « stipendié de l'Amérique » aux yeux de ceux de mes compatriotes pour qui les U. S. A. sont « de droite », suivant le concept commode, courant, mais imbécile, qui nous fait ramener à nos données saugrenues de politique intérieure, le jugement des problèmes mondiaux.

Pour atténuer ce reproche, j'ai relevé dans *Esprit*, revue tolérante au communisme, numéro d'avril 1948, quelques indications.

« Pour une population moins de quatre fois supérieure à la nôtre, les U. S. A. ont une production douze fois supérieure. Depuis 1948, l'écart a grandi. Et ce phénomène, commente le rédacteur de *Esprit*, fait sans précédent dans les annales de l'humanité, phénomène capital de l'histoire sociale, économique et surtout politique depuis 1900, déterminant depuis cette époque, le devenir de l'humanité ».

Le volume de la production a doublé de 1900 à 1929.

Il a, de nouveau, doublé de 1938 à 1947, soit en neuf ans, et l'effort de guerre a été produit « en ajoutant les canons au beurre ».

Le revenu de l'ouvrier américain, dit M. Fourastié, est triple de celui du Français. Ce dernier gagne 600 quintaux de blé par an. L'Américain en gagne 2 000. Le niveau de vie de l'ouvrier américain est celui, en France, d'un conseiller d'Etat ou d'un directeur de ministère, encore en déduisant les lourds impôts sur les revenus que payent ces fonctionnaires.

Le bolchevisme est au pouvoir depuis trente-trois ans.

A-t-il doublé sa production dans les seize premières années ? L'a-t-il doublée dans les neuf dernières ?

Voici un tableau, établi sur les documents qui filtrent des terres de l'âge d'or, mais que leur propagande n'a jamais contesté. Il compare le nombre d'heures, ou de minutes de travail nécessaires pour se procurer certains produits essentiels à un ouvrier russe, français ou américain :

	U. R. S. S.	FRANCE	U. S. A.
Pain blanc (1 kilo)...	2 h. 20 m.	25 m.	15 m.
Bœuf (1 kilo)........	6 h. 15 m.	3 h. 30 m.	1 h. 8 m.
Beurre (1 kilo).......	11 h. 15 m.	8 h. 30 m.	1 h. 38 m.
Œufs (douzaine).....	5 h.	2 h.	1 h. 17 m.
Sucre (1 kilo).......	3 h.	1 h.	11 m.
Chaussures (paire)...	34 h.	20 à 25 h.	7 h. 15 m.
Complet (homme)....	292 h.	120 h.	28 h.

D'où il ressort que si les conditions de vie de l'ouvrier américain sont très supérieures à celles du

Français, celui-ci vit largement mieux que l'ouvrier russe, dont la condition est misérable.

Et des spécialistes qui ont, par des procédés scientifiques et malgré les difficultés, suivi l'évolution économique de la Russie affirment que la condition de l'ouvrier en U. R. S. S. est effectivement plus faible en 1950 qu'en 1944. Ils chiffrent la perte à 25 pour 100.

Tous ces éléments nous conduisent, en disqualifiant le bolchevisme comme facteur de justice sociale, à poser ce dernier problème dans les termes neufs dont les développements solliciteront nos études futures. Lequel problème a un caractère différent qui n'est plus de politique, ou plus exactement de morale, mais de technique.

Le droit à l'amélioration continue du sort matériel de l'être humain n'est plus contesté. L'Eglise, qui fut longtemps caution de l'ordre établi et conseil de soumission et de résignation dame le pion revendicatif aux plus exigeants et parfois aux communistes eux-mêmes.

De même que considérer la politique comme enclose dans les frontières d'une nation n'a plus de sens, de même les revendications sociales n'appellent plus qu'une refonte audacieuse des conditions de production, brisant toutes les routines et jusqu'aux routines ouvrières.

Communisme et Franc-Maçonnerie

On a lu (col. 1196, note 1) la politique dialectique que suit vis-à-vis de la Franc-Maçonnerie le parti communiste français. Il faut noter qu'il y a chez les francs-maçons un fort courant de sympathie pour le communisme. Le T.·. Ill.·. F.·. Viaud n'annonçait-il pas aux Loges comme une bonne nouvelle, après une correspondance entre le F.·. Jean Solignac, M. Marcel Cachin et M. Léon Mauvais, la décision suivante : « *Ainsi que vous le constaterez par la réponse du secrétariat du P. C. F., il n'est plus fait obstacle à l'adhésion des francs-maçons au parti communiste, sous réserve de l'observation des dispositions statutaires de ce parti.* » (Or. de Paris, le 27 décembre 1945), cité par les *Cahiers du Monde nouveau*, août-septembre 1946, p. 108.

Deux ans après, le Grand Collège des Rites, suprême Conseil pour la France et l'Union Française, dans son *Bulletin des Ateliers Supérieurs*, n° 25 (N° 2 de la Reprise), p. 26-74 (1), publiait le compte rendu du Grand Chapitre de septembre 1946, où le Rapport du F.·. Chevallier, *Rapports entre les conceptions philosophiques de la Franc-Maçonnerie et du Marxisme*, occupait 39 pages avec sa discussion, sur 48 pages consacrées au Chapitre ! Dix-huit rapports avaient été présentés (plus un dix-neuvième venu trop tard) en vue de ce Chapitre par dix Chapitres, quatre Conseils, et quatre autres étaient communs à un Conseil et à un Chapitre.

Le Rapporteur remarquait que « la documentation marxiste est généralement bonne » et par contre « faible » la documentation maçonnique, avant de résumer en quelques lignes le contenu de ces rapports. Puis, dans une première partie il étudiait les Conceptions philosophiques communes à la Franc-Maçonnerie et au Marxisme. Cueillons-y cette perle en passant :

> Dans l'antiquité, personne ne doutait que le bonheur qui valût la peine d'être recherché fût le bonheur terrestre.

(1) Netoricol, 16, rue Cadet, Paris (1947).

> Du mystère de l'énergie spirituelle naquit le rêv de l'immortalité de l'âme. De la misère des temp et de l'amoncellement des désillusions, prit corp la doctrine de la félicité après la mort : doctrin d'esclaves, doctrine de vaincus, doctrine de déses pérés ou, tout au moins, de pessimistes.
>
> Par cela même qu'ils veulent le bonheur terrestre marxistes et francs-maçons attestent leur opti misme : ils font confiance à la vie (*loc. cit.*, p. 40)

Et prenant soin d'expliquer un peu plus loi (p. 41) ce que sont la liberté et la fraternité, l Rapporteur précise :

> L'homme libre est celui qui peut s'épanouir san entraves, qui peut satisfaire les aspirations pro fondes de sa chair et de son âme, sans qu'aucun de ses réalisations dérange l'harmonie de son être
>
> Si morale que soit par elle-même la liberté d'u homme, elle risque de gêner la liberté des autre hommes... C'est au respect de la liberté des autre que s'applique le mot de fraternité...
>
> Egalité, liberté, fraternité résument de façon par faite le but et les moyens de ceux qui, comme le francs-maçons et les marxistes, se sont donné l lourde et pénible tâche de soustraire l'humanit à ses misères et de la conduire jusqu'au bonheu aussi complet que possible pour chacun et pou tous... (p. 41).

Le Rapporteur soulignait ensuite les conception philosophiques différentes de la Franc-Maçonneri et du Marxisme (1), pour arriver enfin à *La Con jonction des lumières*, titre de la troisième partie Nous citons cette *Conjonction* et la *Conclusio* (p. 48-50) :

La conjonction des lumières.

> Nous avons achevé de préciser les conception philosophiques du marxisme et de la Franc-Maçon nerie : d'abord l'idéal commun de bonheur terrestr pour l'humanité tout entière, ensuite les concep tions différentes d'accéder à ce bonheur ; l marxisme s'occupe d'abord d'organiser la sociét de l'adapter aux nécessités économiques ; la franc maçonnerie s'occupe d'abord de mener l'âm humaine à son accès de perfection ; elle oblige se adeptes à se surmonter afin qu'ils soient aptes élever le taux général de vertu.
>
> Ni l'une ni l'autre ne cherche à édifier d grands hommes, qui, comme le dit Nietzsche, n sont si souvent que les comédiens de leur propr

(1) Notons encore cet essai d' « exégèse » :

... La Franc-Maçonnerie a pour but la recherche de l vérité.

D'aucuns donnent à ces mots le sens qu'ils possèden en science : la découverte du vrai dans la complexité de apparences qui nous vêtent. Cette interprétation ne laiss à notre société que la seule efficience d'un enseignemen mutuel. Si elle était adoptée, nos ateliers ne seraient qu des sortes de cours du soir.

Dans l'esprit de ceux qui l'ont proclamée les premiers la Vérité qu'il faut rechercher est le symbole de l'amou et de la perfection.

Vérité rappelle la parole du Christ dans l'Evangile d saint Jean : « Je suis le chemin, la vérité et la vie » qui est suivie de « Nul ne vient au Père que par moi ».

Le père est le bonheur ; le chemin, la volonté de per fection ; la vérité, l'amour universel ; la vie, la joi intime que donne la vertu.

Ces phrases contredisent-elles celles où le Christ affirm qu'il n'est pas venu pour la concorde et qu'il est u ferment de discorde ? Non. Concorde et discorde ont ét mal traduits. Le prophète s'élève contre ce que nou appelons le *conformisme*. Il prêche le non-conformisme il honnit la bassesse ambiante (p. 47).

idéal. L'une et l'autre élisent les meilleurs de la masse et en font les missionnaires fervents de leur foi.

Dans son apostolat, le marxiste va-t-il se heurter au franc-maçon et entrer en lutte avec lui ? Cela est impossible. Car pour que son système social marche sans à-coups, le marxisme a besoin d'hommes possédant précisément les qualités que cultive la Franc-Maçonnerie. Si la Franc-Maçonnerie n'existait pas, le marxisme devrait l'inventer. La preuve en est donnée par l'histoire des partis socialiste et communiste. Pour des raisons de tactique, pour tenir mieux en main leurs troupes, ils ont d'abord refusé à leurs adhérents les bienfaits de la Franc-Maçonnerie. Puis, l'un après l'autre, ils ont levé cette interdiction. Car ils avaient dû eux-mêmes se charger, dans leur propre sein, d'une propagande analogue à celle de la Franc-Maçonnerie.

Un marxiste peut donc être un parfait maçon.

Un marxiste, même, doit être maçon. Et s'il ne l'est pas, il doit se comporter comme s'il l'était.

La réciproque n'est pas vraie.

Un franc-maçon peut accepter entièrement les conceptions philosophiques du marxisme.

Mais il peut aussi les rejeter.

Son idéal de perfection morale, son amour universel de l'humanité, il peut préférer l'intégrer dans un autre système politique qui semble meilleur à sa raison. La Franc-Maçonnerie s'accommode de toute structure sociale qui peut donner un bonheur égal à tous les hommes.

Ainsi aucun conflit n'est possible entre les principes philosophiques du marxisme et de la Franc-Maçonnerie, parce qu'ils se placent sur des plans différents.

En même temps que les principes du marxisme, un marxisme est quasi forcé d'accepter l'idéal de perfection de la Franc-Maçonnerie.

Mais, par cela même qu'il est purement spirituel et intime, l'idéal maçonnique dépasse les déductions raisonnables des économistes et ne s'inscrit forcément à aucun système politique.

Conclusion.

1. — Le marxisme et la franc-maçonnerie ont en commun de vouloir le bonheur humain, le bonheur terrestre des hommes, le bonheur de l'humanité tout entière.

2. — Le marxisme poursuit son but en construisant une machinerie sociale aussi adaptée que possible aux nécessités économiques.

3. — La Franc-Maçonnerie poursuit son but en perfectionnant l'âme morale de l'homme et en lui imposant la volonté d'amour universel.

4. — Le marxiste se complète lorsqu'il associe à l'idéal marxiste l'idéal maçonnique.

5. — L'idéal maçonnique n'asservit ses apôtres à aucun système politique déterminé. S'il cultive l'idéal de son Ordre, le franc-maçon est aussi bon maçon s'il est marxiste que non-marxiste.



On pourrait se demander, après la lecture de ces derniers documents, si le parti communiste arrive à ses fins en noyautant la Franc-Maçonnerie ou si celle-ci ménage le parti pour s'en faire un allié. En fait, parti communiste et Franc-Maçonnerie ne s'entendent parfaitement que sur un point : la lutte contre l'Eglise. Cela seul les rapprocherait-il et leur ferait-il accepter ménagements et compromis ?

Catholicisme et communisme

— *Actes pontificaux* concernant le communisme ou le socialisme, de Pie IX à Pie XI (1936). Voir *D. C.* (1936), t. XXXV, col. 1472-1487. — (1936), t. XXXVI, col. 841-851. — Voir *D. C.* (1937), t. XXXVII, col. 937-980.

— *Actes des évêques* d'Espagne et du Mexique (*D. C.* (1936), t. XXXVI, col. 323-336), d'Allemagne, d'Argentine, d'Autriche, du Canada, de France, de Hongrie, des Pays-Bas (*D. C.* (1936), t. XXXVI, col. 645-688), de Grande-Bretagne, de Pologne, de Suisse, de Yougoslavie. (*D. C.* (1936), t. XXXVI, col. 862-878.)

— *Déclaration de l'épiscopat anglais* sur le communisme (*D. C.* (1948), t. XLV, col. 671-674.)

— *Lettre* (25. 1. 47) *de l'épiscopat hollandais* sur le communisme. (*D. C.* (1947), t. XLIV, col. 681-687.)

— *Instruction pastorale* (22. 2. 47) *du cardinal Cerejeira*, patriarche de Lisbonne, sur le thème « Christianisme et communisme ». (*D. C.* (1947), t. XLIV, col. 671-682.)

— Décret (1. 7. 49) du Saint-Office interdisant l'adhésion au parti communiste, etc. (*D. C.* (1949), t. XLVI, col. 961-966 ; 1099-1110.)

— Lettre (8. 9. 49) des cardinaux français concernant l'adhésion et la collaboration des catholiques aux partis communistes. (*D. C.* (1949), t. XLVI, col. 1217-1224.)

— Lettre de l'épiscopat belge (4. 11. 49) au sujet du décret du Saint-Office (1. 7. 49) condamnant le communisme. (*D. C.* (1949), t. XLVI, col. 1601-1606.)

— *Le communisme dans le monde.* (Voir *D. C.* (1948), t. XLV, col. 49.)

— *Le communisme aux Etats-Unis.* (Voir *D. C.* (1948), t. XLV, col. 50-53.)

— *La constitution des Etats-Unis tolère-t-elle l'agitation communiste ?* (Voir *D. C.* (1949), t. XLVI, col. 1609-1623.)

— *Liste des journaux communistes et communisants de France.* (Voir *D. C.* (1947), t. XLIV, col. 120-122. — (1949), t. XLVI, col. 1401, 1530.)

— *La lecture de la presse communisante.* Réponse de S. Em. le cardinal Roques, archevêque de Rennes (7. 11. 49). (Voir *D. C.* (1949), t. XLVI, col. 1605-1610.)

— *Le communisme et les paysans en France*, d'après un ouvrage de A. Ancel (Mgr Ancel. (Voir *D. C.* (1948), t. XLV, col. 687-691.) Egalement de Mgr Ancel : *Dogme et morale communistes.* Un vol. F. N. A. C., 1937, Paris. — *Catholiques et communistes.* Un vol. Editions du Sud-Est, Lyon, 1945. — *Evangile et communisme.* Un vol. Providence du Prado, Lyon, 1946.

— « *L'Associazione Pionerie* » *d'Italie*, d'obédience communiste. Notice. (Voir *D. C.* (1949), t. XLVI, col. 1205-1212.)

— *Bibliographie sur le communisme* (Les maîtres, les disciples, études sur le marxisme, les confrontations du marxisme, etc.) (Voir *D. C.*, t. XXXVIII, col. 756-760 ; (1949), t. XLVI, col. 975-983.)

— *Les méfaits de l'école marxiste en Roumanie.* Rapport d'un instituteur. (*D. C.* (1950), t. XLVII, col. 245-253.)

— *Séduction communiste et réflexion chrétienne*, par E. Rideau, S. J. Un vol. Editions de la Proue, Paris, 1947.

— La Société des Missions-Etrangères de Paris, 128, rue du Bac, a réuni en volume, sous le titre *La persécution religieuse en Chine*, les articles et études très documentées de ses missionnaires touchant les événements religieux d'Extrême-Orient sous le gouvernement communiste : documents précis et concrets sur la tactique communiste, comme on peut en juger par les pages que nous avons citées.

— *La Documentation française* (notes et études documentaires) a publié, n° 1624 (14 juin 1952), Le problème religieux en U. R. S. S. *Les relations extérieures du Patriarcat de Moscou.*

ÉVÉNEMENTS ET INFORMATIONS

JUIN 1952

MERCREDI 11. — A L'ÉTRANGER. — Ouverture, à Istambul, jusqu'au 18 juin, de la Conférence des diplomates français du Moyen-Orient.

— Près de *Saïgon*, le Viet-Minh attaque un convoi de cinq trains groupés, qui ont sauté sur des mines. Le chiffre des pertes franco-vietnamiennes s'élève à cinq tués, parmi les militaires, et à sept parmi les voyageurs. Il y a 29 blessés. Du côté du Viet-Minh, on compte 20 morts et 60 blessés. L'attaque a été repoussée.

— Le tribunal militaire de *Tunis* condamne à mort cinq Tunisiens accusés de meurtre avec préméditation, de guet-apens, d'atteinte à la défense nationale et de tentative de meurtre.

JEUDI 12. — Distribution des grands prix de l'Académie française. Grand prix de littérature : M. Marcel Arland, pour l'ensemble de son œuvre de critique et d'essayiste ; prix du roman : M. Henry Castillou, pour *Le feu de l'Etna* ; prix Louis-Barthou : M. Louis Gaxotte ; prix Max-Barthou : M. Bruno Gay-Lussac, pour *Quand la ville dort* ; grand prix d'histoire Gobert : M. Pierre Rain, pour *La diplomatie française* ; prix Alice-Louis-Barthou : Mme Camille Mayran, pour *Larmes et lumière à Oradour*. Le prix fondé par Mgr Grente est attribué à Mgr Trochu pour ses biographies de saint François de Sales et du Curé d'Ars.

— A la suite des manifestations communistes du 28 mai, M. Baylot, préfet de police, suspend une vingtaine de gardiens de la paix, d'inspecteurs ou membres de l'administration centrale de la Préfecture de police. Soixante autres sont mutés pour insuffisance.

— A Royaumont, clôture des Journées de l'aéronautique civile, ouvertes le 11.

— M. le chanoine Félix Verdet, curé-archiprêtre de Vence, est nommé évêque titulaire de Gurza et auxiliaire de S. Exc. Mgr Rémond, archevêque-évêque de Nice. Le nouvel évêque est né à Cannes, en 1904. Elève du collège Stanislas de Cannes, puis de l'Institut catholique de Toulouse et du Séminaire des Carmes de Paris, il obtint sa licence en philosophie et théologie. Ordonné prêtre en 1933, il fut nommé professeur, puis supérieur au Petit Séminaire, qu'il quitta en 1945 pour la cure de Vence.

— A Toulon, où se poursuit l'enquête sur les menées communistes, deux nouvelles arrestations de militants communistes sont opérées.

— Le prix Rivarol, destiné à récompenser les écrivains étrangers d'expression française, est attribué à Mme Gloria Alcorta, de nationalité argentine, pour son recueil de poèmes : *Visages*, et à M. Gardner Davies, de nationalité australienne, pour son essai : *Les tombeaux de Mallarmé*.

— Le tribunal militaire de Metz condamne à quinze mois de prison l'objecteur de conscience Jean Witmer.

A L'ÉTRANGER. — Mort du cardinal Michaël von Faulhaber, archevêque de Munich. Né dans le diocèse de Wurtzbourg en 1869, Emmanuel-Michel von Faulhaber fit de brillantes études à Rome, Oxford, Cambridge, Paris, Tolède et l'Escurial. Ordonné prêtre en 1892, il fut professeur d'exégèse à l'Université de Strasbourg, de 1903 à 1911. Elu évêque de Spire en 1911, il fut promu à l'évêché de Munich en 1917 et créé cardinal-prêtre du titre de Sainte-Anastasie, par Benoît XV, en 1921. On sait qu'il se signala par son action doctrinale et sa fermeté spirituelle en luttant contre le nazisme. Le Sacré-Collège ne compte plus désormais que 46 cardinaux : 16 Italiens et 30 étrangers, dont un seul Allemand, S. Exc. Mgr Frings, archevêque de Cologne.

VENDREDI 13. — Un important dépôt d'armes communiste est découvert dans le Var. Quatre nouvelles arrestations.

— En remplacement de l'historien Augustin Fliche, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a élu membre libre non résidant l'archéologue Henri Seyrig, qui dirige l'Institut français d'archéologie de Beyrouth. M. Seyrig a publié de nombreuses études sur les antiquités syriennes et sur Palmyre.

— Le tribunal militaire de Paris condamne à deux ans de prison avec sursis l'objecteur de conscience Jean-Claude Rezer.

— Au Congrès des classes moyennes, M. Roger Millot est réélu pour la sixième fois président. Le Congrès sera clos le 15 juin.

A L'ÉTRANGER. — M. André Gromyko est nommé ambassadeur de l'U. R. S. S. en *Grande-Bretagne*, où il remplace M. Zaroubine, muté à Washington.

— L'expédition française de l'*Himalaya* réussit la première ascension du pic Chankamba (7 138 m d'altitude) dans le massif Gharwal.

SAMEDI 14. — Ouverture, à Paris, jusqu'au 21 juin, d'une « Semaine nationale de la sécurité » destinée à mettre en relief les meilleurs moyens de prévenir les risques de toutes sortes.

— Clôture, à Paris, du VI[e] Congrès national des classes moyennes, réunissant 150 dirigeants d'organisations nationales ou régionales rattachées au Conseil national des classes moyennes.

— Clôture, à Paris, à la Maison de la Chimie, du II[e] Congrès international des distributions d'eau ouvert le 9. Huit cents techniciens de trente pays différents y prennent part.

— Ouverture, à Paris, du Congrès du parti paysan d'union nationale.

— Ouverture, à Nice, jusqu'au 19 juin, du XXIV[e] Congrès du « Pen-Club ». Thème du Congrès : les rapports entre la jeune génération et la littérature.

A L'ÉTRANGER. — Violents incidents à *Tunis* entre musulmans et israélites. Un mort, plusieurs blessés.

— Le Sénat des *Etats-Unis* proroge les pouvoirs exceptionnels du président Truman.

— Grave affaire d'espionnage en *Grande-Bretagne*. Un opérateur-radio du ministère des Affaires étrangères, William-Martin Marshall, 24 ans, est accusé d'avoir communiqué des documents secrets à l'ambassade soviétique.

DIMANCHE 15. — Le parti paysan termine son Congrès à Compiègne et refait son unité en décidant la fusion des deux groupes parlementaires qui représentaient deux tendances du parti beaucoup plus sur des questions de personnes que de doctrine.

— Clôture, à Paris, du VII[e] Congrès de l'Union internationale antiraciste, ouvert le 14 juin.

— Clôture, à Angers, du II[e] Congrès de l'Association de médecine rurale, ouvert le 14 juin. Les principales études ont porté sur l'hospitalisation, les maternités rurales et les maladies professionnelles agricoles.

— Clôture, à Tours, du X[e] Congrès national des cadres de réserve du train, ouvert le 13 juin.

A L'ÉTRANGER. — Au *Cambodge*, le roi Norodom Sihamouk renvoie le ministère démocrate présidé par M. Huy Kanthoul et prend en main la direction du nouveau gouvernement. Il demande à l'Assemblée khmère de lui accorder pour trois ans les pleins pouvoirs.

LUNDI 16. — La vente libre au public, sur ordonnance des médecins, des remèdes contre la tuberculose — rimifon et isonyazides — commence dans toute la France.

— Le peintre français Raoul Dufy est proclamé lauréat de la XXV[e] biennale d'art de Venise. Il reçoit le prix de la présidence du Conseil, réservé à un peintre étranger.

— M. Henri de Peyerimhoff est élu au fauteuil de Raoul Dautry, à l'Académie des sciences morales et politiques. Le nouvel académicien est né à Colmar

en 1871. Il a été directeur des affaires commerciales au gouvernement de l'Algérie, puis président du Comité central des houillères de France. Il fut aussi membre du Comité des affaires économiques à la S. D. N.

A L'ÉTRANGER. — Arrivée à *Rome* du général Ridgway.

— On signale de *Stockholm* qu'un avion suédois participant aux recherches, au-dessus de la Baltique, d'un Dakota porté manquant, a été abattu par des chasseurs soviétiques. La Suède proteste énergiquement auprès de Moscou.

— M. Malik demande au Conseil de sécurité d'examiner, dès le 18 juin, le problème de la « guerre bactériologique » et l'admission à l'*O. N. U.* des quatorze pays ayant fait acte de candidature.

— La Chambre des députés d'*Italie* ratifie le plan Schuman par 265 voix contre 98 sur 363 votants.

MARDI 17. — A Paris, à la Maison des Centraux, 8, rue Jean-Goujon, clôture des deux Journées d'études sur « les tâches humaines du directeur d'usine ».

— M. Jean Kery reçoit le prix du roman d'aventure pour son roman : *Qui est à l'appareil ?*

A L'ÉTRANGER. — La cause du P. Pro, victime de la persécution au Mexique, fusillé le 23 novembre 1927, est introduite en Cour de *Rome*.

— M. Maurice Schumann signe, à *Ankara*, l'accord culturel franco-turc.

— Au *Japon*, le Comité d'action des Syndicats lance un ordre de grève générale.

— Mettant fin à son séjour en *Corée*, après avoir conféré avec M. Syngman Rhee, lord Alexander rentre à Tokio.

— M. Menzies, premier ministre australien, quitte Londres pour *Washington*.

— Le président de la République des *Etats-Unis* reçoit M. Letourneau.

MERCREDI 18. — Le Conseil des ministres approuve un projet de réformes pour la Tunisie.

— Par 507 voix contre 99, l'Assemblée nationale vote les crédits militaires.

— Ouverture, à Rennes, du Ve Congrès des aumôniers de prisons qui comprend deux journées d'études succédant à une journée de retraite. Thème : la sortie de prison et ses problèmes.

— M. René Mayer, député radical de Constantine, ancien ministre, est désigné par le gouvernement français pour être juge à la Cour de justice de la communauté charbon-acier.

— Mort, à Paris, à l'âge de 77 ans, du maître fondeur Rudier, spécialiste de la fonte au sable, qui fondit les plus beaux monuments de ces temps derniers, notamment les œuvres de Rodin, Bourdelle, Despiau et Maillol.

— Prolongation des délais de l'amnistie fiscale du 20 juin au 10 juillet 1952, sous réserve de certains cas qui seront prorogés jusqu'au 31 juillet.

A L'ÉTRANGER. — Mort, à *Rome*, à l'âge de 90 ans, du professeur Fermi, inventeur de l'un des plus puissants vaccins contre la rage.

— Congrès de la langue française, en Amérique du Nord, à *Québec*, jusqu'au 22 juin ; puis, jusqu'au 28 juin, à Trois-Rivières, Montréal et Saint-Hyacinthe. Il groupera 5 000 délégués des diverses régions du Canada et des Etats-Unis, où 5 millions des descendants français parlent encore la langue maternelle. La délégation française comprend Mgr de Provenchères, archevêque d'Aix-en-Provence, et M. Raymond Laurent, député, président de l'Association France-Canada.

— Après les entretiens de M. Letourneau, à *Washington*, les Etats-Unis décident d'assurer 40 % des dépenses de la guerre d'Indochine officiellement reconnue « deuxième secteur du front occidental en Asie ».

— La *Suède* rejette les allégations de Moscou relatives au « Catalina » abattu, mais reconnaît qu'un autre avion recherchant le *D. C.*-3 a survolé accidentellement une île russe.

JEUDI 19. — Par 137 voix contre 121, le Conseil de la République repousse le projet d'échelle mobile, laissant à l'Assemblée nationale le soin de reprendre son texte.

— Le Conseil des ministres autorise M. Pinay à poser la question de confiance sur le projet relatif aux prix imposés.

— M. Robert Schuman expose devant l'Assemblée nationale le projet de réforme proposé au bey de Tunis. Aucun ordre du jour n'est adopté.

— Ouverture, à Paris, à la Maison des Syndicats médicaux, 60, boulevard de La Tour-Maubourg, des deux journées d'études organisées par l'Union nationale des associations familiales sur « l'enfant et la famille ».

— Le prix populiste de peinture est attribué au peintre Clergé, qui est l'un des fondateurs du Salon populiste.

— Le 6e grand prix littéraire des Antilles est décerné à M. Léonard Sainville, pour son roman : *Dominique, nègre esclave*.

— Sous la présidence du ministre Paul Ribeyre, assemblée générale de l'Association parlementaire pour la liberté de l'enseignement. Elle manifeste son désir de perfectionner le régime scolaire et demande justice pour les étudiants des Facultés libres.

— Les demandes de mise en liberté provisoire de M. Jacques Duclos et Stil sont rejetées.

— M. Alain Weber obtient le premier grand prix de Rome de musique.

— Inauguration, à Paris, du Fonds national de solidarité, nouvel organisme destiné à venir en aide aux personnes âgées dont les ressources sont réduites.

— M. Georges Scapini, ancien représentant de Vichy auprès des prisonniers de guerre, condamné par contumace, par la Cour de justice de la Seine, à cinq ans de travaux forcés, se constitue prisonnier. Il est laissé en liberté provisoire en attendant de comparaître devant le tribunal militaire de Paris.

A L'ÉTRANGER. — Ouverture, à *Londres*, d'une conférence des diplomates britanniques au Moyen-Orient.

— Treize pays d'Afrique et d'Asie demandent à l'O. N. U. la convocation d'une assemblée spéciale pour étudier le problème tunisien.

VENDREDI 20. — A Paris, à la mairie du XVIIIe arrondissement, fin du Congrès de l'Association française pour le Conseil des communes d'Europe, ouvert le 19.

— M. Pierre Nouailhetas, qui fut gouverneur de la Côte des Somalis de 1940 à 1942, condamné à mort par contumace pour intelligence avec l'ennemi, se constitue prisonnier. Le tribunal militaire ordonne un supplément d'enquête et laisse M. Nouailhetas en liberté provisoire.

— Le prix de la Presse latine est décerné à M. J.-B. Pontalis pour son livre : *L'enfance d'un autre*.

A L'ÉTRANGER. — Révolte au bagne de l'île d'Anchieta, au *Brésil*. 300 mutins armés débarquent sur la côte de l'Etat de Sao-Paulo et livrent plusieurs batailles rangées aux forces de police. Des dizaines de morts et de blessés.

— On signale de *Corée* un raid des troupes nationalistes sur la côte de Fon-Kien. 200 soldats communistes ont été tués, 200 blessés et 150 prisonniers. Du côté nationaliste, on compte 45 morts.

— A *Washington*, le président Truman signe la loi d'aide militaire et économique aux pays étrangers.

— Le *Vénézuela* rompt les relations diplomatiques avec la Tchécoslovaquie.

— Au *Japon*, 100 000 travailleurs, en majeure partie des cheminots et des dockers, cessent le travail pour protester contre le projet de loi gouvernemental sur la répression des activités subversives, projet qui limite les droits syndicaux.

— Au Conseil de sécurité de l'O. N. U., les *Etats-*

Unis proposent une enquête impartiale sur la guerre bactériologique et les accusations soviétiques.

SAMEDI 21. — Ouverture, à Paris, jusqu'au 25 juin, des Journées nationales d'études des Congrégations d'action hospitalière et sociale.

— A Paris, journée d'études des Comités d'entreprise, organisée par Force ouvrière.

A L'ÉTRANGER. — La *Russie* rejette les deux notes suédoises de protestation à la suite de l'incident de la Baltique.

— Mme Olga Cecelkima, correspondante de la *Pravda*, est expulsée d'Italie à la suite de ses reportages sur le séjour du général Ridgway dans la péninsule.

DIMANCHE 22. — Les cendres de Louis Braille, bienfaiteur des aveugles, sont solennellement portées au Panthéon, à l'occasion du centenaire de sa mort.

— Clôture, à Paris, du XXVIII[e] Congrès national de la Ligue des droits des religieux anciens combattants, ouvert le 21 juin.

— Election législative dans le 2[e] secteur de la Seine, à Paris, en remplacement du député Pasteur Vallery-Radot (R. P. F.), démissionnaire. Ballottage. 50 pour 100 d'abstentions. Recul considérable du R. P. F. Socialistes, communistes et M. R. P. perdent des voix. Sur 19 candidats, arrivent en tête : M. Auguet (com.), 53 648 voix ; M. Legaret (R. G. R.), 53 203 ; M. Betolaud (ind.), 45 665 ; M. Michelet (R. P. F.), 35 865 ; Mme José Dupuis (M. R. P.), 11 623 ; M. Tixier (soc.), 15 731.

— Clôture, à Vittel, du Congrès des « Jeunes patrons » : 400 congressistes.

A L'ÉTRANGER. — A *Saint-Pierre de Rome*, cérémonie de la béatification du vénérable Antonio Mario Pucci (1819-1892), religieux servite, qui fut, pendant quarante-cinq ans, curé en Toscane.

LUNDI 23. — Le D[r] Louis Bazy est élu membre de l'Académie des sciences, comme successeur du chirurgien Henri Hartmann, décédé. Chirurgien des hôpitaux, le D[r] Bazy s'est particulièrement consacré à la bactériologie et à la chirurgie clinique ou opératoire. Il a réalisé le premier, dès 1917, la vaccination active contre le tétanos. Chirurgien aux armées en 1940, il a créé un laboratoire spécialisé dans l'étude de la gangrène gazeuse et mis au point une technique de diagnostic de la flore microbienne des plaies.

— Retour à Paris de M. Letourneau, rentrant de Washington.

— L'Académie des sciences morales et politiques décerne le prix Delbos au R. P. Cayré, A. A., pour son livre : *Dieu dans la vie de l'esprit.*

— Au Conseil municipal de Paris, le bureau présidé par M. Paul Coirre est reconduit.

— A Aix-les-Bains, clôture des Etats généraux des petites et moyennes entreprises, ouverts le 21 juin.

— On signale que le nombre des chômeurs, dans l'industrie textile en France atteint 40 000.

— Le général Ridgway quitte son quartier général pour effectuer en Allemagne une tournée d'inspection.

— Ouverture, à Evian, des Journées d'études de la presse internationale dont le thème est : « La mission de la presse au service de la liberté, de la justice, de la vérité et de la paix. »

— Un communiqué annonce que les Syndicats des policiers se portent partie civile au procès des émeutiers communistes du 28 mai.

— Le R. P. Denis Huerre, O. S. B., maître des novices, âgé de 37 ans, est élu Abbé de Sainte-Marie de La Pierre-qui-Vire.

A L'ÉTRANGER. — A *Londres*, conversations entre MM. Acheson et Eden, en attendant l'arrivée de M. Robert Schuman.

— Ouverture, à *Florence*, jusqu'au 28 juin, du Congrès international pour la paix et la civilisation chrétienne. 23 pays sont représentés à cette manifestation, ainsi que de nombreuses personnalités, parmi lesquelles : Mgr Romano Guardi[ni], Mgr Journet, MM. Gabriel Marcel, Ortego y Gass[et], Graham Greene et Jacques Maritain.

— L'armée de l'air américaine effectue un ra[id] massif sur les centrales électriques de la *Corée* [du] *Nord*. Cinq centrales hydro-électriques alimenta[nt] la Mandchourie et la Corée du Nord sont détruit[es].

— A l'*O. N. U.*, M. Malik demande la particip[a]tion de la Chine populaire et de la Corée du No[rd] aux travaux du Conseil de sécurité sur la guer[re] bactériologique.

MARDI 24. — A la suite de l'enquête sur le co[m]plot communiste, trois nouvelles arrestations so[nt] opérées à Toulon, dont celle de la baronne Eri[ka] de Behr, de descendance balte.

— Le Conseil supérieur de l'Education nationa[le] proteste contre le décret habilitant les établiss[e]ments confessionnels à recevoir des boursiers.

A L'ÉTRANGER. — Un second bombardement mas[sif] de l'aviation américaine achève la destruction d[es] usines hydro-électriques de la *Corée du Nord*. [De] son côté, la flotte britannique pilonne les voies [de] communication de la côte occidentale.

— Un bataillon régulier de *Vietminhs* attaq[ue] la gare de Muong-Man, à 12 kilomètres au nor[d-]ouest de Phan-Tiet (Sud-Viet-Nam). Il est repouss[é]. Les pertes de la garnison s'élèvent à 10 tu[és], 14 blessés et 10 disparus.

MERCREDI 25. — Départ, à Brest, des 122 co[u]reurs du 39[e] Tour de France.

— Le prix Armorin, destiné à récompenser [un] jeune journaliste de province pour un reporta[ge], est attribué à M. José Hanu, de *la Voix du Nor[d]*.

— M. Georges Chresteil est réélu bâtonnier [de] l'Ordre des avocats à la Cour de Paris.

— Rentrée à Paris du général Ridgway, reto[ur] d'Allemagne.

— M. Julien Cain, administrateur général de [la] Bibliothèque nationale, est élu membre libre [de] l'Académie des beaux-arts, en remplacement [de] M. François Labrousse, décédé. Né le 19 mai 188[7] à Montmorency, M. Julien Cain est agrégé de l'U[ni]versité. Tour à tour directeur des services de doc[u]mentation étrangère au Quai d'Orsay et directe[ur] du Cabinet du président de la Chambre des député[s], il fut nommé, en 1930, à l'administration généra[le] de la Bibliothèque nationale. Arrêté par les All[e]mands, il fut déporté à Buchenwald. Depuis 194[5], il exerce les fonctions de directeur des bibliothèqu[es] de France. Grand officier de la Légion d'honneu[r], il est membre du Conseil des musées nationau[x] et vice-président de la Commission nationale [de] l'U. N. E. S. C. O.

A L'ÉTRANGER. — Le Conseil ethnarchique, aut[o]rité suprême de l'Eglise orthodoxe de *Chypre*, [se] prononce en faveur d'une grève générale de deu[x] heures pour le 27 juin, cette grève devant êt[re] observée par tous les Grecs de l'île en protestati[on] contre l'attitude intransigeante des Britanniques.

— En *Corée du Sud*, attentat manqué contre [le] président Syngman Rhee.

— Elections législatives en *Hollande*. Renouve[l]lement de la 2[e] Chambre des Etats généraux d[es] Pays-Bas. La nouvelle assemblée est compos[ée] ainsi : catholiques, 30 (32 en 1948) ; socialistes, [30] (27 en 1948) ; antirévolutionnaires, 12 (13 [en] 1948) ; chrétiens historiques, 9 (9 en 1948) ; rad[i]caux-libéraux, 9 (8 en 1948) ; communistes, 6 (8 [en] 1948) ; parti réformé, 2 (2 en 1948).

JEUDI 26. — L'Assemblée nationale unanim[e] vote le projet de loi conférant, à titre posthum[e], la dignité de maréchal de France au génér[al] Leclerc.

— A l'école Gerson, à Paris, sous la présiden[ce] de Mgr Feltin, première assemblée générale de [la] « Mutuelle Saint-Martin », qui groupe plus d[e] 34 000 prêtres.

— M. Georges Bidault est élu à l'unanimité pr[é]sident du Comité d'action de la Résistance.

— Ouverture, à Dijon, du Congrès de l'Union nationale des Bureaux de bienfaisance.

— A Vichy, XLIVe Congrès national des propriétés bâties de France.

— A la suite de diverses perquisitions, effectuées à Nice, concernant « l'affaire de Toulon », un mandat d'arrêt est lancé contre MM. Virgile Barel, ancien député communiste des Alpes-Maritimes, et Roger Abadat, militant communiste, tous deux domiciliés à Nice et actuellement en fuite.

A L'ÉTRANGER. — A *Rome* : S. S. Pie XII reçoit M. Myron C. Taylor, ancien représentant personnel du président Roosevelt et du président Truman auprès du Vatican.

— Mort, à Jérusalem, à l'âge de 53 ans, de M. René Neuville, consul général de France. Il était également un archéologue éminent, auteur de nombreuses fouilles préhistoriques au Maroc et en Palestine, dont les résultats avaient fait l'objet d'un gros volume.

VENDREDI 27. — Le grand prix de Rome de peinture est attribué à M. Paul Guyramand, né le 13 février 1926, à Saint-Quentin, et le grand prix de Rome de gravure en taille douce, à M. Claude Durrens, né le 22 août 1921, à Cenon (Gironde).

— Le prix des Ambassadeurs est attribué à M. André Billy pour son *Sainte-Beuve*.

— Ouverture, à Bordeaux, jusqu'au 2 juillet, du IIe Symposium colonial international, groupant des géographes, des juristes, des économistes, des médecins, des agronomes et des administrateurs.

— Assemblée générale bi-annuelle du Conseil national du Patronat français. Trois rapports sont présentés ayant trait aux questions économiques générales, aux questions sociales et aux relations économiques internationales.

— M. le professeur Binet est élu président de la Faculté de médecine de Paris.

— *La Croix* annonce la nomination de M. le chanoine Joseph Basseville, Sulpicien, actuellement supérieur du Grand Séminaire de Nantes, comme supérieur du Séminaire de la Mission de France à Lisieux.

— Le grand prix de Rome de sculpture est attribué à M. Henri Derycke, né à Roncq (Nord), le 30 décembre 1928.

— L'Académie des Inscriptions et belles-lettres décerne le grand prix Gobert (histoire), à M. Michel François, pour *Le cardinal François de Tournon*, et le second prix Gobert à Mlle Lehoux, pour son étude sur *Le bourg de Saint-Germain-des-Prés*.

A L'ÉTRANGER. — Rencontre des « Trois Grands », à *Londres*, où M. Schuman est arrivé le 26. A l'ordre du jour : Réponse occidentale à Moscou sur l'Allemagne ; problèmes posés par la ratification des accords de Bonn et du traité de Paris.

— Le gouvernement cambodgien nomme le prince Monireth haut-commissaire du *Cambodge* en France.

SAMEDI 28. — Mgr Pierre Brot est nommé, avec le titre d'évêque titulaire de Marciana, auxiliaire de Mgr Feltin. Mgr Brot est né, en 1892, à Montrouge. Il fut ordonné prêtre en 1915. Quelque temps vicaire à Saint-Joseph (XIe arrondissement), il devint secrétaire à l'administration temporelle, puis à la chancellerie de l'archevêché en 1919. Il exerça ensuite les fonctions de promoteur du diocèse et de secrétaire administratif du cardinal Verdier. Il fut nommé, en 1919, archiprêtre de Notre-Dame. L'archevêque de Paris lui témoigna sa confiance en le nommant son vicaire général, archidiacre de Sceaux.

A L'ÉTRANGER. — En *Corée*, pour la quatrième fois, les avions américains bombardent les installations hydro-élcetriques du Yalou.

— Rentrant dans son pays après un long séjour en Suisse, le roi Talal de *Jordanie* s'embarque à Venise.

— On annonce du *Viet-Nam* le bombardement, pendant quarante-huit heures, par l'aviation française, du Q. G. de Ho Chi Minh, situé dans la montagne.

— **Le gouvernement des** *Etats-Unis* s'oppose à la réunion d'une session spéciale des Nations Unies pour discuter le problème tunisien, comme le demandent les Etats asiatico-arabes.

DIMANCHE 29. — Mort de l'archéologue Robert Demangel, ancien directeur de l'Ecole française d'Athènes.

A L'ÉTRANGER. — En *Egypte*, démission du président du Conseil, M. Hilaly Pacha. Un autre indépendant, M. Sirry Pacha, est appelé à former le nouveau Cabinet. M. Sirry Pacha, né en 1892, ancien élève de l'Ecole centrale de Paris, est un spécialiste des questions d'irrigation auxquelles il a consacré plusieurs ouvrages. En 1916, il entra au ministère égyptien des Travaux publics, dont il devint secrétaire général en 1924. En 1937, il devint sous-secrétaire d'Etat aux Travaux publics. De 1937 à 1940, il a fait partie des différents gouvernements comme ministre des Travaux publics, de la Défense nationale et des Finances. Il fut désigné, pour la première fois, comme chef du gouvernement en 1940 et le resta jusqu'en 1942. Il le redevint en 1949 en prenant les portefeuilles des Affaires étrangères et de l'Intérieur. Il démissionna en 1950 et remplit ensuite, pendant plusieurs mois, les fonctions de chef du Cabinet royal.

LUNDI 30. — A la place rendue vacante par la mort de sir Charles Sherrington, l'Académie des sciences a élu associé étranger le chimiste suisse Paul Karrer. Actuellement doyen de la Faculté des sciences de Zurich, M. Paul Karrer, qui est âgé de 63 ans, est l'un des plus grands chimistes contemporains. Il fut lauréat du prix Nobel en 1937, en récompense de ses travaux sur la constitution et la syntèse des vitamines A et B 2.

A L'ÉTRANGER. — Aux *Etats-Unis*, la Chambre des représentants fixe à plus de 6 milliards de dollars le montant de l'aide à l'étranger.

JUILLET

MARDI 1er. — Dans la matinée, M. Jacques Duclos refuse d'être transféré de la prison de la Santé dans une clinique privée où l'administration pénitentiaire, sur le vu des certificats de ses médecins traitants, avait décidé, dès hier soir, de le transporter. Dans l'après-midi, la Chambre des mises en accusation, estimant que le flagrant délit n'est pas établi, ordonne la mise en liberté de M. Jacques Duclos. Les deux personnes qui l'accompagnaient, MM. Gooens et Widishoff, bénéficient de la même mesure. Quant à M. André Still, il se voit refuser sa mise en liberté provisoire. L'arrêt de la Chambre des mises en accusation souligne, en outre, que la levée de l'immunité parlementaire aurait dû être demandée.

A L'ÉTRANGER. — Mort, à l'hôpital d'*Helsinki*, à l'âge de 92 ans, de M. Mauno Pekkala, ancien premier ministre de Finlande de 1946 à 1948. Fils d'un bûcheron, M. Pekkala se présenta en 1950 à la présidence de la République finlandaise, sous l'étiquette communiste, et fut battu.

— En Egypte, M. Sirry Pacha, appelé, le 29 juin, à former le nouveau gouvernement, y parvient après y avoir renoncé momentanément.

MERCREDI 2. — M. Louis Blanchet, né le 10 février 1927, à Chambéry, reçoit le grand prix de Rome d'architecture.

A L'ÉTRANGER. — A la frontière des deux secteurs de *Berlin*, à Dueppel, trois prêtres américains et leur secrétaire sont arrêtés par les autorités soviétiques. Les roues avant de leur jeep avaient frôlé le territoire oriental.

JEUDI 3. — A l'Assemblée nationale, M. Pinay pose la question de confiance sur l'échelle mobile. Il demande la reprise du texte adopté en première lecture par l'Assemblée. Le scrutin interviendra mardi.

— Réunion, à Paris, de la Commission des

Affaires générales du Conseil de l'Europe, sous la présidence de M. Guy Mollet.

— Mort subite de Mgr Gabriel Piguet, évêque de Clermont-Ferrand. Mgr Piguet était né à Mâcon, le 24 février 1887. Entré au Séminaire Saint-Sulpice, à Paris, en 1904, ordonné prêtre le 2 juillet 1910, il poursuivit ses études à Rome et conquit le grade de docteur en théologie en 1912, à l'Angélique. Il exerça les fonctions de vicaire à la cathédrale d'Autun jusqu'en 1914. Mobilisé à cette date, comme brancardier, grièvement blessé en 1915, il reçut la croix de guerre et la médaille militaire. Redevenu vicaire à Autun, il fut nommé, en 1925, sous-directeur des œuvres et, en 1929, vicaire général. Le 7 décembre 1933, il était élevé à l'épiscopat sur le siège de Clermont-Ferrand pour y succéder à Mgr Marnas, et sacré le 27 février suivant. Arrêté par la police allemande, le 28 mars 1944, pour avoir donné asile à des prêtres réfugiés, il fut déporté au camp de Struthof (Bas-Rhin), puis envoyé à Dachau. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1951.

— Le Conseil de la République invalide l'élection de M. Chrétienne, candidat communiste en Seine-et-Oise, et proclame élu, à sa place, à cette Assemblée, M. Pierre Commin, candidat socialiste.

A L'ÉTRANGER. — Réunion, à *La Haye*, du XIe Congrès de la Confédération internationale des Syndicats chrétiens.

— A l'*O. N. U.*, M. Jacob Malik, délégué soviétique du Conseil de sécurité, oppose son droit de veto (pour la 49e fois depuis qu'existe le Conseil de sécurité) à la demande américaine d'enquête sur la guerre bactériologique en Corée.

— A Berlin-Est, les trois prêtres américains arrêtés, le 2 juillet, par la police populaire de la zone soviétique, sont relâchés.

VENDREDI 4. — L'Assemblée nationale élève de 300 000 à 400 000 francs le dépôt maximum dans les Caisses d'épargne et décide la création d'un Office de protection des réfugiés et des apatrides. Ils sont, en France, au nombre de 380 000.

— Ouverture, à Paris, entre les ponts de l'Alma et des Invalides, du premier Salon du progrès dont le but est de montrer ce qui peut être obtenu d'une meilleure mise en œuvre des ressources de la science et de la technique. Plus de 2 000 objets en matière plastique et plus de 500 échantillons d'alliages nouveaux y figurent.

— Au cours d'une réunion, les deux groupes paysans : « Centre républicain d'action paysanne et sociale » et « Groupe paysan et d'union nationale » réalisent leur fusion sous ce vocable : « Groupe indépendant paysan ».

— Le *Journal Officiel* fait connaître, sous sa rubrique « Demandes de changement de nom », que M. Torossian Léon, né le 1er novembre 1911, à Moscou (Russie), agissant en son nom personnel et au nom de son fils mineur Jean-Daniel, a déposé une requête auprès du garde des Sceaux en vue de substituer à son nom patronymique celui de Henri Troyat. C'est le pseudonyme sous lequel il est connu comme romancier.

A L'ÉTRANGER. — A la suite de la récente crise ministérielle, l'état d'alerte est proclamé au *Caire* et à *Alexandrie*.

SAMEDI 15. — Le XIe Congrès de la Confédération internationale des Syndicats chrétiens (C. I. S. C.), à La Haye, réélit M. Gaston Tessier comme président de la Confédération. Les deux vice-présidents sont MM. Auguste Cool (Belgique) et Borslaps (Hollande). Dans une résolution finale, le Congrès se prononce en faveur de la cogestion.

A L'ÉTRANGER. — Epuration en *Roumanie* : Anna Pauker est relevée de ses fonctions de ministre des Affaires étrangères « par décret de la grande Assemblée nationale des peuples de la République de Roumanie ». Simon Bughici, ambassadeur de la Ro[umanie] à Moscou, la remplace.

— M. Bogomolov, vice-ministre des Affaires étra[ngères] de Russie, est nommé ambassadeur à *Prag[ue]*.

— En *Iran*, le Dr Mossadegh, démissionnai[re] après le renouvellement de l'Assemblée nationa[le] est réélu à la tête du gouvernement.

A L'ÉTRANGER. — Le Bulletin de l'Agence *Fid[es]* signale la promulgation, par la Congrégation de [la] Propagande, des décrets suivants :

15 mai 1952. — Transfert de S. Exc. Mgr And[ré] Van den Bronk, des Missions africaines, évêq[ue] titulaire de Tentyris et vicaire apostolique d'Egyp[te] dudit siège titulaire au siège épiscopal résident[iel] de Kumasi (Côte de l'Or et Ashanti, *Afrique oc[ci]dentale anglaise*). Mgr Van den Bronk est né [le] 24 décembre 1907, à Velsen, diocèse de Haarle[m] (Hollande). Ordonné prêtre le 19 décembre 19[..] il fut envoyé en Côte de l'Or. Pendant plusieu[rs] années, il fit partie du personnel directeur du co[l]lège gouvernemental d'Achimota. Elu, le 30 juill[et] 1946, évêque titulaire de Tentyris et coadjuteur [de] Mgr Jules Girard, vicaire apostolique du delta [du] Nil (aujourd'hui Eliopolis d'Egypte), il fut co[n]sacré le 29 décembre 1946. Le 25 avril 1950, il f[ut] nommé vicaire apostolique d'Eliopolis d'Egypte.

3 juin 1952. — Nomination du R. P. Isido[re] Iriarte, S. J., comme directeur national des Œuvr[es] pontificales de la Propagation de la Foi et de Sain[t-]Pierre Apôtre pour la République de *Panama*.

19 juin 1952. — 1° Erection de la préfectu[re] apostolique de Padang, détachée du vicariat apo[sto]lique de Uredan (*Sumatra*, Indonésie), et confi[ée] à la Société de Saint-François-Xavier pour les Mi[s]sions-Etrangères de Parme.

2° Erection de la préfecture apostolique de Tan[]jung-Karang, détachée du vicariat apostolique [de] Palembang (*Sumatra*, Indonésie), et confiée a[ux] Prêtres du Sacré-Cœur (Saint-Quentin).

3° Mutation de frontières entre le diocèse [de] Sendai et le vicariat apostolique de Sapporo (Japo[n]).

4° Nomination du R. P. Guillaume Van Kest[er] de la Société de Saint-Joseph pour les Mission[s]-Etrangères de Mill Hill, comme évêque titulaire [de] Legia et vicaire apostolique de Basankusu (*Con[go] belge*). Mgr Van Kester est né le 1er février 19[..] à Kwintsheul, diocèse de Haarlem (Hollande). Ordonné prêtre le 25 mai 1929, après avoir exer[cé] pendant quatre ans le ministère comme vicaire, [il] entra à la Société de Mill Hill. En 1934, il part[it] pour la préfecture apostolique (aujourd'hui vic[a]riat) de Basankusu, où la direction de la Procu[re] générale de la mission lui fut confiée.

5° Nomination du R. P. Paul-Léon Seitz, d[es] Missions-Etrangères de Paris, comme évêque tit[u]laire de Catula et vicaire apostolique de Kontu[m] (Viet-Nam). Né le 22 décembre 1906, au Havr[e], Mgr Seitz fut ordonné prêtre le 4 juillet 1937. [Il] partit la même année pour le vicariat apostoliq[ue] de Hanoï.

20 juin 1952. — Nomination de Mgr Jose[ph] Rosenhammer, O. F. M., évêque titulaire de Ampo[..] et vicaire apostolique de Chiquitos (Bolivie) comme administrateur apostolique du nouve[au] vicariat de Muflo de Chavez.

26 juin 1952. — Nomination du R. P. Antoi[ne] Rojas, S. J., comme directeur national des Œuvr[es] pontificales de la Propagation de la Foi et de Sain[t-]Pierre Apôtre pour la République de *Paraguay*.

DIMANCHE 6. — Au « Conseil national élargi » du R. P. F., à Saint-Mandé, dont l'objectif pré[mier] était la restauration de la cohésion parlementai[re,] l'adoption d'une motion de discipline provoque [la] démission de nombreux députés et sénateurs.

— Scrutin de ballottage dans le 2e secteur de [la] Seine. M. Legaret (R. G. R.) est élu député p[ar] 146 018 voix contre 53 452 à M. Auguet (comm[uniste]).

Imprimerie « Maison de la Bonne Presse », 5, rue Bayard, Paris-8e. *Le directeur* : R. BERTEAUX.